RECHERCHES
SUR LES INITIATIONS
ANCIENNES ET MODERNES

par

M. l'ABBÉ ROBIN

Mire silentio et tenebris animus alitur. Plin. Lib. IX

À AMSTERDAM,
et se trouve à PARIS, chez VALLEYRE l'aîné,
Libraire-Imprimeur,
rue de la Vieille-Bouclerie
(1779)

RECHERCHES SUR LES INITIATIONS ANCIENNES

PREMIÈRE PARTIE

On retrouve dans tous les temps, et chez presque tous les peuples, des Sociétés mystérieuses. Elles conservèrent les vérités les plus importantes, et firent naître les erreurs les plus dangereuses et les plus absurdes. Elles pratiquèrent la morale la plus pure et la plus austère, et se livrèrent aux excès les plus honteux et les plus révoltants. Elles se formèrent dès l'enfance du monde, se conservèrent, se propagèrent pendant plusieurs milliers d'années, et ont cependant à peine laissé des traces de leur existence. Leurs restes, isolés, confondus à travers les ruines des empires, y sont altérés, défigurés. Des savants en ont rassemblé quelques parcelles ; réunissons-les et ajoutons-y de nouvelles recherches. Leur but en sera mieux connu, et on verra mieux ce qu'elles donnèrent ou ôtèrent aux religions, aux moeurs et aux sciences; on verra aussi que si elles ont mérité la censure, on leur doit de l'admiration et des louanges. Essayons d'abord quelques conjectures sur leur origine; suivons-les ensuite successivement chez les différents peuples où elles ont laissé quelques vestiges.

Si les hommes avaient toujours été vertueux, tous auraient pu, dans tous les temps et dans tous les lieux, offrir à la divinité leurs voeux, leurs hommages et leur reconnaissance; mais dès que les vices et les crimes habitèrent sur la terre, ceux qui en furent souillés redoutant la colère de l'Être suprême, cherchèrent, pour la fléchir, des intercesseurs qui, par leurs vertus, lui fussent agréables. Une fonction aussi sublime ne fut pour ceux-ci qu'un motif de plus pour méditer et pratiquer avec soin la loi naturelle et pour constamment diriger leurs regards vers la divinité.

Mais, environnés de vices et de préjugés, ils craignirent leur dangereuse influence, et alors ils allèrent vivre dans des retraites isolées. Leur vie plus contemplative que celle des autres hommes les porta naturellement à examiner les premiers le retour périodique des saisons, la révolution des astres, les productions de la nature. Dirigeant ces connaissances au bien de leurs semblables, du sommet des montagnes ils annonçaient aux peuples, par des feux ou des chants, les époques où l'astre du jour allait ranimer et embellir la nature[1] ; celles où les premiers rayons de la paisible lune allaient guider le timide voyageur au milieu des ténèbres de la nuit (et élevant à l'ombre d'un antique cèdre un simple autel de gazon, ils le couronnaient des premières fleurs que le printemps venait de faire éclore, le couvraient des premiers fruits que l'automne avait mûris, ou bien offraient le lait des troupeaux et en consacraient avec pompe les premiers-nés[2)].

Chargés de la reconnaissance des peuples, c'était par des danses[3] et des chants qu'ils la célébraient. Intercesseurs ainsi des peuples auprès de la

divinité, leurs conseils et leurs guides dans leurs travaux et dans leurs devoirs, ils eurent besoin de signes pour rappeler aux nations le temps de leurs fêtes et de leurs occupations, pour conserver le souvenir des événements mémorables, et pour se communiquer entre eux leurs doctrines, leurs sciences et leurs découvertes. Telle fut l'origine des hiéroglyphes et des symboles qui existèrent chez tous les prêtres des anciens peuples.

Afin de n'associer à leurs fonctions et à leurs études que des hommes capables et dignes de les remplir, ils établirent des épreuves et des examens.

Telle dut être aussi l'origine des initiations si célèbres dans l'Antiquité. Quoique les plus anciens écrivains en attribuent l'origine aux prêtres de l'Égypte, on doit cependant croire que ces mystères et ces initiations existaient avant même la dispersion des peuples, car on en retrouve des vestiges chez les nations aussi anciennes que l'Égypte et on voit par la ressemblance des principes, des dogmes, des usages de leurs prêtres, qu'ils devaient avoir une origine commune. Chez les premiers Chaldéens, les mages habitaient sur le sommet des montagnes ; chez les Celtes, les druides vivaient dans les retraites silencieuses des bois ; chez les Indiens et chez les Éthiopiens, les brahmanes et les gymnosophistes avaient des lieux qui leur étaient consacrés ; et chez les Égyptiens, les prêtres avaient pour demeures de vastes et profonds souterrains.

Tous menaient, dans ces retraites, une vie frugale et laborieuse ; tous avaient de longs jeûnes et de rigides austérités, pour préparer ceux qui voulaient être admis parmi eux; tous avaient leurs symboles et leurs marques distinctives ; tous prêchaient la douceur et la bienfaisance, enseignaient l'existence d'un Être suprême et l'immortalité de l'âme; tous chantaient dans leurs hymnes les bienfaits de la divinité, les merveilles de la nature ; tous aussi étudiaient l'astronomie, la médecine, et c'est d'eux que les peuples apprirent les sciences et la législation.

Mais les prêtres de l'Égypte furent surtout célèbres par leurs découvertes dans l'astronomie, dans la chimie, dans la mécanique, par la pureté de leur morale et de leurs dogmes et par leur sagesse dans la législation. Ceux-ci ne purent devoir cette célébrité qu'aux secrets de leurs mystères et à la rigidité de leurs initiations ; car vivant au milieu d'un peuple corrompu et superstitieux, ce n'est qu'en se communiquant peu, qu'en voilant avec soin leur doctrine, qu'en éprouvant extrêmement ceux qu'ils initiaient, qu'ils se préservèrent pendant tant de siècles de l'erreur et de la corruption.

En rapprochant ce qui nous est resté des mystères de leurs colonies, de leurs monuments, de la discipline des pythagoriciens et de la description que les poètes ont donnée des descentes des enfers (qui étaient, comme nous le verrons, une allégorie des initiations), on juge que c'est ainsi qu'elles devaient se pratiquer chez ce peuple célèbre. L'aspirant trouvait dans leurs antres des puits d'une profondeur effrayante qu'il descendait au moyen de trous pratiqués[4] pour y placer ses pieds. Il parcourait ensuite de longs et de tortueux souterrains où il rencontrait des spectres sous mille formes hideuses, des monstres à combattre, des torrents à franchir, des brasiers à traverser tout ce qui pouvait affecter ses sens et effrayer l'imagination était mis en usage et la mort semblait se présenter à lui sous différentes formes. Des cris lugubres et plaintifs se faisaient entendre dans le lointain, des moments rapides de lumière le laissaient tout à coup plongé dans d'affreuses ténèbres, le jeu bruyant des machines l'enlevait, le précipitait, lui feignait le sifflement des vents, les roulements, les éclats de la foudre et l'impétuosité des torrents. Au moindre signe d'effroi et de faiblesse, on l'entraînait dans d'autres souterrains, où il était condamné à passer le reste de ses jours. Les prêtres ne croyaient pas que des hommes timides et lâches fussent capables de garder inviolablement le secret de leurs mystères. Ils les retenaient afin qu'ils ne pussent pas même dire ce qu'ils avaient vu.

Après ces préparations préliminaires qu'on appelait les épreuves de l'eau, du feu et de l'air, l'initié était conduit dans un lieu embelli par tout ce que l'art en avait pu ajouter à la nature : une lumière douce et tendre y rendait les objets plus intéressants, l'air y était parfumé par l'agréable mélange des fleurs, et le son mélodieux de mille instruments annonçait à l'initié la joie de le voir sortir vainqueur des mauvais génies et des éléments. Ce lieu était l'emblème de la satisfaction et du bonheur qu'éprouve l'homme après avoir surmonté les obstacles et les combats qu'il essuie avant de parvenir à la vérité et à la vertu.

Avant d'être entièrement initié, il restait encore des épreuves à subir, moins effrayantes à la vérité, mais qui demandaient plus de constance ; c'était un silence rigoureux, des jeûnes et des austérités qui, de jour en jour, augmentaient, pendant lesquelles on le préparait, par des instructions, à l'intelligence des mystères.

Ces instructions étaient toujours proportionnées à ses lumières ; la plupart des connaissances d'alors étant voilées sous des symboles et des hiéroglyphes, on s'attachait surtout à lui faire des questions qui le préparaient à en percer le voile. Après avoir été ainsi purifié et disposé,

on lui révélait les mystères les plus importants de l'initiation, on lui enseignait l'existence d'une Intelligence suprême, cause première de tous les êtres, on lui annonçait qu'un voile épais en dérobait la grandeur et l'éclat et que son immensité ne pouvait être représentée par aucun signe[5], que les différents symboles qu'on offrait aux profanes n'étaient que les emblèmes de ses attributs les plus connus.

On lui annonçait aussi l'existence d'un autre être, ennemi du premier, mais moins puissant, toujours opposé à l'ordre et au bonheur des hommes, le principe et l'agent de tous les crimes et de tous les Maux[6] ; on lui apprenait qu'il y avait dans l'homme une substance simple, active, différant essentiellement de la matière, qui, plus agile que les airs, plus prompte que la vue, s'élance jusqu'aux extrémités de l'univers, sonde ses abîmes, dévoile ses secrets, revient sur le passé, et ose quelquefois s'avancer vers l'avenir.

On lui montrait qu'elle ne pouvait s'élever que par la vertu, et s'avilir que par le vice[7]. On lui traçait les devoirs qu'elle avait à remplir envers l'Auteur de la nature, envers ses semblables, envers elle-même et ceux qu'elle contractait en qualité d'initié. On lui rendait raison des abstinences de certains légumes et de certains animaux, du précepte de ne porter aucun vêtement de laine ou de poil[8].

Ceux qui avaient été souillés par des crimes, avaient des épreuves encore plus longues et plus périlleuses. On prétend qu'on les plongeait dans une liqueur qui arrêtait l'activité du feu et qu'on les faisait ensuite passer plusieurs fois par des flammes comme pour les purifier.

Après l'initiation, on les montrait aux peuples dans une procession qu'on appelait la pompe de l'initié. Cette cérémonie se faisait avec l'appareil le plus imposant ; les prêtres voulaient faire voir par là combien il était glorieux d'avoir pu l'être. Aussi les initiés jouissaient-ils dans le monde de la plus haute considération ; on les regardait comme des hommes plus purs et plus instruits que le vulgaire, qui devaient après leur mort jouir d'une félicité plus parfaite. On les choisissait pour remplir dans la société les places les plus importantes quand elles ne pouvaient être occupées par des prêtres ; ils avaient avec ceux-ci seuls le droit de juger les morts et de leur accorder ou refuser les honneurs de la sépulture. Outre les marques qui les distinguaient des profanes, ils en avaient encore pour reconnaître entre eux leurs différents grades, car les prêtres dévoilaient de leurs mystères à proportion qu'ils voyaient dans l'aspirant plus ou moins de zèle, plus ou moins de dispositions. Nous verrons ces usages transmis dans la secte de Pythagore.

Les lumières qu'on recevait dans l'initiation ne se bornaient pas à la morale et à la théologie ; elles embrassaient toutes les autres sciences. Les prêtres de chaque Nome en cultivaient spécialement une, et étaient les dépositaires des livres qui y avaient rapport. Ces livres étaient d'autant plus précieux que, dans les premier temps, ils étaient les seuls qui existaient dans le monde.

Les prêtres de l'Égypte étant les inventeurs de l'écriture, les initiés pouvaient aller y puiser des lumières relatives à leurs goûts et à leurs vues. Les uns leur apprenaient comment on avait pu suivre la marche des astres, calculer leur vitesse, mesurer leur éloignement, diviser les saisons, donner à l'année une forme plus parfaite par le moyen des intercalations[9].

D'autres, par les principes de la géométrie, par la connaissance des lois du mouvement, par les calculs des résistances, des frottements, apprenaient à centupler la force des hommes, à niveler les terrains, à élever des digues, creuser des canaux, à construire à Saïs, à Thèbes, à Memphis et dans plus de vingt mille villes ces édifices, dont plusieurs bravent encore la main destructive du temps[10].

D'autres apprenaient à purifier les métaux, à les analyser, à les combiner, à les allier pour les rendre plus ductiles, plus malléables, ou indiquaient les propriétés des végétaux, et la manière d'en exprimer les fucus pour prolonger les jours de l'homme[11], ou bien pour préserver après la mort leurs corps de la corruption pendant des milliers d'années[12], leur conserver la fraîcheur du coloris et l'illusion de la vie.

D'autres contenaient les principes de cette législation si célèbre qui savait allier l'intérêt général à l'intérêt individuel, rapprocher les hommes de l'égalité primitive, simplifier leurs besoins et leur faire aimer la vertu avant de la leur commander.

D'autres aussi présentaient dans un ordre chronologique les révolutions et les événements de la nation, la suite des rois selon leurs Nomes[13], leurs actions, leurs vertus, leurs vices et le jugement qu'ils avaient subi.

C'était ces livres que les prêtres consultaient lorsque le Roi régnant étant mort, ces redoutables juges traversaient le lac dans le barque du Nautonier Caron, exposaient en présence du peuple le bien et le mal qu'il avait faits, et jetaient dans l'urne fatale le scrutin qui rendait sa mémoire chère ou odieuse. Des lumières aussi précieuses ne bornèrent pas leurs heureuses influences aux étroites contrées de l'Égypte.

Moïse, ce grand législateur, ce fondateur d'un empire qui seul dans l'univers n'éleva des temples qu'au vrai Dieu, fut élevé et instruit par eux ; et quoique les étrangers ne fussent admis qu'à une partie des mystères, c'est cependant dans leur sein que se formèrent les plus grands hommes de la Grèce. Orphée qui, par les accords de sa lyre, avait su réunir dans les vallées de Tempé les peuples féroces de la Thrace, vint y chercher des lois et un culte pour eux. Il pleurait encore sa chère Euridice lorsqu'il descendit dans ces souterrains ; troublé par l'idée de son ombre, il succomba aux épreuves et sa faiblesse allait être punie par une éternelle captivité lorsque, tirant de nouveaux accords de sa lyre, il fit retentir ces voûtes profondes de sons si touchants qu'ils émurent et attendrirent ses juges.

Rendu à sa patrie, il y porta leurs lois et leurs mystères qui furent longtemps célébrés ; il chanta dans ses vers les travaux et les dangers qu'il y avait courus; mais fidèle à ses secrets, il les couvrit du voile de l'allégorie.

Homère vint y puiser ses fictions ingénieuses qui, embellies par son heureux pinceau, conservent encore, malgré tant de siècles, leur brillant coloris ; comme Orphée, il les célébra en les enveloppant de l'allégorie (Vie d'Homère par Madame Dacier). Archimède y apprit l'art de lancer les fluides au-dessus de leurs niveaux, de réunir, de réfléchir, et de rendre plus actifs les feux du soleil, et celui d'augmenter dans la mécanique l'effet des causes motrices sans retarder les vitesses.

Thalès y apprit l'astronomie et la physique ; il en apporta la division de l'année en trois-cent-soixante-cinq jours ; ce fut le premier qui enseigna aux Grecs que certains corps sont susceptibles d'électricité.

Platon y puisa ses vérités sublimes sur la divinité et sur l'âme qui lui ont mérité le surnom de "divin".

Eudoxe y trouva qu'on devait ajouter aux trois-cent-soixante-cinq jours de l'année quelque portion de temps pour achever la révolution solaire. Démocrite, selon Sénèque, en avait apporté le secret d'amollir l'ivoire et de composer avec des cailloux des pierres artificielles qui le disputaient à la couleur et à l'éclat de celles que produit la nature.

Lycurgue et Solon y puisèrent ces lois qui longtemps ont fait le bonheur et la grandeur de Lacédémone et Athènes.

Mais de tous ceux qui durent le plus à leurs lumières, ce fut Pythagore.

Déjà initié dans différents endroits, il vint y épurer ses connaissances et les augmenter ; on dit qu'il faillit perdre la vie dans les épreuves. Il n'en fut que plus zélé pour la doctrine des prêtres de l'Égypte car il passa vingt-deux ans à s'instruire parmi eux. Il revint dans sa patrie dans l'intention d'y communiquer les vérités qu'il avait acquises par tant de travaux et de dangers.

Sage et simple, il ne se décora point des titres fastueux et souvent frauduleux de législateur et d'inspiré. Il ne prit que le nom alors modeste de philosophe, c'est-à-dire d'amateur de la sagesse, et il y devint le chef d'une secte nombreuse et célèbre. Les lois qu'il donna à ses disciples pour vivre entre eux, les dogmes qu'il leur enseigna nous deviennent d'autant plus précieux qu'ils étaient ceux des prêtres égyptiens (Plut. ch. I ; d'Isis et d'Osiris, Marc. Liv. 22).

En en donnant une idée, elle servira à jeter plus de jour sur tout ce qui regarde les sages de ce pays.

Il divisa ses disciples en plusieurs classes ; la première s'appelait Écoutants (Jambl. Vie de Pithag.) ; on y restait cinq ans ou au moins deux quand on montrait des dispositions extraordinaires. On y était tenu à un silence respectueux et il n'était permis dans aucun cas de faire des questions ou de proposer des doutes. Ce temps était aussi destiné à être éprouvé par des jeûnes et des austérités ; on commençait à cette époque à s'abstenir pour toujours de l'usage des fèves et de la chair de certains animaux.

Qu'on ne croie point que ces pratiques tinrent à une minutieuse superstition. La connaissance approfondie de la nature humaine avait appris aux prêtres de l'Égypte et à Pythagore après eux, combien le régime et les aliments influent sur les passions. C'est sur le même principe qu'il avait réglé tous leurs exercices, qu'il les leur faisait commencer et finir au son des instruments ; il savait combien cet art enchanteur peut donner de vivacité et d'énergie aux facultés intellectuelles, adoucir les mœurs, dissiper la mélancolie, calmer, éloigner les chagrins et les soucis. Il choisissait pour les conférences les lieux les plus agréables et il voulait que ses disciples devancent l'aurore pour y respirer un air plus pur, pour y jouir du moment où tout s'éveille dans la nature, persuadé qu'un spectacle aussi imposant devait agrandir, élever l'âme, et la rapprocher de son origine. Ceux qu'il réunissait ainsi devaient garder le secret sur tout ce qui se pratiquait entre eux, et il leur était défendu de parler de leurs mystères devant des profanes.

Une de leurs principales obligations était de se secourir mutuellement.

Comme ils étaient très nombreux, ils avaient pour cet effet des signes afin de se reconnaître ou de s'écrire. Un disciple de sa secte, étant tombé malade dans une ville éloignée de chez lui, se vit au moment de mourir sans pouvoir payer ni récompenser les soins affectueux de son hôte.

"La mort, ô généreux citoyen, lui dit le pythagoricien, va m'enlever le bonheur de te prouver ma reconnaissance ; mais des hommes vertueux sauront acquitter cette dette ; prends ces tablettes, et affiche-les, dès que je serai mort, dans l'endroit le plus exposé de la ville."

L'hôte exécuta ses volontés, sans cependant trop y compter. Un mois s'est déjà écoulé, quand un autre pythagoricien jette en passant les yeux sur le placard, y reconnaît le signe mystérieux de sa secte, court sur-le-champ chez l'hôte, le paie généreusement en le comblant d'éloges.

Ceux qui voulaient être admis dans ses plus hauts mystères, s'engageaient par serment à n'avoir plus pour leur vie qu'une même fortune, qu'une même volonté, à n'être plus soumis qu'aux même lois, à la même règle.

Telles sont aujourd'hui ces retraites consacrées par la religion, où des hommes réunis par les liens les plus sacrés méditent en silence celui dont ils tiennent l'être, lui offrent leurs vœux au nom de toute la société, et donnent au monde l'exemple d'une vertu plus pure et plus héroïque. Ceux de cette classe s'appelaient Coinobion, qui signifie vivant ensemble ; si l'un d'eux rompait ses serments et se séparait de leur société, ils n'en tiraient d'autre vengeance que celle de lui faire des funérailles comme à un mort, de ne plus prononcer son nom, et de le regarder comme étant mort. Quand ils étaient parvenus à ce degré, il achevait de leur développer toutes les allégories qui voilaient sa doctrine. Il leur rendait raison de ces jeûnes fréquents, de ces abstinences de fèves, et de certains animaux, de la vénération ou de l'horreur qu'il leur avait inspirée pour certains objets matériels, de ces nombres qu'il leur avait fait regarder comme sacrés ou comme profanes[14], et il leur montrait ce que la raison pouvait apercevoir de cet Être, principe de tout, qui seul pénètre l'univers, y établit l'ordre et l'harmonie. Il leur développait le sens mystérieux du fameux système de la Métempsycose, et leur faisait voir que ces changements de l'âme d'un corps à un autre ne devaient être pris que dans le sens figuré. L'homme, posait-il pour principe, ne s'élève que par la vertu, ne se dégrade que par le vice. Ainsi l'homme ordinaire qui devient généreux, bienfaisant,

est changé en un héros et un sage ; celui qui se livre aux mouvements impétueux de la colère est changé en un lion dont le caractère féroce répand autour de lui le désordre et la terreur. Celui qui met son bonheur dans les grossiers plaisirs des sens est changé en Pourceau qui ne peut trouver d'autre espèce de bonheur. L'exacteur, l'oppresseur devient un Loup dont l'inclination est cruelle et sanguinaire.

Il est étonnant que la plupart des modernes n'aient pas saisi l'allégorie de ce système, tandis qu'ils voient Pythagore prendre partout à la manière des Égyptiens le ton figuré. Ce qui prouve encore qu'on ne devait pas lui donner d'autre sens, c'est qu'il admettait un lieu destiné à être l'heureux séjour des âmes vertueuses; un autre destiné à punir celles qui auraient été coupables de vices et de crimes.

Lisis, son ami et son disciple, disait d'après lui, que quand l'âme s'est purifiée par la pratique des vertus, elle va en sortant du corps dans le Ciel y jouir d'une félicité éternelle et parfaite, et qu'elle n'y est plus sujette à aucun changement ni altération (Vers doré, à la suite de la Vie de Pythagore, par Dacier).

Hiéroclès, philosophe de sa secte, admettait dans la doctrine de son maître un sens littéral et un sens caché. Il disait qu'il fallait obéir au premier pour pouvoir suivre parfaitement l'autre qui est toujours le plus important. C'était la raison qu'il donnait quand on lui demandait pourquoi il s'abstenait de manger certaines choses.

Timée de Locres, aussi pythagoricien, regardait ce système également propre à conduire au bien l'homme grossier et l'homme éclairé ; l'un en effrayant par des objets sensibles, et l'autre en lui faisant sentir le bonheur de la vertu.

Si quelques-uns de ses disciples enseignèrent dans la suite à la lettre le système de la Métempsycose, c'est qu'écrivant pour des hommes qui avaient des idées si imparfaites sur la nature de l'âme, sur son vrai bonheur, ils crurent pouvoir mieux inspirer le goût de la vertu en promettant des récompenses et des peines physiques. C'est aussi que plusieurs d'entre eux, n'ayant point été initiés dans les plus secrets mystères de ce philosophe, n'avaient pas aperçu le sens caché de sa doctrine.

Plusieurs nations que le commerce attirait en Égypte, et les colonies qui en étaient sorties, établirent chez elles des mystères et des initiations à la manière de ceux de l'Égypte ; telle fut l'origine de ceux de

Samothrace, de Crète, de Syrie, de Thrace et d'Éleusis. Les hommes les plus distingués et les plus célèbres allaient s'y faire initier ; c'était ordinairement l'objet des longs et fréquents voyages d'alors. Ils finissaient presque toujours par ceux de l'Égypte qu'on regardait comme ce qu'il y avait de plus parfait dans le monde.

Ces mystères et ces initiations avaient tous le même fond de morale et de doctrine et se ressemblaient dans leurs rites et leurs symboles; cependant, ils se différencièrent selon le génie et les mœurs des peuples, et selon les lumières des instituteurs.

Ceux de la Thrace et ceux d'Éleusis, connus sous le nom de mystères de la Bonne Déesse, furent après ceux de l'Égypte les plus parfaits. On y enseignait qu'une Intelligence avait créé l'univers et le gouvernait[15] ; qu'on devait honorer ses parents, offrir aux dieux les premiers fruits de la terre, ne pas égorger le bœuf, compagnon en quelque sorte de l'homme dans l'agriculture, ne détruire aucun arbre fruitier, ne gâter aucun puits, aucune source ; on promettait à ceux qui y auraient été purifiés un bonheur après la mort plus parfait qu'aux profanes. On y était éprouvé comme en Égypte par le feu, l'eau et l'air. Il y avait des jeûnes et des peines expiatoires; on se servait d'emblèmes et de symboles dont on développait le sens à mesure qu'on passait par les différents degrés de l'initiation.

"J'ai jeûné, faisait-on dire à l'initié ; j'ai bu du Cicéon ; j'ai pris de la corbeille, j'ai mis dans le panier ; ayant opéré, j'ai remis du panier dans la corbeille." Lorsqu'on lui demandait s'il avait mangé du fruit de Cérès, il répondait: "J'ai mangé du tambour, j'ai bu de la cymbale, j'ai porté le Kernos, je me suis glissé dans le lit "[16].

Un Ancien, d'après Strobée, peint ainsi l'appareil effrayant des initiations :

"L'âme éprouve à la mort les mêmes passions qu'elle ressent dans l'initiation, et les mots mêmes répondent aux mots, comme les choses répondent aux choses. Mourir, ou être initié, s'expriment par des termes semblables."

Ce n'est d'abord qu'erreurs et incertitudes, que courses laborieuses, que marches pénibles et effrayantes à travers les ténèbres épaisses de la nuit :

"Arrivé aux confins de la mort, de l'initiation, tout se présente sous un

aspect terrible ; ce n'est qu'horreur, tremblement, crainte, frayeur ; mais dès que ces objets effrayants sont passés, une lumière miraculeuse et divine frappe les yeux, des plaines brillantes de prés émaillés de fleurs se découvrent de toutes part, des hymnes et des chœurs de musique enchantent les oreilles. Les doctrines sublimes de la science sacrée y sont le sujet des entretiens ; des visions saintes et respectables tiennent les sens dans l'admiration. Initié et rendu parfait, on est désormais libre, on n'est plus asservi à aucune contrainte. Couronné et triomphant, on se promène par les régions des bienheureux ; on converse avec des hommes sains et vertueux, et l'on célèbre ces sacrés mystères au gré de ses désirs."

Apulée en donnait la même idée (Âne d'Or, Liv. XI). Dion Chrysostome les peignait à peu près de même :

"On conduit l'initié dans un dôme mystique d'une grandeur et d'une magnificence admirables. Une diversité surprenante de spectacles mystérieux s'offrent à la vue ; la lumière et les ténèbres affectent alternativement ses sens ; mille autres choses extraordinaires se présentent devant lui."

Plethon parle de fantômes qu'on faisait paraître sous la figure de chiens ou de plusieurs autres spectres et figures monstrueuses. (Scholies sur les Oracles imaginaires de Zoroastre).

Virgile qui, dans la descente d'Énée aux enfers, traçait le tableau d'une initiation, représentait ainsi le moment où son héros y entrait (Énéide, Liv.VI) :

"Alors la terre mugit, les sommets des forêts s'ébranlent; on voit au travers des ombres des chiens qui aboient : la déesse arrive. Loin, loin d'ici, profanes, s'écrie la prophétesse, retirez-vous de ce bois."

Clodien en fait une peinture semblable dans son poème de L'Enlèvement de Proserpine :

"Retirez-vous, profanes ! Une ivresse divine s'empare de mon cœur, en bannit tout sentiment terrestre. Je vois les temples s'ébranler, la foudre répandre une lumière éclatante. Le Dieu annonce sa présence ; un bruit sourd se fait entendre du fond des abîmes de la terre. Le temple de Cécrops en retentit ; Éleusine élève ses torches sacrées; des serpents de Triptolême sifflent, et s'hérissent. De loin paraît la triple Hécate, etc."

Les mystères commençaient par des hymnes qui annonçaient aux initiés l'importance des vérités qu'on allait leur révéler.

Eusèbe et Clément d'Alexandrie nous en ont conservé un fragment précieux :

"Je vais, disait l'Hiérophante, je vais déclarer un secret aux initiés : qu'on ferme l'entrée de ces lieux aux profanes. Ô Musée, toi qui es descendu de la brillante Séléné, sois attentif à mes accents ; je t'annoncerai des vérités importantes ; ne souffre pas que des préjugés et des affections antérieures t'enlèvent le bonheur que tu souhaites de puiser dans la connaissance des vérités mystérieuses. Considère la Nature divine, contemple-la sans cesse ; règle ton esprit et ton cœur ; et marchant dans une voie sûre, admire le Maître de l'univers ; il est un, il existe par lui-même ; c'est à lui que tous les êtres doivent leur existence ; il opère en tout et partout ; invisible aux yeux des mortels, il voit lui-même toutes choses."

Les mystères d'Éleusis étaient présidés par quatre principaux ministres (Eusèb. prep. Évang. Liv.II).

Le premier, appelé l'Hiérophante, représentait le Créateur, il en portait les symboles ; il n'était pas permis de prononcer son nom ; c'est lui qui recevait les initiés.

Le second, appelé Dadouque, représentait le Soleil, il en portait aussi l'image.

Le troisième, appelé le Ministre de l'Autel, représentait la Lune.

Le quatrième, appelé Cerice, représentait Mercure ; il avait un caducée ; il écartait les profanes et prononçait les formules.

Ces mystères étaient divisés en grands et petits : les grands ne se célébraient que tous les cinq ans, et les petits tous les ans. Les petits étaient pour les initiés la préparation aux grands ; ceux qui y étaient reçus ne pouvaient aller au-delà du vestibule de temple (Monde Primitif, Tom. IV, p. 318) ; ils préparaient à recevoir les grands. Ceux-ci se célébraient avec l'appareil le plus imposant ; leurs fêtes duraient neuf jours ; la Grèce entière y assistait.

Chez toutes les nations il y avait des mystères. On y célébrait, dans un certain temps de l'année, des espèces de fêtes de commémoration, dont

le but semble le même. En Égypte, on imitait les courses d'Isis cherchant le corps d'Osiris, son mari, inventeur de l'agriculture et des arts, qu'on disait tué par Typhon. À Byblos, on cherchait Adonis, et on pleurait sa mort à Éleusis. En Sicile, on faisait des courses nocturnes pour imiter celles de Cérès cherchant Proserpine, sa fille. Dans d'autres endroits, on célébrait les travaux et les malheurs de Bacchus. La Chine, la Phénicie, Argos, Rome avaient aussi dans leurs mystères des fêtes de commémoration à peu près semblables. Ces fêtes si générales et si anciennes avaient évidemment une origine commune ; elles étaient ou une allégorie des travaux champêtres, ou plutôt l'histoire figurée d'un événement qui avait intéressé toutes les nations[17].

L'imagination fictive des Grecs puisa dans les mystères et dans les initiations une partie de sa mythologie. Le puits où descendaient les aspirants leur fit dire que la vérité était cachée au fond d'un puits. Les juges des morts conduits au-delà d'un lac par le Nautonier Caron, l'urne dont ils se servaient pour le scrutin, leur donnèrent l'idée de l'Achéron entourant les Enfers ; de Caron, qui seul avait le droit de le faire traverser ; et des trois juges qui jugeaient les morts en examinant ce qui était dans l'urne.

Les obscurs souterrains que parcouraient les initiés, les aboiements des chiens, les monstres, les spectres hideux et tous ces objets que l'industrie égyptienne et grecque avaient inventés pour les éprouver, leur firent imaginer les Enfers, le Cerbère, les Furies, les ombres errantes. Des écrivains ont vu aussi dans le supplice de Tantale et dans celui d'Ixion, des choses qui y étaient relatives (Sethos. Tom. II, Liv. IV).

Les Champs-Élysées, éclairés par un autre soleil, sont évidemment le lieu où on conduisait l'initié après être sorti des épreuves ; le Tartare où des ombres plaintives gémissaient de leurs faiblesses est l'image du lieu où étaient enfermés ceux qui avaient succombé aux épreuves.

Ces brasiers et ces flammes où on faisait passer les initiés pour les purifier, firent dire que les hommes qui avaient été élevés au rang des dieux, étaient auparavant passés par le feu pour y être purifiés de tout ce qu'ils avaient d'impur et de terrestre.

Descendre aux Enfers ou se faire initier, était chez les Anciens la même chose. Lorsque Pythagore fut revenu de l'initiation, on disait qu'il revenait des Enfers. Apulée, faisant le récit de son initiation (Âne d'Or), dit :

" Je me suis approché des confins de la mort, et ayant foulé aux pieds le seuil de Proserpine, je suis revenu à travers les éléments."

Dans la Comédie des Grenouilles d'Aristophane, Bacchus demande à Hercule le chemin qu'il avait pris pour aller aux Enfers. Ce héros lui répond : les habitants des Champs-Élysées sont les initiés. La défense qu'on leur faisait de tourner la tête pendant les épreuves fit dire à Orphée que, pour l'avoir fait, il y serait resté si sa lyre ne l'avait rendu vainqueur des puissances infernales. La Sibylle, dans Virgile, ne manque pas de rappeler cette loi à Énée [18]. Thésée et Pirithoos qui, à ce qu'on dit, formèrent le projet d'enlever Proserpine des Enfers, qui y furent arrêtés, l'un mis à mort, l'autre gardé jusqu'à ce qu'Hercule ait obtenu sa délivrance, sont encore une histoire allégorique des initiations (voyez Warburton, Divinité de la Mission de Moïse. Monde Primit. T. IV, ch. V).

Si la mythologie puisa la plupart de ses fables dans les cérémonies des mystères, elle puisa aussi dans ses symboles et dans ses hiéroglyphes les erreurs les plus funestes. Les peuples qui voyaient dans ceux que leur montraient les prêtres la représentation des vérités les plus sublimes, l'annonce de leurs devoirs et de leurs travaux, s'accoutumèrent à ne contempler ces signes qu'avec vénération.

Les confondant bientôt avec l'objet qu'ils signifiaient, ils matérialisèrent tous les êtres intellectuels. Alors la représentation de la divinité fut prise pour la divinité elle-même; les signes du renouvellement des saisons, du départ ou du retour des voyages, de l'accroissement ou de la diminution du Nil, furent regardés comme les puissances qui commandaient et gouvernaient la nature. Ceux qui étaient destinés à annoncer les dangers et les calamités publiques, furent pris pour les ennemis. L'Indien et le Chaldéen se prosternèrent à la vue du Soleil, et adorèrent le feu. L'Égyptien eut autant de dieux qu'on lui avait montré de symboles.

Plus ces symboles furent grossiers, plus les divinités qu'ils représentèrent furent vicieuses et absurdes. Le signe de la fécondité de la nature (Priape) devient le dieu de la débauche, qu'on honora par des fêtes dissolues. Celui du temps dévorant les années (Saturne), fut un dieu cruel et sanguinaire pour qui on immola des victimes humaines, etc.

Les prêtres, qui sans doute ne prévirent pas d'abord ces fuites dangereuses, ne furent plus les maîtres d'arrêter des erreurs qui

favorisaient les passions, les préjugés, l'ignorance. Plusieurs même, emportés par le torrent ou pour augmenter leur considération, laissèrent ces préjugés pénétrer dans leurs mystères, et prétendant dévoiler les secrets de l'avenir, leurs mains coupables allèrent fouiller les entrailles palpitantes des malheureux qu'eux-mêmes avaient égorgés, et d'autres recélèrent dans leurs sacrilèges retraites ces orgies où même la prostitution devenait un devoir.

Plus le temps, les révolutions, les émigrations des peuples éloignèrent les mystères de leur origine, plus ils se corrompirent et s'avilirent. Ceux de Rome furent plus corrompus que ceux de la Grèce dont ils tiraient leur origine, et ceux-ci furent moins purs, moins éclairés que ceux de l'Égypte d'où ils avaient été apportés ; à Carthage ils furent plus barbares qu'à Tyr.

Ceux d'Isis en Égypte, et ceux de Cérèsou de la Bonne Déesse Éleusis, furent les premiers du monde par leur pureté et par leur sagesse. S'ils tombèrent dans le mépris, ils ne se rendirent jamais coupables de sacrilèges et d'abominations. Si Cambise, roi de Perse, prépara la décadence des premiers, ce conquérant sanguinaire, ennemi du culte et des prêtres de l'Égypte, les ensevelit et leurs livres sous les ruines de leurs villes. Leurs malheureux débris ne purent jamais les rétablir dans leur intégrité. De là, ces contradictions dans la chronologie de leurs rois et dans l'histoire de leurs nations. De là, des connaissances si étendues, des découvertes si intéressantes, perdues pour le genre humain.

Ce que Thalès en avait apporté sur l'astronomie et la physique, et Pythagore sur la divinité, la morale, la géométrie, la musique, avait été recueilli avant cette malheureuse époque. L'Égypte, conquise plusieurs fois, et restée enfin soumise à une domination étrangère, perdit son antique splendeur et conserva à peine l’ombre de ses mystères

"La fête de l'égalité, dit un des plus savants hommes de notre siècle (M. Court de Gébelin, Monde Primitif, T. IV) ne peut plus exister chez un peuple devenu esclave."

Les Romains s'en étant rendus les maîtres, portèrent chez eux plusieurs de leurs mystères connus sous le nom de Memphytiques. Les débauches outrées qu'ils couvraient forcèrent le sénat à les défendre.

Rétablis plusieurs fois, ils ne furent entièrement anéantis que sous le règne de Théodore. Ceux d'Éleusis n'avaient jamais eu, comme ceux de l'Égypte, l'étude des sciences et la culture des arts ; ils s'étaient bornés

aux vérités relatives à la divinité et à la morale. Malgré leur décadence, ils jouirent encore longtemps de la vénération des peuples. Socrate disait, (D'après Platon, Phédon) que les deux choses les plus importantes qu'eurent les Athéniens étaient le bled et les mystères. Il croyait (Panég.) que leurs instituteurs avaient été fort habiles dans la connaissance de la nature humaine. Cicéron, en excitant contre les mystères la sévérité des lois (Des Lois, Liv. II. ch. 14), en exceptait ceux de la Bonne Déesse, parce qu'ils donnaient de sages préceptes et qu'ils enseignaient une autre vie. La facilité avec laquelle tout le monde y fut indistinctement admis, les fit tomber dans le mépris.

Dès le temps des beaux jours d'Athènes, le jeune Alcibiade s'amusait à les représenter avec ses compagnons dans leurs débauches nocturnes (Plut. ch. d'Isis et d'Osiris). Ce Socrate qui en louait l'établissement ne voulut jamais se faire initier ; et le cynique Diogène ne croyait pas qu'ils purifiaient, puisqu'il avait vu tant d'initiés continuer encore à se souiller par des crimes.

L'idolâtrie, frappée de toute part par le christianisme, parut entraîner dans sa ruine celle des mystères. Pourtant, ceux-ci semblèrent se réfugier dans le sein même de la religion qui leur portait des coups si redoutables. Plusieurs de ces sectes, tels que les gnostiques, les carpocratiens, les préadamistes et les manichéens renouvelèrent dans leurs secrètes assemblées ces scènes honteuses qui avaient fait rougir Rome profane ; et l'apostat Julien, entouré de ses sophistes, vint dans l'ombre des ténèbres faire encore frémir l'humanité par des victimes sacrilèges (Hist. du Bas-Emp. Liv. XIII).

Les ministres les plus saints de cette religion crurent aussi pouvoir emprunter quelque chose de leurs usages, de leur langage et de leurs rites. Ses premiers solitaires qui devinrent les oracles du monde, les fléaux de l'hérésie, et qui virent quelque fois les maîtres de la terre déposer à leurs pieds leurs sceptres et leurs diadèmes, puisèrent chez eux leurs austérités ; et les cénobites, vivant en communauté de biens, prirent encore leur dénomination du mot Coinobion que portait la société des pythagoriciens demeurant ensemble.

Les anciens chrétiens n'admirent, comme eux, à la célébration de leurs Mystères que ceux qui avaient été purifiés et éclairés par des épreuves et des instructions ; lorsqu'on les célébrait, un des ministres s'écriait :

"Qu'on écarte les profanes, qu'on ferme les porte du Temple ; on va célébrer les mystères ; les fidèles ont seuls le droit d'y assister."

"On les cachait, dit un savant historien (Fleury, Moeurs des Chrétiens, § XV.), non seulement aux infidèles, mais aux catéchumènes ; non seulement on ne les célébrait pas devant eux, mais on n'osait même leur raconter ce qui s'y passait, ni prononcer en leur présence les paroles solennelles, ni même parler de la nature du Sacrement. On en écrivait encore moins ; et si dans un discours public ou dans un écrit qui pût tomber dans des mains profanes, on était obligé de parler de l'Eucharistie, ou de quelque autre mystère, on le faisait en termes obscurs et énigmatiques ; ainsi dans le Nouveau Testament rompre le pain signifie consacrer et distribuer l'Eucharistie ; ce que les infidèles ne pouvaient entendre."

Les catéchumènes de la primitive Église étaient divisés comme les disciples de Pythagore en plusieurs classes, auditeurs et compétents ou illuminés; ils avaient comme eux des jours de silence, de jeûnes et des moments de prière; de plus, des intervalles pour passer d'un degré à l'autre : on ne les instruisait qu'à proportion de leurs dispositions et de leurs progrès; les premières leçons ne concernaient que la morale. L'explication des mystères était le complément de leurs instructions, comme celle des symboles l'était chez les pythagoriciens.

L'usage de donner aux fidèles un parrain ou père adoptif existait aussi dans les mystères de l'Antiquité : chez les Grecs il se nommait Pylius, qui signifiait Introducteur. Celui de leur faire prendre du miel après la cérémonie du baptême et de les revêtir d'une robe blanche, rappelle le Cicéon où il entrait du miel qu'on faisait prendre à l'initié, et la robe de lin blanc qu'on lui donnait pour symbole de pureté.

Les initiations et les mystères ayant conservé quelques vestiges des lumières et des usages innocents des premiers hommes, il n'est point étonnant que le christianisme se les soit appropriés. Un culte qui ramenait la vérité et la vertu avait le droit d'en recueillir les précieux restes partout où ils existaient.

NOTES DE LA PREMIÈRE PARTIE

1 *Les Perses, qu'on doit regarder comme la souche de tous les peuples, ne sacrifiaient, selon Hérodote, Liv. Ier et Strabon Liv. XV, que dans des lieux élevés. Ils n'avaient ni temples ni autels ; ils adoraient le Soleil, la Lune et le feu. Cette idolâtrie vient sans doute de ce que les fêtes se célébraient aux renouvellements des saisons et de la lune.*

On crut que ces astres en étaient l'objet, tandis qu'ils ne servaient qu'à en désigner les époques. L'idolâtrie du feu vint probablement aussi de ce qu'il servait à annoncer les fêtes et les assemblées, ou peut-être parce qu'il était l'emblème du Soleil, et qu'il en émanait.

Les néoménies, ou fêtes de la nouvelle lune, ont été en usage dans toutes les nations. Les Hébreux faisaient ce jour-là des sacrifices extraordinaires. Les Phéniciens allumaient de grands feux. Dans la Grèce, dans le Pérou, dans le Mexique, à Bogota et dans différentes contrées de l'Asie, on l'annonçait au son du cor ou par de grands cris. À Rome, les pontifes en avertissaient le peuple du haut du Capitole. Partout, ces fêtes tenaient au culte, et c'était toujours les prêtres qui les annonçaient.

Avant l'invention des flambeaux et des lumières portatives, les peuples devaient voir les renouvellements de la lune avec intérêt. Cet astre consolait les nations du Nord d'être privées trop longtemps des rayons bienfaisants du soleil et donnait aux habitants des brûlants climats du midi, les moyens de profiter de la fraîcheur des nuits pour continuer leurs travaux et leurs voyages.

2 *Cet usage se retrouve particulièrement chez les Hébreux, Exod. chap. XXIII, V. 14, 15, 16, 19. Chap. XXV, v. 5. Lév. Chap. XIII, v. 10, 14, 39; Chap. XXVII, v.30, 32. Deut. Chap. XIV, v. 22, 23. Chap. XVI, 10, 16, 17, etc.*

3 *La danse, comme la musique, est l'expression d'un sentiment quelconque : ainsi elle est bonne ou mauvaise, selon que le sentiment qui la détermine est louable ou vicieux. Sur nos théâtres elle est presque toujours condamnable, parce qu'elle n'exprime ordinairement que la mollesse et la volupté ; mais chez les premiers hommes, où elle peignait la reconnaissance envers la divinité et la sensibilité honnête, elle y devenait un acte vertueux : aussi elle faisait partie du culte et des cérémonies les plus augustes. On la retrouve encore telle chez les*

peuples dont les mœurs ont moins éprouvé de révolutions.

"En Amérique, dit Robertson, Histoire de l'Amérique, T.II, c'est une occupation sérieuse et importante qui se mêle à toutes les circonstances de la vie publique et privée. Si une entrevue est nécessaire entre deux bourgades américaines, les ambassadeurs de l'une s'approchent en formant une danse solennelle, et présentent le calumet ou emblème de la paix ; les sachems de l'autre tribu le reçoivent avec la même cérémonie.

Si la guerre se déclare contre un ennemi, c'est par une danse qui exprime les sentiments dont ils sont animés, et la vengeance qu'ils méditent. S'ils veulent apaiser la colère de leurs dieux, ou célébrer leurs bienfaits; s'ils se réjouissent de la naissance d'un fils, ou pleurent la mort d'un ami, ils ont des danses convenables à chacune des situations, et appropriées aux sentiments divers dont ils sont pénétrés. Si l'un deux est malade, on ordonne une danse comme le moyen le plus efficace de lui rendre la santé; s'il ne peut pas supporter la fatigue de cet exercice, le médecin ou sorcier exécute la danse lui-même, comme si la vertu de sa propre activité pouvait se transmettre à son malade."

Dans les commencements du christianisme, les PP. et les conciles lancèrent l'anathème sur la danse, mais c'était parce qu'elle rappelait les superstitions et les débauches du paganisme. Plusieurs siècles après, les tribunes sacrées retentirent encore d'exclamations contre elle ; c'était qu'alors elle avilissait la religion et corrompait les mœurs.

Dans les IXe, Xe et XIe siècles, les troubadours sortis de nos provinces méridionales, se répandaient dans les villes et les châteaux des chevaliers lorsqu'ils donnaient des tournois et des joutes ; parés de plumes de paon, montés sur les tréteaux, ils y exécutaient des danses et y chantaient des chansons qui offraient le mélange barbare de la superstition la plus grossière, et de la débauche la plus dégoûtante.

Celles qui sont maintenant l'âme des fêtes de nos campagnes, conservent encore des vestiges de l'antique simplicité des premiers âges du monde. Elles excitent quelquefois le zèle de certains pasteurs qui, sans doute moins éclairés qu'ardents, les confondent avec celles qui tant de fois ont fait l'objet des anathèmes de l'Église. Un des plus grands prélats du dernier siècle (Fénelon) disait à l'un d'eux qu'il fallait laisser quelque moment de délassement à des hommes dont les travaux étaient si longs et si pénibles.

M. Court de Gébelin, Monde Primitif, t. 4, p. 481, rapporte d'après Bérose, historien des Chaldéens, qu'il y avait sur le temple de Belus, qu'on croit être la Tour de Babel, des figures monstrueuses dont les mages voilaient l'explication. Il fait voir la ressemblance de ces figures avec celles des Égyptiens.

4 *Paul Lucas, voyageur du commencement de ce siècle,dit avoir vu en Égypte, dans les grottes des environs de Thèbes, deux puits taillés dans le roc, et percés de distance en distance, de manière à pouvoir y descendre. Il y avait au-dessus des inscriptions qu'il n'eut pas le temps de copier.*

C'est une perte précieuse ; elles auraient peut-être donné des renseignements sur l'initiation à laquelle elles avaient probablement rapport. Il parle des grottes immenses de la Thébaïde, dont il ne devine pas le premier usage, mais qu'il croit devoir être aussi anciennes que les premiers hommes qui habitèrent ce pays. La crainte et la superstition empêchent les habitants d'en pénétrer les profondeurs. Quelques-unes sont cependant encore habitées ; l'une d'elles renferme une douzaine de familles coptes chrétiennes. C'est dans ces mêmes grottes que plusieurs anachorètes de la primitive Église devinrent si célèbres pour leur austérité. Il n'est pas probable que les pyramides n'aient été destinées qu'à servir de tombeaux aux rois.

Tous les voyageurs postérieurs à Paul Lucas racontent qu'au moyen d'une ouverture qu'on a pratiquée dans l'une d'elles, on a découvert plusieurs chambres et une espèce de puits qui formait une communication souterraine; on peut conjecturer qu'elles servaient aux mystères. On trouve dans le roman de Séthos, attribué à M. l'Abbé Therasson, beaucoup de détails curieux sur les monuments et les initiations de l'Égypte. Cet ouvrage, moins connu qu'il ne mérite de l'être, n'est tombé dans mes mains qu'après mes recherches sur cette matière. Je me suis applaudi de m'être quelquefois rencontré avec cet écrivain instruit : on y trouve aussi beaucoup d'autres particularités sur différents peuples de ce temps.

5 *Orphée qui avait puisé (comme nous le verrons) sa doctrine chez les prêtres égyptiens, disait : "Je ne vois point le premier Être ; car il est environné d'un nuage qui le dérobe à mes yeux."*

Pythagore, instruit aussi dans leurs mystères, défendait pour la même raison à ses disciples de mettre dans les temples aucune figure de Dieu, ni peintes, ni moulées, regardant comme un sacrilège de vouloir

représenter l'Éternel et Inconnu par des objets fragiles et périssables. Opinion d'autant plus surprenante, remarque Dacier, que la peinture et la sculpture avaient à l'envi décoré les temples d'images et d'idoles. Plutarque, dans son chap. d'Isis et d'Osiris, dit que dans la ville de Saïs, l'image d'Isis portait cette inscription :

"Je suis tout ce qui a été, ce qui est et ce qui sera jamais : aucun mortel n'a encore pénétré mon voile. " Selon Manéthon, Égyptien de la ville de Sebene, le Jupiter Ammon qui avait été apporté d'Égypte, signifiait Dieu caché. C'est sans doute ce dogme des Égyptiens qui donna aux Athéniens l'idée de dédier un temple au Dieu inconnu.

6 *L'existence d'un être méchant qui porte l'homme au vice, n'a pas été admise par les seuls Hébreux. On trouve des vestiges de cette idée chez presque tous les peuples : les Égyptiens avaient Typhon qu'ils croyaient l'ennemi d'Osiris, le bon principe; ils lui immolaient des victimes qu'ils chargeaient d'imprécations, comme chez les Hébreux celles qu'ils appelaient expiatoires.*

Les mages avaient Arimane, l'ennemi d'Orimase. Les Grecs avaient leurs dieux Apopompées, et les Latins leurs Ayrerunques. Zaleucus, législateur antérieur à Cicéron, disait que si le mauvais Démon excite l'homme au mal, qu'il se réfugie aux autels et au temple des dieux. (Monde Primitif, t. 4, p. 332). Strabon, Liv. XVII, en donne un aux Éthiopiens qu'il subordonne au bon principe. A Tyr, à Carthage, on lui immolait des victimes humaines. Presque tous les peuples de l'Amérique admettent qu'ils faisaient quelques fois des sacrifices aussi barbares.

7 *Hérodote, Liv. V, dit que les prêtres de l'Égypte ont enseigné les premiers l'immortalité de l'âme.*

8 *Les prêtres et les initiés ne portaient que les habits de lin ou de papyrus. C'était un de leurs préceptes de ne pas porter de laine, qu'ils regardaient comme impure. Her. Liv. II. §37. Plut. Chap. d'Isis et d'Osiris. Jamb. Vie de Pythagore. Apulée, Apologie.*

Le respect qu'on avait pour les prêtres et les initiés s'étendait, selon Diodore, Liv. 1er Sec. 2, jusque sur leurs officiers subalternes.

9 *Diodore dit que l'année était composée de temps immémorial de trois-cent-soixante-cinq jours et dix heures.*

10 *Parmi le grand nombre d'édifices dont les ruines donnent une si grande idée de l'architecture égyptienne, Paul Lucas fait la description d'un temple qu'il croit être du temps de Pharaon, bâti dans l'ancienne ville de Tentiris, une des moindres villes de l'Égypte. Ses colonnes, selon lui, pouvaient être à peine embrassées par huit hommes ; elles devaient avoir près de cent vingt pieds de hauteur, y compris la base et le chapiteau.*

Cet édifice est si spacieux qu'en y montant d'un côté où les décombres ont formé une espèce de montagne, on découvre sur la terrasse les débris d'un village bâti par les Arabes. Que pouvaient donc être les édifices des grandes villes comme Saïs, Thèbes, Memphis ? La Grèce et Rome ont-elles jamais rien eu qui en approchât ? Et quelle est de nos jours la nation en état d'en élever seulement un semblable ?

11 *Mercure, un des prêtres de Thèbes et son premier roi, fit de grandes découvertes dans la chimie. Esculape, roi aussi et prêtre de Memphis, était regardé par les Égyptiens comme l'inventeur de la médecine et de l'anatomie. Ce peuple était si savant dans ces sciences, que du temps même de Gallien, Alexandrie était regardée comme la première école du monde.*

12 *Les prêtres avaient seuls le secret d'embaumer les corps; ils chargeaient de cet office leurs officiers subalternes. Hér. Liv. II, c. 85. Diod. Liv. I. p. 81. Il existe encore dans les cabinets des curieux des ossements et des momies qui prouvent leur intelligence dans l'anatomie et dans la physique.*

13 *Hérodote dit avoir appris des prêtres de l'Égypte tout ce qu'il a écrit de leur histoire.*

14 *La doctrine des nombres n'a jamais été guère connue : unité signifiait simple esprit.*

Le nombre quaternaire désignait quelquefois Dieu ; peut-être, comme le remarque Dacier, est-ce parce qu'à la manière des Hébreux, ils l'écrivaient par quatre lettres, Jéhovah. Plutarque au ch. d'Isis et d'Osiris, dit qu'ils comparaient le principe de la nature au triangle, parce que le nombre ternaire était le premier impair. Le nombre cinq était aussi en vénération, parce que multiplié par lui-même, il donnait vingt-cinq, nombre des lettres de l'alphabet dont chaque caractère était autant d'hiéroglyphes sacrés. C'est aussi le nombre d'années que vécut Apis.

15 *(15) Plut. Ch. d'Isis et d'Osiris, Porph. De abst. Liv. IV. Clément d'Alexandrie rapporte que ce qu'on enseigne dans les grands mystères concerne l'univers ; c'est la fin, le comble de toutes les instructions ; on y voit les choses telles qu'elles sont ; on y envisage la nature et ses ouvrages.*

16 *Ce langage était allégorique, comme tout ce qui avait rapport aux mystères ; le sens caché en est perdu. On peut consulter les explications qu'en donne M. Court de Gébelin, Monde prim. t. IV. Ce savant a rassemblé sur cette matière tout ce qu'une érudition immense peut fournir de lumineux.*

Il y voit, comme dans toute la mythologie, des choses relatives aux travaux champêtres et il y montre la grandeur de l'homme jusque dans ses erreurs. En rendant ce faible hommage à ses talents, que n'est-il permis à l'amitié de le rendre à son cœur ! J'aurais à offrir le plus touchant des spectacles; de grandes lumières réunies à de grandes vertus.

17 *On peut consulter Lucien sur la mort d'Adonis ; Diodore de Sicile sur l'enlèvement de Proserpine et les courses de Cérès. Le même et Plutarque nous ont laissé l'histoire très détaillée des courses d'Isis cherchant Osiris tué par Typhon. Les voyages et les malheurs de Bacchus étaient aussi célèbres. Ces histoires, différentes à la vérité par quelques circonstances, sont les mêmes quant au fond.*

Les différents personnages dont elles parlent sont également les mêmes. Les anciens et les modernes conviennent qu'Adonis et Bacchus étaient l'Osiris des Égyptiens, et Cérès leur Isis. Quel a pu être le motif d'une fête aussi ancienne et aussi générale ? Les traits primitifs qui auraient pu la faire reconnaître sont défigurés. Cependant, en examinant l'histoire d'Osiris dont les autres ne sont que la copie, on croit y trouver l'histoire allégorique du déluge. Typhon, l'emblème des orages, avait contraint Osiris de s'enfermer dans un coffre. Cet Osiris était pour les Égyptiens leur premier roi, celui qui le premier avait planté la vigne, qui avait inventé les arts ; et ce qui semble encore prouver qu'il est le même que le Noé des Hébreux, c'est que Moïse et Plutarque les font entrer tous les deux dans l'Arche le dix-septième du second mois. Cette remarque n'a pas échappé aux auteurs anglais de l'Histoire universelle. M. Court de Gébelin, peu porté à admettre les allégories historiques, est cependant de leur avis.

18 *La descente d'Énée aux Enfers est peut-être le morceau le plus précieux de l'Énéide : elle réunit sur l'initiation tout ce qu'on ne trouve qu'avec peine dans une multitude d'auteurs ; on y voit un détail fidèle de toutes les cérémonies ; le langage élevé et sublime de la Sibylle est celui de l'Hiérophante représentant le Créateur, chargé d'instruire, de préparer et de conduire l'initié ; les leçons qu'Anchise donne à Énée dans les Champs-Élysées, sont celles qu'il recevait après les épreuves, sur l'Être suprême, sur l'immortalité de l'âme, sur ses récompenses et ses punitions.*

Cette description envisagée ainsi, donne la clé de plusieurs particularités, qui sans cela paraîtraient inutiles. Dans ce rameau d'or et flexible, par exemple, que prend Énée avant d'entrer aux enfers, on retrouve le Myrte que portaient les initiés. Énée, comme le remarque M. Court de Gébelin, est dirigé vers lui par les Colombes de Vénus, parce que c'était l'arbre de cette divinité. Suétone dit qu'Auguste se fit initier à Athènes après la bataille d'Actium ; c'est ce qui a fait croire à Warburtonet à Bartoli que la descente d'Énée aux Enfers était une allusion à son initiation. Ce n'est pas le seul endroit de ce poème où on retrouve Auguste sous les traits d'Énée.

RECHERCHES SUR LES INITIATIONS MODERNES

SECONDE PARTIE

Quelque imparfait que soit le tableau que nous avons tracé des anciennes initiations, on doit y apercevoir assez distinctement combien la morale, le dogme et la législation leur durent de vérités, et combien les sciences et les arts leur durent de découvertes. Les initiations modernes dont nous allons actuellement donner une idée, ne nous offriront point sans doute des objets aussi importants. Comme les anciennes, elles ne tiennent point aux cultes des peuples ; comme elles, elles ne sont point les dépositaires des vérités sacrées et des découvertes qui intéressent le bonheur des nations. Les siècles de barbarie et d'illusion sont passés ; le christianisme a brisé les idoles de la superstition; les lettres et les arts ont adouci, rapproché les hommes.

Mais sans avoir un but et des objets aussi grands, l'examen de leur origine, leur influence peut être plus sensible qu'on ne le croit, chez les peuples où elles ont été admises, et enfin leur situation actuelle, peuvent les rendre intéressantes même aux yeux de l'historien et du philosophe. Connues sous le nom de franc-maçonnerie, leur origine est un de ces problèmes historiques qui a donné lieu à une foule de systèmes atroces, merveilleux ou ridicules. Exposons ceux qu'on a voulu le plus accréditer, démontrons-en la fausseté et fixons son époque par la comparaison de ses usages avec ceux du siècle où elle a dû naître. Rassemblant ensuite les principaux traits qui la caractérisent, nous ferons voir quel est le but et la situation actuelle de cette société cosmopolite.

Selon les uns, son instituteur est l'ambitieux Cromwell[1], qui formant le chimérique projet d'une monarchie universelle, en jette les fondements par une société qu'il répand dans toutes les parties du globe, à qui il donne des signes secrets, des marques distinctives pour se reconnaître ; des épreuves et des grades pour s'assurer de leur fidélité.

Selon d'autres, ce sont des hommes corrompus ou impies (qui, pour se livrer à des excès et pour enseigner leurs dogmes, se dérobent dans l'ombre du mystère aux regards redoutables des gouvernements). Selon d'autres aussi, c'est Salomon assemblant ses ouvriers[2] pour bâtir un temple, les classant, les subordonnant, leur donnant des signes distinctifs ; ou bien Néhémie qui, l'épée d'une main et la truelle de l'autre, encourage Jérusalem à repousser ses ennemis et à reconstruire son temple. Si on en croit d'autres, c'est Israël persécuté en Égypte[3], qui pour sauver ses enfants du glaive de ses tyrans, imagine des mots du guet et des signes par des coups frappés en temps inégaux ; ou le patriarche Noé, qui sous les lois de l'Équerre et du Compas prépare un vaste asile aux restes précieux des habitants du globe terrestre[4].

D'autres plus éclairés, ne voyant dans l'édifice maçonnique qu'une fiction ingénieuse, se sont plus rapprochés du temps de sa naissance. Mais n'ayant pas assez réfléchi sur sa nature et sur les mœurs du siècle où la maçonnerie est née, ils ont cru voir son berceau dans les croisades. Selon eux[5], ce sont les chevaliers de la Palestine vivant et méditant l'ancienne Loi dans les déserts de la Thébaïde, accourant au bruit de l'Europe armée pour la Terre Sainte ; ou des croisés se dévouant à la construction d'un nouveau temple sur les ruines de l'ancien ; ou les malheureux débris des croisés qui, forcés de vivre au milieu de leurs ennemis, imaginent des mots et des signes de ralliement.

Les monuments antérieurs à Cromwell, dont nous aurons l'occasion de parler, prouveront que l'hypothèse qui en fait ce tyran le fondateur, n'est que le fruit de l'ignorance et de la méchanceté.

Celles qui la font naître chez les Juifs sont presque aussi dénuées de vraisemblance. Il suffit de se rappeler que leurs livres, si exacts sur tous les détails relatifs à leur temple, ne disent pas un mot d'une société qu'on suppose avoir été la dépositaire de ses plans, chargée de le réparer, de le reconstruire, et qu'aujourd'hui ce peuple si attaché à ses anciens usages, qui espère encore revoir sa chère Sion, n'en a conservé aucun vestige.

Quand il serait vrai que, du temps des Croisades, il y aurait eu encore dans les déserts de la Thébaïde des sages descendant des Hébreux, quel motif pouvait alors les déterminer à quitter leurs retraites pour se montrer dans leur ancien pays, sous le nom de chevaliers de la Palestine. Et quelle raison aurait pu déterminer les chrétiens à se lier avec eux ?

1- Ces chevaliers ne pouvaient ignorer que les chrétiens avaient en vue dans cette expédition de se rendre maîtres des Lieux saints, d'y établir leur culte et d'en bannir tous les autres ; ils ne pouvaient ignorer non plus que la religion des chrétiens, dont le fondement est l'abrogation de la leur, leur devenait essentiellement opposée ; qu'une des plus célèbres prophétie des chrétiens avait annoncé la destruction de l'ancien temple, et avait assuré qu'il ne serait jamais rétabli. Ils devaient se rappeler quelle avait été l'alarme de toute la Chrétienté quand Julien l'Apostat entreprit de le reconstruire. Quels avantages pouvaient-ils donc espérer pour leur culte des victoires des croisés ? Il semble même qu'ils auraient eu plus d'espoir en se liant avec les musulmans : la religion de ceux-ci n'ayant point un intérêt si particulier pour empêcher leur rétablissement, ils pouvaient se flatter qu'en offrant leurs services aux

Sarrasins épouvantés de ce déluge de croisés, ils en obtiendraient par reconnaissance la permission de relever leur temple.

2- Peut-on présumer que les chrétiens auraient accepté dans une expédition pieuse l'alliance d'un peuple que la religion leur montrait marqué du signe de réprobation ? Peut-on croire aussi qu'ils auraient consenti à se faire initier à leurs mystères ? Le temple de Salomon à rebâtir ; les usages, les rites de l'ancienne loi, auraient été à leurs yeux, dans le pays où ils étaient, dans la circonstance où ils se trouvaient, une apostasie.

Si cette société s'était formée sous Godefroy de Bouillon, à l'instar de celle du Sépulcre, du Mont-Carmel, de S. Jean de Jérusalem ; ou si elle était issue des malheureux débris des croisés, forcés de se cacher, convenant de signes et de symboles pour se reconnaître, pourquoi encore les puiser dans la religion hébraïque ? N'aurait-il pas été naturel de les prendre sur des objets qui n'eussent pu être suspects aux infidèles ? Les historiens auraient-ils oublié un événement de cette importance, et surtout Joinville qui avait accompagné Saint Louis dans ses expéditions ? Les débris en repassant en Europe n'auraient-ils pas laissé des traces de leur existence ? D'ailleurs, à quoi bon ces différents grades, ces épreuves, ces interstices, ces voyages, ces commémorations pour des hommes déjà liés par la même cause, nés dans les mêmes climats et devant se connaître de longue main ?

En supposant encore que quelques dévots croisés eussent formé une association religieuse pour bâtir un temple dans les Lieux saints, le premier de leurs règlements aurait été d'en rejeter tous ceux qui n'auraient pas eu le même culte, la même foi. Pourquoi au contraire les FF. MM. admettent-ils dans leur société des hommes de toutes les religions, et n'imposent-ils sur cet article d'autre obligation que celle d'en avoir une quelconque et de lui être fidèle[6] ?

Si je ne cherchais que le merveilleux, je pourrais renchérir sur ces opinions, en trouver une qui aurait plus de ressemblance avec les événements d'où je la tirerais, plus d'ensemble dans ses parties, et une filiation mieux suivie. J'irais la prendre chez les prêtres égyptiens ; je montrerais dans l'étoile mystérieuse, dans l'équerre, le compas, le niveau, etc., des symboles qui leur appartiennent ; je trouverais dans la mort du M.H., cet homme si savant dans les arts, dans le deuil qu'on en porte, dans la recherche de son corps, dans les enfants de la V..., dans l'arbre mystérieux, dans la vengeance du meurtre, la mort d'Osiris, inventeur des arts ; les courses, les recherches d'Isis, sa veuve, l'arbre où

il fut trouvé, la désolation de ceux qui apprirent sa mort, et la vengeance qu'en tire ensuite Horus.

Pour prouver cette filiation jusqu'à nous, je dirais que cette histoire fut transmise aux esséniens, philosophes hébreux, par les prêtres de l'Égypte ; que ces philosophes en conservèrent les symboles et l'historique en substituant à ces personnages et à ces objets étrangers d'autres qui étaient relatifs à leurs temples et à leur histoire ; je dirais aussi que dans la suite, quelques-uns d'entre eux convertis au christianisme y portèrent ces allégories mystérieuses.

Mais quand la franc-maçonnerie n'aurait pas une origine aussi ancienne, elle pourrait n'en être pas moins respectable. Commençons par rassembler tous les monuments qu'on a pu recueillir sur son ancienneté; nous essaierons ensuite d'en développer la véritable cause.

Dès l'an 926, on voit en Angleterre Edwin, frère du roi Athelstan, rassembler les francs et véritables maçons, en former une grande loge à York (voyez l'article francs-maçons de l'Encyclopédie, édition d'Yverdun ; cet article est de M. de la Lande, membre de l'Académie des sciences). En 1327, sous le règne d'Édouard III, leurs constitutions prennent une nouvelle forme : le Grand Maître, à la tête de la grande loge, et du consentement des Lords, qui presque tous étaient FF. MM., fit divers articles de règlements pour les LL. devenues alors très nombreuses. Ce qui est de la plus grande authenticité, c'est que sous la minorité de Henri VI, en 1425, le Parlement défendit aux FF. MM. sous peine d'amende et de prison, de s'assembler en chapitre ou en congrégation. Cet acte fut sans exécution ; car il paraît que le roi y fut lui-même admis dans la suite, d'après un examen par demandes et par réponses, écrit de sa main, commenté et publié par M. Loke. En Écosse, Jacques Ier, couronné en 1424, fut le protecteur et le Grand Maître des maçons, et établit une juridiction en leur faveur ; le Grand Maître qu'il députait pour tenir sa place, était choisi par la grande loge, et recevait quatre livres de chaque maçon. En 1542, Davy Lindsay était Grand Maître. Selon un autre auteur (Écossais de Saint-André), on en trouve des traces sous Ingo, roi de Suède, vers 1125; en Angleterre sous Richard Cœur de Lion en 1190, et sous Henri III vers 1270; en Irlande sous Henri II, l'an 1180 : en Écosse, sous Alexandre III, contemporain de Saint Louis, vers 1284.

Il ne reste aucun monument de son existence en France. Tout ce qu'on a pu en découvrir ne remonte pas au-delà de 1720, et semble venir d'Angleterre. Les Anglais la disent venir de France, et croient que c'est

du mot franc, français, que les membres ont pris celui de francs-maçons.

Les Anglais écrivent free-mason, ce qui signifie littéralement maçon libre ; de l'adjectif free, libre, et mason, maçon. Cependant Mainbourg, qui écrivait au milieu du siècle de Louis XIV, en parle dans son Histoire des Croisades, comme d'une société qu'on croit s'être formée lors de la conquête de la Terre sainte. Le peu qu'il en dit ferait présumer qu'il la supposait déjà généralement connue en France. Nous avons fait voir qu'elle n'a pu devoir son origine aux Croisades ; quelques témoignages semblent d'ailleurs fixer son époque avant elles. Voyons donc ce qu'était alors Europe ; en parcourant ces siècles de ténèbres, nous pourrons y découvrir quelques vestiges qui nous indiqueront les traces de son institution.

Tout semblait, depuis le fondateur de l'empire d'Occident, plonger l'Europe dans l'ignorance et dans la barbarie. Des hordes de peuples féroces, sorties des glaces du Nord, avaient inondé et ravagé les contrées septentrionales. Les habitants des sables brûlants de l'Afrique, traversant la Méditerranée sous les enseignes du fanatisme, avaient presque envahi l'Espagne, et inondé de sang l'Italie. Les faibles et indolents successeurs de Charlemagne avaient laissé leurs maires, leurs grands et leurs vassaux démembrer les domaines de l'empire et usurper la puissance souveraine. Les contrées, au lieu de cités opulentes, de campagnes cultivées, n'étaient hérissées que de donjons et de forteresses d'où l'injuste tyrannie opprimait le faible, dépouillait la veuve et l'orphelin, enlevait au malheureux cultivateur le fruit de ses sueurs.

Dans ce bouleversement général, chaque particulier devint guerrier par la nécessité de repousser l'ennemi étranger, et d'être en garde contre des voisins avides et entreprenants. Toujours en haleine, il s'accoutuma à être en tout temps sous les armes pour être plus prêt à voler à l'ennemi. Dans les moments de trêves et de paix, loin de se livrer aux charmes du repos, il courait à des emprises de pas et à des tournois cueillir de nouveaux lauriers. Là, par de violents exercices, il s'endurcissait aux fatigues de la guerre, et s'accoutumait à faire de rapides évolutions sous de pesantes armures. L'utilité jointe au désir de se signaler, rendit bientôt ces jeux célèbres ; on y accourut de toute part ; et de même que les Jeux olympiques étaient le rendez-vous de toute la Grèce, ceux-ci le devinrent de toute l'Europe. Mais en faisant naître le brûlant désir de se distinguer par des combats, ils firent aussi naître celui de s'illustrer par la vertu ; et il fallait, avant d'entrer en lice,

avoir donné des preuves de loyauté et de courtoisie : examen d'autant plus rigoureux qu'il était fait par un sexe dont l'âme sensible et délicate sait quelquefois, mieux que la nôtre, sentir et apprécier la vertu.

Aussi l'héroïsme n'eut plus de bornes dès qu'on eut l'espoir d'être couronné de la main des Grâces : on voulut devenir le soutien du faible, le défenseur des vertueuses dames, le père de l'orphelin et la terreur des tyrans. Quand on fut trop faible, on s'associa, on se ligua pour ces glorieuses entreprises, et afin de resserrer ces vertueux liens, on se décora des mêmes livrées, on confondit ses fortunes, on mélangea son sang, et on vint au pied des autels prononcer ses serments sur les livres sacrés (Du Cange, Glossaire latin. Hardouin de la Jaille, Gage de Bataille, F. 51 et 52. Tyran le Blanc, F. II. p. 335. Le Moine S. Denis, Liv. 34 Chap. 7. Perceforest vol. VI, Fol. 69, v . etc.).

De là se formèrent ces nombreuses sociétés connues sous le nom d'ordre, c'est-à-dire d'hommes consacrés à faire renaître le bon ordre ; dénomination qui caractérise encore les corps de chevalerie moderne.

C'est du sein de cette brave et antique chevalerie, mère de tous les ordres, que nous allons tirer l'origine des FF. MM. L'unité de but, la conformité des principes, la ressemblance des usages; nous ferons voir qu'elle est un de ses rameaux, ou plutôt que c'était la chevalerie elle-même plus épurée et plus perfectionnée.

Le but de cette chevalerie[7] était de soulager les malheureux, de venger la vertu outragée, de punir le vice; héroïsme d'autant plus grand, que dans ces temps d'anarchie il fallait souvent sacrifier sa fortune pour réparer les torts de l'injustice, et exposer sa vie pour forcer d'odieux tyrans retranchés dans des fortifications.

Ces traits primitifs de la chevalerie sont déjà ceux qui caractérisent la maçonnerie : car la première obligation qu'elle impose, c'est de voler au secours de l'humanité souffrante, de défendre la vertu contre les attentats du vice. Le premier acte qu'elle exerce envers ses aspirants, c'est de paraître les dépouiller de tout ce qu'ils ont de plus précieux pour juger s'ils sont disposés à en faire le sacrifice à l'indigence.

On y retrouve encore ce but respectable dans ces actes de bienfaisance qui terminent toujours ses assemblées. Comme la chevalerie aussi, elle rapproche les conditions et les fortunes, elle unit l'opulent avec le pauvre, le grand avec l'inférieur, le souverain avec le sujet, et n'admet d'autre titre que celui de maçon, de même que la chevalerie n'admettait

que celui de chevalier. Ses maîtres ne se qualifient non plus entre eux que de ce titre si cher, si doux aux âmes sensibles, de Frères.

C'était aussi celui que prenaient les chevaliers de chaque association: nous les voyons dans Joinville, dans les romans de Perceforest, de Lancelot du Lac, s'appeler Frères d'armes, Frères de prouesses[8] ; ressemblance d'autant plus frappante, qu'excepté les ordres consacrés au culte du christianisme, la chevalerie était la seule société du monde qui eût encore employé cette qualification. Les chevaliers formaient un ordre cosmopolite ; ils croyaient devoir protéger, défendre tous les malheureux, sans distinction de pays, de religion, de condition; ils croyaient aussi pouvoir s'associer et fraterniser avec des chevaliers nés sous des dominations étrangères et ayant un culte différent; mais ils ne formaient ces engagements qu'avec la condition que si la guerre s'allumait entre leurs légitimes souverains, ils rompraient leurs liens pour voler au secours de leur patrie. Tels sont encore les principes qui caractérisent la morale des FF. MM. Tout malheureux a droit à leurs secours, et tout M... est leur Fr. dans quelque partie dans le monde et de quelque religion qu'ils soient.

La chevalerie avait des grades qu'elle ne conférait qu'après un certain nombre d'années et après de longues et périlleuses épreuves.

Sainte-Palais en distingue trois principaux (Mémoire sur l'ancienne chevalerie) ; varlet ou péage, écuyer ou damoiseau, et chevalier qu'on appelait quelquefois Maître. Les varlets étaient chargés des fonctions les moins difficiles et les moins pénibles de la chevalerie ; ils polissaient et entretenaient l'armure des chevaliers, ils portaient leurs ordres, ils les servaient et les accompagnaient dans les voyages les moins périlleux et les moins longs ; ils devaient n'être devant eux que dans la contenance la plus réservée, et y garder toujours un respectueux silence. À certaines heures, les chevaliers leur donnaient des leçons sur les sacrifices qu'ils devaient à l'humanité, sur le respect dû aux vertueuses dames, sur le courage qu'il fallait avoir dans les adversités et les périls. Ces leçons, que l'exemple accompagnait toujours, préparaient ces élèves à devenir un jour l'honneur de la chevalerie.

Quand ils avaient passé un certain nombre d'années dans cette classe et qu'ils avaient fait les voyages usités, ils parvenaient au grade d'écuyer ou de damoiseau ; alors ils devenaient les fidèles compagnons des chevaliers ; ils faisaient auprès d'eux les fonctions les plus difficiles et les plus importantes ; ils les accompagnaient dans les voyages de longs cours ; mais il ne leur était permis dans aucun cas de jouter ou

combattre contre un chevalier, tant ils avaient de respect pour ce grade. De retour de leurs expéditions, ils obtenaient le rang de chevalier, sur le témoignage que leur chevalier ou Maître était content d'eux, qu'ils avaient fait le temps de leurs services et leurs voyages.

Le jour de leur réception était pour eux le plus heureux et le plus important de leur vie ; ils s'y préparaient par le jeûne et l'aumône ; la veille, ils passaient la nuit seuls dans un temple ou une chapelle, prosternés au pied des autels (Deliciae Equestrium, sive Militarium Ordinum, par Mennenius, p. 11 et 17). Ils prêtaient leurs serments sur l'Évangile ; ils juraient d'être toujours prêts à voler au secours des malheureux[9]; d'être fidèles à leur religion, à leur prince ; de se sacrifier pour l'honneur et la défense des mystères de la chevalerie. Ils consentaient, si ils y manquaient, à être dégradés, à avoir le cœur arraché, à servir de pâture aux corbeaux, etc.

Qu'on examine maintenant les trois premiers grades de la F. M. ; on reconnaîtra bientôt qu'ils n'ont été imaginés que sur ceux de la chevalerie ; car anciennement, le premier et le second grade étaient soumis à une dépendance absolue envers les MM. Les aspirants devaient être devant eux dans une contenance respectueuse, y garder le silence, et écouter attentivement leurs leçons : ils ne pouvaient dans aucun cas les censurer ou les contredire.

Encore aujourd'hui, quand ils passent d'un degré à un autre, on demande si leur maître est content d'eux, comme on le demandait autrefois des varlets et écuyers. Les voyages et leurs accessoires, qui ont été la matière de tant de plaisanteries, faute d'en connaître l'origine, ne peuvent être que l'image de ces voyages que faisaient les chevaliers accompagnés de leurs damoiseaux et varlets[10]. Quelle interprétation raisonnable donner à ces dangers qu'on suppose, à cette fermeté qu'on exige, à ces morts ou mourants qu'on est censé y rencontrer ?

Les chaînes dont on les charge[11] ne sont que la représentation de celles dont se chargeaient les chevaliers pendant leurs voyages, jusqu'à ce qu'ils eussent mis à bout leurs entreprises. La chambre de réflexion, l'obscurité qui y règne, les attributs de la mort qui y sont, ne peuvent être que l'église où les chevaliers passaient, la veille de leur réception, la nuit à prier et méditer. Le pain et l'eau qu'on y met annoncent les jeûnes par où ils se préparaient ; l'accolade de l'épée qu'ils reçoivent avec le titre de Chevalier Maçon, ne peut venir que de l'ancienne chevalerie[12] ; car cette cérémonie, établie sur la fin du IXe siècle, a commencé par la chevalerie.

Les chevaliers étaient dans l'usage de faire leur testament lorsqu'ils partaient pour des voyages de longs cours, ou pour des entreprises périlleuses : cet usage se conserve encore dans les cérémonies des MM.

Les gants qu'on donne au nouvel initié pour la dame qu'il estime le plus[13], sont également un reste de la galanterie des anciens chevaliers qui la mêlaient, ainsi que la piété, dans toutes leurs actions. La piscine où l'aspirant est plongé, retrace encore ce qui se pratiquait parmi les chevaliers ; ils se baignaient, ils se purifiaient quand ils voulaient entreprendre quelque expédition importante ; et ils donnaient leur sang pour gage de leurs promesses. Cet usage, dont Tacite rapporte déjà des exemples, était alors fréquent ; l'historien Joinville en rapporte un grand nombre ; le roman de Lancelot le fait pratiquer à quelques-uns de ses héros.

Quoique les chevaliers fussent absolument égaux, chaque association en choisissait un pour être son chef ; ce choix tombait toujours sur le plus vertueux, le plus brave et le plus prudent : tels étaient ceux des chevaliers de la Table ronde, des Neuf Preux ; c'est probablement à leur exemple que les chevaliers-maçons, se divisant par cohortes pour exécuter différentes entreprises, s'en choisissaient un à qui ils confiaient le soin de diriger leur zèle et leur valeur.

La chevalerie avait encore quelques autres grades qui demandaient, à proportion de leur élévation, des voyages plus longs, des actions plus éclatantes : celui de Chevalier Parfait semble entièrement correspondre à celui que les MM. appellent Maître Parfait. Le titre de Grand Maître que tous les ordres ont donné à leur chef, est encore une preuve que la qualification de Maître était commune parmi les chevaliers. Les noms de quelques grades des maçons, tels que chevaliers de l'Orient, chevaliers de l'Aurore, chevaliers du Soleil, chevaliers de Saint-André, etc., étaient familiers chez les anciens chevaliers qui, n'ayant point souvent de nom propre ou ne voulant point se faire connaître, portaient le nom du signe dont ils se décoraient.

Chaque ordre adoptait un saint sous la protection duquel il se mettait : monseigneur saint George, monseigneur saint Jacques, monseigneur saint Jean, sont des patrons célèbres dans l'ancienne chevalerie : il n'est point étonnant qu'à son exemple les FF. MM. en aient un qu'ils regardent comme le protecteur de leurs assemblées.

Si on veut suivre tout l'historique de cette longue chaîne des hauts G. M., on verra qu'ils ne sont qu'une allusion des crimes que les chevaliers

allaient punir, des veuves et des orphelins qu'ils allaient venger. Si je ne tirais le voile dont les FF. MM. les couvrent, il ne me serait pas difficile de montrer l'évidence de cette vérité ; je me contenterai d'observer que tout ce dont on y parle ne peut pas être pris à la lettre, puisque les faits qu'on y suppose sont absolument changés, dénaturés, transportés et souvent supposés en les comparant avec le livre d'où ils sont puisés. Quoique les chevaliers dans leur réception consentissent à subir les plus rigoureux supplices au cas où ils manquaient aux devoirs sacrés de la chevalerie, leur punition n'était que celle de l'ignominie : on les dépouillait de leurs ornements, on leur ôtait l'épée, on leur arrachait les éperons, on biffait, on renversait leurs écus. Les M. M., à leur exemple, si menaçants, n'ont entre eux que des peines afflictives de ce genre ; persuadés que des hommes réunis par l'amour de la vertu et de l'honneur, ne doivent rien craindre de plus que d'en être dépouillés aux yeux de leurs émules.

On aimait, dans ces siècles d'ignorance, à donner à tout une empreinte de merveilleux et d'ancienneté. On faisait la chevalerie aussi ancienne que le monde ; on donnait des armoiries à Mathusalem, à Caïn, à Abel (voyez Favin, Théâtre d'honneur et de chevalerie), quoiqu'elles fussent inconnues avant les tournois. Il n'est donc point étonnant qu'on en fasse autant de l'ordre des FF. MM.

La supposition de ce temple qu'on veut bâtir, est encore dans les mœurs de ces siècles; les hommes étaient si grossiers qu'il fallait leur présenter les vérités sous des objets sensibles. De là le style figuré et emblématique des FF. MM. On ne parlait alors que de bâtir des cachots aux vices, d'élever des trônes à la vertu. Les chevaliers n'appelaient leur société que le temple de l'honneur et de la prouesse ; ils traitaient leurs cérémonies de mystères. Dans un temps postérieur, un duc de Bourgogne voulant engager ses chevaliers à une expédition en Terre sainte, fait entrer au milieu du banquet un éléphant portant un château qui signifiait le château de la foi; il était conduit par une dame éplorée qui était la religion; une autre dame représentant la grâce, en conduisait douze autres qui signifiaient les vertus de la chevalerie.

On fait encore actuellement tous les ans à Aix une espèce de représentation allégorique, fondée par René d'Anjou, où le Messie, les apôtres et des diables, l'amour et différentes passions, sont représentés avec leurs attributs, se disputant une âme[14]. D'après cet usage de personnifier des êtres intellectuels, de mélanger le sacré avec le profane, d'altérer l'un pour l'accommoder à l'autre, est-il étonnant de voir des chevaliers se dévouant à rétablir l'ordre, à redresser les torts, aller

prendre dans les livres sacrés des objets matériels et quelques faits pour représenter des objets purement moraux ?

Il est aisé de voir la raison qui fit prendre à des chevaliers des signes, paroles et attouchements toujours couverts de leurs armures. Ils faisaient souvent des voyages inconnus[15], afin de surprendre les tyrans qu'ils voulaient punir. Ils arrivaient aux tournois sans qu'on sache d'où, combattaient et disparaissaient. Il est à croire que pour reconnaître leurs associés ou FF. d'armes dans les mêlées, ils convinrent de certains signes, et comme ils avaient pris leurs emblèmes dans l'histoire sacrée, ils y prirent aussi leurs mots de ralliement.

Chaque chevalier adoptait des couleurs conformes à son goût, à sa situation, à son but ; ceux qui s'associaient prenaient les mêmes. On en voit la preuve dans les ordres de la Blanche-Dame, etc. Les chevaliers maçons, se destinant spécialement à faire de longs voyages pour la défense de la vertu, prirent la couleur azurée qui est celle du ciel ; ceux ensuite qui, pénétrés de douleur d'un assassinat, entreprirent de le venger, adoptèrent le noir ou le rouge. Telle est la cause qui a fait conserver, parmi eux et dans tous les ordres modernes, des cordons ; ils représentent ou l'écharpe servant à soutenir l'Épée, ou plus anciennement le manteau qui, flottant par derrière, passait sur l'épaule et traversait obliquement la poitrine[10].

On ne voit pas au juste la cause de leurs nombres mystérieux ; peut-être les ont-ils empruntés au paganisme ; peut-être viennent-ils de ce que le plus auguste mystère de la religion est renfermé sous le nombre ternaire. Les fastes de l'ancienne chevalerie et les romans feraient présumer que les chevaliers maçons n'ont pas été les seuls qui aient eu une prédilection pour certains nombres. Les Neuf Preux ont été célébrés pendant plusieurs siècles. Selon Jean de Saint-Rémi, premier roi d'armes de l'ordre de la Toison d'or, les chevaliers avaient admis trois émaux dans les armoiries : métal, couleurs, pennes ou fourrures. On voit qu'ils avaient donné une forme triangulaire à leurs écus; qu'ils les chargeaient de trois, cinq, neuf pièces. Ils avaient comme nous l'avons vu, trois principaux grades ; et dans des temps où la chevalerie s'était déjà un peu relâchée, il fallait avoir fait trois campagnes sous un chevalier pour pouvoir l'être (Lips. déjà cité, Liv. III.).

Les hérauts et rois d'armes étaient chargés d'écrire les faits et gestes de chevalerie ; mais comme il paraît que les chevaliers maçons formaient et exécutaient leurs entreprises dans le secret, elles ne purent parvenir à leur connaissance; il n'est donc point étonnant s'il n'est resté aucun

monument de l'institution de l'ordre des FF. MM. Il n'y a pas longtemps que ceux-ci étaient encore dans l'usage de ne rien écrire : cet ordre, attaché aux lois de son institution, pourrait avoir conservé celle-là, attendu que dans ce temps, les chevaliers ne savaient pour l'ordinaire pas même lire.

La cérémonie des banquets semble encore appartenir à la chevalerie. Les chevaliers voyageurs avaient des lieux de rendez-vous, où après leurs expéditions ils se réunissaient et se dédommageaient de leurs longs travaux, par les innocents plaisirs d'une table frugale. Chaque association avait aussi ses temps de banquet. L'histoire des chevaliers de la Table ronde et des Neuf Preux nous en fournit la preuve. La première santé y était toujours celle du souverain du pays, et on finissait par celle de tous les valeureux chevaliers du monde.

Le mot d'ordre qui est encore un mot de ralliement et de pacification dans le Parlement d'Angleterre, lorsque la division des opinions échauffe et aigrit les esprits, est aussi celui que les MM. emploient dans leurs assemblées pour rappeler le silence et l'attention. Il n'est pas difficile de voir que l'un et l'autre l'ont emprunté de la chevalerie, qui attachait une si grande idée à cette expression.

Des rapports aussi frappants et aussi nombreux entre la chevalerie et la franc-maçonnerie, doivent éclairer les FF. MM. sur le but de leur institution, sur les motifs de leurs usages ; et doivent désabuser ceux qui ne voyaient dans cette association que du danger et des puérilités. Le cérémonial de toutes les sociétés paraît toujours ridicule quand on n'en cherche pas l'esprit.

Malgré les soupçons odieux qu'on a cherché dans tous les temps à faire naître sur cette société, elle a eu pendant plusieurs siècles pour membres en Angleterre et en Écosse des hommes distingués dans le clergé, dans l'épée et dans la magistrature. Aujourd'hui la France, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, la Suède, la Pologne, le Danemark, voient ce qu'elles ont de plus élevé dans leurs dignités et de plus célèbre dans leurs académies, s'y incorporer.

Les informations que chaque société prend sur le compte de ceux qui se présentent pour y être admis, la correspondance qu'elles ont toutes entre elles, les différents points de réunion qu'elles ont établis, les réformes qu'on y a faites en Allemagne, et les nouveaux règlements qu'elles concertent en France où, malgré leur grand nombre, elles sont généralement sûres et bien composées, en prouvent les avantages. Le

voyageur, muni de leur approbation, n'est étranger nulle part et peut dans ses voyages former facilement des liaisons d'utilité ou d'agrément.

Quoique répandues dans toute l'Europe et dans plusieurs endroits des autres parties du monde, elles sont les mêmes quant au fond ; mais elles ont chacune des nuances de différence qui n'échappent pas au philosophe observateur.

En Angleterre, par exemple, on y retrouve l'enthousiasme de ce peuple pour l'égalité, son goût pou la législation ; l'ordre et la simplicité dans tout ce qui n'est que particulier et individuel ; la grandeur et la magnificence dans tout ce qui est général et public ; leurs fêtes y naissent moins de leur goût pour les plaisirs que du désir de donner au vulgaire une grande idée de leur société.

En France, on y reconnaît le feu, la vivacité de la nation pour former de nouveaux établissements, de nouvelles lois ; pour concevoir, entreprendre des projets hardis et brillants. On y voit aussi que l'inconstance, la frivolité, l'avidité des plaisirs y fait promptement détruire, évanouir, oublier ce qui semblait être si solide, si utile, si intéressant. S'il est possible que ce soit dans ses LL. que la nation anglaise ait fortifié son caractère d'indépendance, s'y soit accoutumée à donner des lois, même à ses maîtres, on pourrait dire aussi que c'est dans les LL. françaises que ce peuple se persuade de la nécessité d'avoir un chef qui fixe sa légèreté, qui anime ou réprime son zèle, qui combine ou dirige ses opérations.

Ces sociétés qui ne sont ordinairement pour les Français qu'affaires d'agrément et quelquefois de plaisanteries, sont pour les peuples du Nord affaires graves et importantes. Persuadés, comme les pythagoriciens, qu'il faut obéir au sens littéral pour mieux pratiquer le sens caché, ils se soumettent avec scrupule aux plus minutieuses pratiques, et remplissent avec un zèle ardent et soutenu les obligations les plus difficiles de leur institution ; aussi leurs LL. ont la gloire de l'emporter sur toutes celles du monde par la grandeur et la multitude de leurs établissements.

C'est dans une loge d'Allemagne où a été jeté le premier plan d'une encyclopédie ; à Mittau, ils ont fondé une bibliothèque publique; à Dresde, ils ont fait élever deux édifices pour y loger, nourrir et instruire quatre-vingt-dix pauvres enfants des deux sexes. Toutes ces LL. ont des caisses de bienfaisance destinées à soulager ou même à relever des pères de famille victimes de l'infortune, et non de l'inconduite. Celles de

la capitale de l'Écosse fondèrent en 1738 une infirmerie royale.

On peut voir dans le deuxième tome, seconde partie, de l'état du G. O. de France de 1778, avec quelle pompe ils posèrent en 1753 la première pierre du bâtiment de la bourse.

Les LL. françaises, honteuses sans doute de le céder en bienfaisance aux LL. étrangères, semblent à l'envi former des établissements qui tendent à honorer l'humanité. Mais le luxe de la nation qui s'introduit dans leurs assemblées et dans leurs fêtes, empêche de donner à leurs établissements la stabilité et l'importance de ceux des LL. étrangères.

La L. de la Triple Union de Reims a déposé depuis peu une somme à l'hôpital de cette ville, destinée à entretenir et à faire apprendre un métier à des enfants élevés dans cette maison. Le Bureau d'administration leur fit porter par reconnaissance une médaille sur laquelle est gravé d'un côté, Société Bienfaisante, et de l'autre, Charité.

En 1776, les LL. de Bordeaux dotèrent et marièrent trois filles pour célébrer l'arrivée du Grand Maître de la maçonnerie de France.

La L. de la Candeur, composée des membres distingués par leur naissance, propose pour fin de cette année 1779 ce sujet à traiter : Quelle est la manière la plus économique, la plus saine et la plus utile à la société d'élever des enfants trouvés, depuis leur naissance jusqu'à l'âge de sept ans. Le prix est une médaille d'or de la valeur de trois cents livres. Qu'il est beau de voir les généreux défenseurs de la patrie occuper leurs tranquilles loisirs aux moyens d'en conserver les malheureux membres !

La L. des Neuf Sœurs, qui réunit presque tout ce qu'il y a de plus célèbre dans les sciences, les lettres et les arts, consacre depuis quelques années une somme pour récompenser des pauvres écoliers qui ont remporté des prix à l'université ; elle en consacre une autre pour élever et mettre en apprentissage trois enfants malheureux.

Il faut cependant convenir que ces assemblées peuvent avoir leurs inconvénients. Il y a douze ou quinze ans qu'en France elles ne semblaient avoir d'autre but que le plaisir de la table, qui dégénérait souvent en excès; de là tant de personnes ont cru et croient encore que c'était le seul motif de la réunion des FF. MM. ; ils ont jugé la chose par son abus.

"Les maçons, dit un de leurs écrivains (l'auteur de L'Ét. Flamb),savent, ainsi que les autres hommes, que rien ne lie comme l'agrément de la table : il est heureux qu'un besoin ait pu devenir un plaisir : le premier humilie toujours, l'autre recrée ; et quand il est décent, c'est le plus honnête et le plus délicat de tous ; c'est l'instant où l'esprit, le cœur et l'âme sont les plus communicatifs, où les caractères se développent le mieux, où la gêne cesse, où la liberté règne, où tous les états se rapprochent, parce que c'est une sujétion et une jouissance pareilles pour tous.

Les banquets qui succèdent aux séances maçonniques sont une preuve convaincante de la primitive institution de notre société. La communauté de biens établie, entraînait celle du domicile ; celle-ci, l'usage d'une seule table pour tous : c'est ainsi qu'aux temps anciens, les chevaliers de Jérusalem, du Temple, de Rhodes, vivaient entre eux à portion frugale. Les banquets ne sont donc pas, comme la malignité le suppose, le but des francs-maçons ; une société d'estomacs serait bien méprisable et bien grossière. Mais ils sont le symbole de l'union première, du désintéressement, du dépouillement personnel, qui n'ayant rien en propre, ne doit sa subsistance qu'à la masse commune."

Depuis qu'un prince du sang, aussi distingué par ses lumières que par son affabilité et son goût pour les arts, s'en est déclaré le chef en France, il lui a rendu la considération que quelques années de désordre lui avaient fait perdre ; les anciennes LL. se sont épurées, et les nouvelles se sont formées après un choix plus scrupuleux.

Les banquets y sont aujourd'hui de la plus grande frugalité, et il règne dans les assemblées une décence qui pourrait même servir d'exemple à ce qu'on appelle la bonne compagnie. Un propos qui dans le monde ne serait souvent qu'une saillie légère, ne serait point prononcé impunément dans une L. ; la subordination y donne une idée de celle qui doit exister dans la société.

L'usage d'admettre des femmes dans quelques-unes de leurs assemblées sera peut-être un jour la cause de la décadence de la M. de France. La galanterie française accoutumera peu à peu les MM. à s'écarter des lois rigoureuses de leur ordre ; et trop occupés du soin d'amuser ce sexe par des fêtes brillantes, ils perdront de vue leur vrai but ; c'est surtout dans les grandes villes comme Paris où leur admission peut devenir dangereuse par l'impossibilité morale d'en faire toujours un choix bien épuré[17]).

Le grand orateur du G. O. disait en leur faveur, en adressant la parole au G. M :

"Les prêtres d'Isis et d'Osiris ont admis leurs femmes et leurs filles aux mystères impénétrables et terribles de l'initiation... Les Grecs ont eu leurs Sibylles ; les Romains leurs Vestales ; dans tous les ordres de la vie civile, l'Europe entière a produit des héroïnes. Eh ! Pourquoi les MM. de France, qui sont pères, époux, fils, frères, ne les admettraient-ils pas parmi eux ?"

Où cet orateur de la M. de France a-t-il pris que les femmes étaient admises aux mystères d'Isis et d'Osiris ? Hérodote dit expressément qu'elles ne furent jamais admises à aucun mystère de l'Égypte. Les Sibylles étaient des prophétesses célèbres, non seulement chez les Grecs, mais encore chez les Romains ; leur vertu y était en grande vénération, ainsi que celle des vestales ; elles vivaient dans les retraites, loin du commerce des hommes. Ainsi leur exemple ne pouvait être d'aucun poids en faveur de l'association dont il parlait.

Quand il serait possible de faire d'autres reproches aux FF. MM., ils ne pourraient retomber que sur quelques membres. Nombreux et puissants en Angleterre et en Écosse, on ne les y a jamais vus se mêler dans les troubles qui tant de fois ont agité ces royaumes. Loin d'y chercher l'éclat et les distinctions, ils refusèrent au commencement de ce siècle un bill du Parlement qui leur donnait une constitution légale. Dans les gouvernements inquiets et soupçonneux, on a vu souvent l'inquisition ouvrir ses cachots et déployer ses tortures contre eux.

De nos jours, quelques-uns de ceux de Naples, animés d'un zèle indiscret, furent surpris assemblés en loge. On les mit dans les fers, et ils furent poursuivis comme criminels de lèse-majesté. M. Lioy, avocat célèbre de ce pays, osa entreprendre leur défense ; il allait être enveloppé dans leurs malheurs s'il n'eût quitté sa patrie. Les francs-maçons de Hollande, de France, d'Angleterre accueillirent avec le plus tendre empressement ce fugitif, victime de la cause commune. La reine Caroline de Naples, éclairée par ses écrits, se déclara leur protectrice et rompit leurs chaînes.

Tous les maçons, d'un bout du monde à l'autre, s'empressèrent de lui exprimer leur reconnaissance ; ce sentiment anima l'éloquence de leurs orateurs, inspira des cantiques à leurs poètes et dirigea le burin de plusieurs de leurs artistes. Une L. de Paris se décora du nom de cette reine ; et dans l'antique usage des santés que les MM. ont conservées,

celle de Caroline accompagne actuellement celle du souverain du pays.

Parmi le nombre des têtes couronnées qui ont protégé les FF. MM., nous en voyons maintenant deux dont le nom est déjà célèbre dans l'Est de l'Europe ; Frédéric II, roi de Prusse, et Catherine II, impératrice de Russie ; celle-ci s'est déclarée tutrice de la L. de Clio qui se tient ordinairement à Moscou. Le roi de Prusse écrivait en 1777 à la L. de la Royale York de l'Amitié, établie à Berlin :

"Je ne puis qu'être sensible aux nouveaux hommages de la L. la Royale York de l'Amitié, à l'occasion de l'anniversaire du jour de ma naissance, portant l'empreinte de son zèle et de son attachement pour ma personne. Son orateur a très bien exprimé l'esprit qui anime toutes ses opérations, et une société qui ne travaille qu'à faire germer et fructifier toutes sortes de vertus dans mes états, peut toujours compter sur ma protection ; c'est la glorieuse tâche de tout souverain ; je ne discontinuerai jamais de la remplir. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait et votre L. en sa sainte et digne garde. A Potsdam, ce 14 février 1777."

Telle est la situation présente de la société des FF. MM. Quoique actuellement infiniment éloignée du but de sa primitive institution, quoique en apparence frivole, elle peut encore être utile aux progrès des sciences, des lettres et des arts; en rapprochant les hommes de différentes classes, en mettant les voyageurs à même de connaître et de se lier avec ce qu'il y a de plus célèbre chez les nations qu'ils parcourent. Si j'ai cherché à découvrir sa véritable origine, cela a été pour mieux faire connaître à ses membres l'esprit de son institution et pour dissiper les nuages que l'ignorance et la superstition avaient tenté d'élever contre elle. J'aurais pu m'étendre davantage sur les preuves et sur la cause de son origine; mais il m'aurait fallu entrer dans quelques détails secrets de ses usages. En dévoilant ce que les FF. MM. veulent.

NOTES DE LA DEUXIÈME PARTIE

1 *Voyez Les Francs-Maçons écrasés. L'ignorant auteur de cette méprisable production, flétri peut-être par les MM. eux-mêmes ou dirigé par un sordide intérêt, emploie deux gros volumes in-octavo pour prouver ce ridicule paradoxe.*

2 *Il n'y a presque pas de LL. où les orateurs ne débitent avec le ton de l'assurance ces contes aux néophytes qu'ils se proposent d'instruire.*

3 *Un rabbin, très versé dans la connaissance des langues orientales, qui a eu part à plusieurs célèbres écrits polémiques, se propose de prouver que c'est là la véritable origine des FF.MM.*

4 *M. l'abbé Grandidier dans sa lettre à madame la présidente d'Orénoy (Journal de Monsieur, janvier 1779), prétend retrouver son origine dans une confrérie établie à Strasbourg par les ouvriers qui, en 1277, travaillèrent à la Tour de Strasbourg.*

Quelques écrivains anglais ont également attribué leur origine à ceux qui construisirent leurs plus anciens édifices. Les détails qu'on trouve ici sur les usages des FF. MM. montreront combien cette opinion est invraisemblable ; d'ailleurs, on voit dans les temps les plus reculés les grands d'Angleterre et d'Écosse s'y faire admettre ; ce qu'ils n'auraient sûrement pas fait, si cette association avait été formée par des ouvriers maçons.

5 *L'Étoile flamboyante ou la société des MM... considérée sous ses différents rapports ; ouvrage où l'on trouve un style facile et agréable, des observations justes et des vues sages. Les projets de réforme qu'il propose, adoptés la plupart par le G. O. de France, font juger que c'est dans cet ouvrage que le tribunal de la maçonnerie française a puisé plusieurs de ses nouveaux règlements.*

6 *Ils vont même jusqu'à défendre dans leurs assemblées toute discussion relative à ces matières ; non pas qu'ils croient toutes religions indifféremment bonnes ; mais c'est qu'ils sont persuadés que ceux qui ont une mission légale peuvent en être les seuls ministres.*

7 *Rien ne peut donner une idée plus complète de la morale de l'ancienne chevalerie, que cette balade d'Eustache Deschamps, poète du XIVe siècle, rapportée dans les Mémoires de Sainte-Palais :*

Vous qui voulez l'Ordre de Chevalier,
Il vous convient mener nouvelle vie ;
Dévotement en oraison veiller,
Péché fuir, orgueil et vilenie.
L'Église devez défendre,
La Veuve, aussi l'Orphelin entreprendre
Être hardis et le Peuple garder ;
Prodoms loyaux sans rien de l'autrui prendre;
Ainsi se doit Chevalier gouverner.
Humble cuer ait, toudis doit travailler,
Et poursuivre faits de Chevalerie ;
Guerre loyal, être grand voyagier,
Tournois fuir et jouter pour sa mie;
Il doit à tout honneur rendre,
Si com ne puit de lui blâme reprendre
Ni lâcheté en ses œuvres trouver ;
Et entre tous se doit tenier le mendre.
Ainsi se doit gouverner Chevalier.
Il doit aimer son Seigneur droiturier,
Et dessus tous garder sa Seigneurie :
Largesse avoir, être vrai Justicier,
Des prodomés fuir la compagnie,
Leurs diz oir et apprendre,
Et des vaillants les prouesses comprendre,
Afin qu'il puisse les grands faits achever.
Comme jadis fit le Roi Alexandre ;
Ainsi se doit Chevalier gouverner.

8 *Voy. aussi l'Histoire d'Artus III, connétable de France, duc de Bret. de Duguesclin, par Menard. Du temps de Brantôme, cette dénomination était encore utilisée. Chap. 2, t. IV, p. 131.*

9 *Dans une formule de serment, un chevalier, après s'être engagé à être inviolablement attaché à sa religion, promet, Viduas, Pupillos et Orphanos in eorum necessitate protegere. Voy. Menn. pag. 9 et 10. Voy. aussi p. 11 et 12 dans l'Histoire du maréchal de Boucicaut ; treize chevaliers s'obligent à défendre le droit de toutes gentes femmes à leur pouvoir.*

10 *Lipse, Liv. 3, rapporte qu'on n'armait un chevalier qu'après lui avoir fait faire trois campagnes sous un autre chevalier, et que pour cela on tenait un registre exact de ses expéditions sacrées. Sacrarum expeditionum, dit Menn.*

11 *"Les chevaliers, dit Sainte-Palais, qui faisaient des entreprises d'armes, soit courtoises, soit à outrance, c'est-à-dire meurtrières, chargeaient leurs armes de chaînes ou d'autres marques attachées par la main des Dames, qui leur accordaient souvent un baiser, moitié oui, moitié non, comme celui que Saintré obtint de la sienne (Saintré, p. 522 et 530). Ce signe qu'ils ne quittaient plus, était le gage de l'entreprise qu'ils juraient quelquefois à genoux sur les Évangiles (Lancelot du Lac, t. 3, fol. 69, V°. col 1 et 2); ils se préparaient à l'exécuter par des abstinences (Histoire de Boucicaut, p. 51), et par des actes de piété qui se faisaient dans une église où ils se confessaient (Flores de Grèce, folio CXIX, V°), et dans laquelle ils devaient envoyer au retour, tantôt les armes qui les avaient fait triompher, tantôt celles qu'ils avaient remportées sur leurs ennemis.*

On pourrait faire remonter l'origine de ces chaînes, regardées comme symbole d'un engagement jusqu'au temps de Tacite, qui rapporte quelque chose de semblable des Cattes, dans les mœurs de germains (Ch. XXXI, p. 665). Je me borne à des siècles postérieurs où les débiteurs (Assises de Jérusalem, C.CXIX et CXCIX. et notes) insolvables devenant esclaves de leurs créanciers, et proprement esclaves de leurs paroles, comme nous nous exprimons, portaient des chaînes de même que les autres serfs, avec cette seule distinction qu'au lieu de fers, ils n'avaient qu'un anneau de fer au bras.

Les pénitents dans les pèlerinages (voyez un passage singulier rapporté par Mabille, siècle, Ben. Pref. N°41 ; voyez du Cange, Glos. Lat. aux mots poenitentes et circuli ferrai ; et Fleury, Mœurs des Chrétiens, p. 394 et 395) auxquels ils se vouent, également débiteurs envers l'Église, portèrent aussi des chaînes pour marques de leur esclavage ; c'est là sans doute que nos chevaliers en avaient pris de pareilles pour acquitter le vœu qu'ils faisaient d'accomplir une entreprise d'armes."

"Le seigneur de Loiselench, dit Saintré, ch. XLVIII, page 309, Polonais, portait une emprise d'armes à cheval et à pied, deux cercles d'or, l'un au-dessus du coulde du bras fenêtre, et l'autre au-dessus du coulde du pied, tous deux enchaînés d'une assez longue chaîne d'or, et ce par l'espace de cinq ans... jusqu'à ce qu'il trouvât chevalier ou écuyer de nom et d'armes sans reproche qui le délivrât de ses armes... pour lesquelles plutôt et plus honorablement accomplir, s'appensa venir en la très belle Cour de France où tous nobles et chevaleureux hommes étaient très honorés et reçus, et aussi pour avoir accointances d'eux."

Les chaînes qui entourent les écus des différents ordres de chevalerie qui existent actuellement, celles que les plus Grands Maîtres donnaient aux récipiendaires pour les porter au col, usage que les chevaliers de Malte et de Saint-Michel ont toujours conservé, sont autant de vestiges de ces chaînes dont se chargeaient les anciens chevaliers dans leurs longs voyages.

12 *On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici des vers faits à ce sujet par M. de la Louptiere : ils peignent avec délicatesse cette pure et touchante sensibilité de nos anciens chevaliers.*

Passe dans les mains de Glycere,
Heureux symbole de candeur ;
Aux profanes regards oppose une barrière,
Et tombe quelquefois au gré de mon ardeur :
Ce don, belle Glycere, est pur comme ton cœur ;
J'en atteste un serment que la sagesse avoue,
J'en jure par mon tablier :
Qu'avec horreur on le dénoue
Si je puis jamais t'oublier !
Oui, ces gants ont un prix que le vulgaire ignore,
Ce gage sacré par ma foi
N'est dû qu'à la Beauté que la Vertu décore :
Je courais grand risque, sans toi,
De le garder longtemps encore.

13 *Tous ceux qui ont écrit sur la chevalerie ancienne nous fournissent une multitude de preuves sur l'usage de l'accolade. Rodolphe, assisté des rois de Bohême, de Hongrie, de Pologne, crée deux cents chevaliers en leur donnant l'accolade : voyez Men. p. 10, et Edit. in-12, p. 23. Brantôme, cap. I. F. t. I., p. 14.*

14 *Le livre du Roi Modus et de la Reine Ratio, qui devise de toutes matières de chasses, dont il existe dans la Bibliothèque du Roi une édition de 1486, représente dans une de ses gravures, la raison levant une équerre d'une main, et remontant de l'autre une horloge.*

Le rôle qu'elle joue dans tout cet ouvrage est d'expliquer les moralités dont chaque espèce des bêtes de chasse est un des symboles. Celui qui l'interroge s'appelle ordinairement Apprenti.

15 *(q) Au combat donné près de Lille en Flandres, d'une ancienne chronique, entre les Flamands avec quelques Anglais et les Français, fut occis un chevalier qui portait armes blanches; car il ne se voline rendre ne nommer. Voyez aussi Perceforest, vol, 1. f. 57 et 109, vol. 2, f. 107, vol. 4, f. 89, etc.*

16 *Les chausses que portent les docteurs, viennent aussi des anciens manteaux des chevaliers: l'hermine qu'on y a conservée, vient de ce qu'eux seuls avaient le droit de la porter. On sait que François Ier, voulant encourager les sciences et les lettres, décora du titre de chevalier des maîtres ès lois, des médecins et plusieurs savants.*

17 *L'usage d'introduire des femmes dans les loges est très moderne: la France est la première nation qui ait donné cet exemple aux autres. La manière de les recevoir, le cérémonial de leurs assemblées, n'ont aucun rapport avec ce qui se pratique dans les LL. d'hommes ; le secret que les uns et les autres sont tenus d'observer, fait voir la différence qui caractérise les deux sexes : il est presque sans exemple que les uns le violent, et il est assez rare que les autres le gardent scrupuleusement.*

****

RECHERCHES
SUR LES INITIATIONS
ANCIENNES ET MODERNES

par

M. l'ABBÉ ROBIN

Mire silentio et tenebris animus alitur. Plin. Lib. IX

À AMSTERDAM,
et se trouve à PARIS, chez VALLEYRE l'aîné,
Libraire-Imprimeur,
rue de la Vieille-Bouclerie
(1779)

RECHERCHES SUR LES INITIATIONS ANCIENNES

PREMIÈRE PARTIE

On retrouve dans tous les temps, et chez presque tous les peuples, des Sociétés mystérieuses. Elles conservèrent les vérités les plus importantes, et firent naître les erreurs les plus dangereuses et les plus absurdes. Elles pratiquèrent la morale la plus pure et la plus austère, et se livrèrent aux excès les plus honteux et les plus révoltants. Elles se formèrent dès l'enfance du monde, se conservèrent, se propagèrent pendant plusieurs milliers d'années, et ont cependant à peine laissé des traces de leur existence. Leurs restes, isolés, confondus à travers les ruines des empires, y sont altérés, défigurés. Des savants en ont rassemblé quelques parcelles ; réunissons-les et ajoutons-y de nouvelles recherches. Leur but en sera mieux connu, et on verra mieux ce qu'elles donnèrent ou ôtèrent aux religions, aux moeurs et aux sciences; on verra aussi que si elles ont mérité la censure, on leur doit de l'admiration et des louanges. Essayons d'abord quelques conjectures sur leur origine; suivons-les ensuite successivement chez les différents peuples où elles ont laissé quelques vestiges.

Si les hommes avaient toujours été vertueux, tous auraient pu, dans tous les temps et dans tous les lieux, offrir à la divinité leurs voeux, leurs hommages et leur reconnaissance; mais dès que les vices et les crimes habitèrent sur la terre, ceux qui en furent souillés redoutant la colère de l'Être suprême, cherchèrent, pour la fléchir, des intercesseurs qui, par leurs vertus, lui fussent agréables. Une fonction aussi sublime ne fut pour ceux-ci qu'un motif de plus pour méditer et pratiquer avec soin la loi naturelle et pour constamment diriger leurs regards vers la divinité.

Mais, environnés de vices et de préjugés, ils craignirent leur dangereuse influence, et alors ils allèrent vivre dans des retraites isolées. Leur vie plus contemplative que celle des autres hommes les porta naturellement à examiner les premiers le retour périodique des saisons, la révolution des astres, les productions de la nature. Dirigeant ces connaissances au bien de leurs semblables, du sommet des montagnes ils annonçaient aux peuples, par des feux ou des chants, les époques où l'astre du jour allait ranimer et embellir la nature[1] ; celles où les premiers rayons de la paisible lune allaient guider le timide voyageur au milieu des ténèbres de la nuit (et élevant à l'ombre d'un antique cèdre un simple autel de gazon, ils le couronnaient des premières fleurs que le printemps venait de faire éclore, le couvraient des premiers fruits que l'automne avait mûris, ou bien offraient le lait des troupeaux et en consacraient avec pompe les premiers-nés[2)].

Chargés de la reconnaissance des peuples, c'était par des danses[3] et des chants qu'ils la célébraient. Intercesseurs ainsi des peuples auprès de la

divinité, leurs conseils et leurs guides dans leurs travaux et dans leurs devoirs, ils eurent besoin de signes pour rappeler aux nations le temps de leurs fêtes et de leurs occupations, pour conserver le souvenir des événements mémorables, et pour se communiquer entre eux leurs doctrines, leurs sciences et leurs découvertes. Telle fut l'origine des hiéroglyphes et des symboles qui existèrent chez tous les prêtres des anciens peuples.

Afin de n'associer à leurs fonctions et à leurs études que des hommes capables et dignes de les remplir, ils établirent des épreuves et des examens.

Telle dut être aussi l'origine des initiations si célèbres dans l'Antiquité. Quoique les plus anciens écrivains en attribuent l'origine aux prêtres de l'Égypte, on doit cependant croire que ces mystères et ces initiations existaient avant même la dispersion des peuples, car on en retrouve des vestiges chez les nations aussi anciennes que l'Égypte et on voit par la ressemblance des principes, des dogmes, des usages de leurs prêtres, qu'ils devaient avoir une origine commune. Chez les premiers Chaldéens, les mages habitaient sur le sommet des montagnes ; chez les Celtes, les druides vivaient dans les retraites silencieuses des bois ; chez les Indiens et chez les Éthiopiens, les brahmanes et les gymnosophistes avaient des lieux qui leur étaient consacrés ; et chez les Égyptiens, les prêtres avaient pour demeures de vastes et profonds souterrains.

Tous menaient, dans ces retraites, une vie frugale et laborieuse ; tous avaient de longs jeûnes et de rigides austérités, pour préparer ceux qui voulaient être admis parmi eux; tous avaient leurs symboles et leurs marques distinctives ; tous prêchaient la douceur et la bienfaisance, enseignaient l'existence d'un Être suprême et l'immortalité de l'âme; tous chantaient dans leurs hymnes les bienfaits de la divinité, les merveilles de la nature ; tous aussi étudiaient l'astronomie, la médecine, et c'est d'eux que les peuples apprirent les sciences et la législation.

Mais les prêtres de l'Égypte furent surtout célèbres par leurs découvertes dans l'astronomie, dans la chimie, dans la mécanique, par la pureté de leur morale et de leurs dogmes et par leur sagesse dans la législation. Ceux-ci ne purent devoir cette célébrité qu'aux secrets de leurs mystères et à la rigidité de leurs initiations ; car vivant au milieu d'un peuple corrompu et superstitieux, ce n'est qu'en se communiquant peu, qu'en voilant avec soin leur doctrine, qu'en éprouvant extrêmement ceux qu'ils initiaient, qu'ils se préservèrent pendant tant de siècles de l'erreur et de la corruption.

En rapprochant ce qui nous est resté des mystères de leurs colonies, de leurs monuments, de la discipline des pythagoriciens et de la description que les poètes ont donnée des descentes des enfers (qui étaient, comme nous le verrons, une allégorie des initiations), on juge que c'est ainsi qu'elles devaient se pratiquer chez ce peuple célèbre. L'aspirant trouvait dans leurs antres des puits d'une profondeur effrayante qu'il descendait au moyen de trous pratiqués[4] pour y placer ses pieds. Il parcourait ensuite de longs et de tortueux souterrains où il rencontrait des spectres sous mille formes hideuses, des monstres à combattre, des torrents à franchir, des brasiers à traverser tout ce qui pouvait affecter ses sens et effrayer l'imagination était mis en usage et la mort semblait se présenter à lui sous différentes formes. Des cris lugubres et plaintifs se faisaient entendre dans le lointain, des moments rapides de lumière le laissaient tout à coup plongé dans d'affreuses ténèbres, le jeu bruyant des machines l'enlevait, le précipitait, lui feignait le sifflement des vents, les roulements, les éclats de la foudre et l'impétuosité des torrents. Au moindre signe d'effroi et de faiblesse, on l'entraînait dans d'autres souterrains, où il était condamné à passer le reste de ses jours. Les prêtres ne croyaient pas que des hommes timides et lâches fussent capables de garder inviolablement le secret de leurs mystères. Ils les retenaient afin qu'ils ne pussent pas même dire ce qu'ils avaient vu.

Après ces préparations préliminaires qu'on appelait les épreuves de l'eau, du feu et de l'air, l'initié était conduit dans un lieu embelli par tout ce que l'art en avait pu ajouter à la nature : une lumière douce et tendre y rendait les objets plus intéressants, l'air y était parfumé par l'agréable mélange des fleurs, et le son mélodieux de mille instruments annonçait à l'initié la joie de le voir sortir vainqueur des mauvais génies et des éléments. Ce lieu était l'emblème de la satisfaction et du bonheur qu'éprouve l'homme après avoir surmonté les obstacles et les combats qu'il essuie avant de parvenir à la vérité et à la vertu.

Avant d'être entièrement initié, il restait encore des épreuves à subir, moins effrayantes à la vérité, mais qui demandaient plus de constance ; c'était un silence rigoureux, des jeûnes et des austérités qui, de jour en jour, augmentaient, pendant lesquelles on le préparait, par des instructions, à l'intelligence des mystères.

Ces instructions étaient toujours proportionnées à ses lumières ; la plupart des connaissances d'alors étant voilées sous des symboles et des hiéroglyphes, on s'attachait surtout à lui faire des questions qui le préparaient à en percer le voile. Après avoir été ainsi purifié et disposé,

on lui révélait les mystères les plus importants de l'initiation, on lui enseignait l'existence d'une Intelligence suprême, cause première de tous les êtres, on lui annonçait qu'un voile épais en dérobait la grandeur et l'éclat et que son immensité ne pouvait être représentée par aucun signe[5], que les différents symboles qu'on offrait aux profanes n'étaient que les emblèmes de ses attributs les plus connus.

On lui annonçait aussi l'existence d'un autre être, ennemi du premier, mais moins puissant, toujours opposé à l'ordre et au bonheur des hommes, le principe et l'agent de tous les crimes et de tous les Maux[6] ; on lui apprenait qu'il y avait dans l'homme une substance simple, active, différant essentiellement de la matière, qui, plus agile que les airs, plus prompte que la vue, s'élance jusqu'aux extrémités de l'univers, sonde ses abîmes, dévoile ses secrets, revient sur le passé, et ose quelquefois s'avancer vers l'avenir.

On lui montrait qu'elle ne pouvait s'élever que par la vertu, et s'avilir que par le vice[7]. On lui traçait les devoirs qu'elle avait à remplir envers l'Auteur de la nature, envers ses semblables, envers elle-même et ceux qu'elle contractait en qualité d'initié. On lui rendait raison des abstinences de certains légumes et de certains animaux, du précepte de ne porter aucun vêtement de laine ou de poil[8].

Ceux qui avaient été souillés par des crimes, avaient des épreuves encore plus longues et plus périlleuses. On prétend qu'on les plongeait dans une liqueur qui arrêtait l'activité du feu et qu'on les faisait ensuite passer plusieurs fois par des flammes comme pour les purifier.

Après l'initiation, on les montrait aux peuples dans une procession qu'on appelait la pompe de l'initié. Cette cérémonie se faisait avec l'appareil le plus imposant ; les prêtres voulaient faire voir par là combien il était glorieux d'avoir pu l'être. Aussi les initiés jouissaient-ils dans le monde de la plus haute considération ; on les regardait comme des hommes plus purs et plus instruits que le vulgaire, qui devaient après leur mort jouir d'une félicité plus parfaite. On les choisissait pour remplir dans la société les places les plus importantes quand elles ne pouvaient être occupées par des prêtres ; ils avaient avec ceux-ci seuls le droit de juger les morts et de leur accorder ou refuser les honneurs de la sépulture. Outre les marques qui les distinguaient des profanes, ils en avaient encore pour reconnaître entre eux leurs différents grades, car les prêtres dévoilaient de leurs mystères à proportion qu'ils voyaient dans l'aspirant plus ou moins de zèle, plus ou moins de dispositions. Nous verrons ces usages transmis dans la secte de Pythagore.

Les lumières qu'on recevait dans l'initiation ne se bornaient pas à la morale et à la théologie ; elles embrassaient toutes les autres sciences. Les prêtres de chaque Nome en cultivaient spécialement une, et étaient les dépositaires des livres qui y avaient rapport. Ces livres étaient d'autant plus précieux que, dans les premier temps, ils étaient les seuls qui existaient dans le monde.

Les prêtres de l'Égypte étant les inventeurs de l'écriture, les initiés pouvaient aller y puiser des lumières relatives à leurs goûts et à leurs vues. Les uns leur apprenaient comment on avait pu suivre la marche des astres, calculer leur vitesse, mesurer leur éloignement, diviser les saisons, donner à l'année une forme plus parfaite par le moyen des intercalations[9].

D'autres, par les principes de la géométrie, par la connaissance des lois du mouvement, par les calculs des résistances, des frottements, apprenaient à centupler la force des hommes, à niveler les terrains, à élever des digues, creuser des canaux, à construire à Saïs, à Thèbes, à Memphis et dans plus de vingt mille villes ces édifices, dont plusieurs bravent encore la main destructive du temps[10].

D'autres apprenaient à purifier les métaux, à les analyser, à les combiner, à les allier pour les rendre plus ductiles, plus malléables, ou indiquaient les propriétés des végétaux, et la manière d'en exprimer les fucus pour prolonger les jours de l'homme[11], ou bien pour préserver après la mort leurs corps de la corruption pendant des milliers d'années[12], leur conserver la fraîcheur du coloris et l'illusion de la vie.

D'autres contenaient les principes de cette législation si célèbre qui savait allier l'intérêt général à l'intérêt individuel, rapprocher les hommes de l'égalité primitive, simplifier leurs besoins et leur faire aimer la vertu avant de la leur commander.

D'autres aussi présentaient dans un ordre chronologique les révolutions et les événements de la nation, la suite des rois selon leurs Nomes[13], leurs actions, leurs vertus, leurs vices et le jugement qu'ils avaient subi.

C'était ces livres que les prêtres consultaient lorsque le Roi régnant étant mort, ces redoutables juges traversaient le lac dans le barque du Nautonier Caron, exposaient en présence du peuple le bien et le mal qu'il avait faits, et jetaient dans l'urne fatale le scrutin qui rendait sa mémoire chère ou odieuse. Des lumières aussi précieuses ne bornèrent pas leurs heureuses influences aux étroites contrées de l'Égypte.

Moïse, ce grand législateur, ce fondateur d'un empire qui seul dans l'univers n'éleva des temples qu'au vrai Dieu, fut élevé et instruit par eux ; et quoique les étrangers ne fussent admis qu'à une partie des mystères, c'est cependant dans leur sein que se formèrent les plus grands hommes de la Grèce. Orphée qui, par les accords de sa lyre, avait su réunir dans les vallées de Tempé les peuples féroces de la Thrace, vint y chercher des lois et un culte pour eux. Il pleurait encore sa chère Euridice lorsqu'il descendit dans ces souterrains ; troublé par l'idée de son ombre, il succomba aux épreuves et sa faiblesse allait être punie par une éternelle captivité lorsque, tirant de nouveaux accords de sa lyre, il fit retentir ces voûtes profondes de sons si touchants qu'ils émurent et attendrirent ses juges.

Rendu à sa patrie, il y porta leurs lois et leurs mystères qui furent longtemps célébrés ; il chanta dans ses vers les travaux et les dangers qu'il y avait courus; mais fidèle à ses secrets, il les couvrit du voile de l'allégorie.

Homère vint y puiser ses fictions ingénieuses qui, embellies par son heureux pinceau, conservent encore, malgré tant de siècles, leur brillant coloris ; comme Orphée, il les célébra en les enveloppant de l'allégorie (Vie d'Homère par Madame Dacier). Archimède y apprit l'art de lancer les fluides au-dessus de leurs niveaux, de réunir, de réfléchir, et de rendre plus actifs les feux du soleil, et celui d'augmenter dans la mécanique l'effet des causes motrices sans retarder les vitesses.

Thalès y apprit l'astronomie et la physique ; il en apporta la division de l'année en trois-cent-soixante-cinq jours ; ce fut le premier qui enseigna aux Grecs que certains corps sont susceptibles d'électricité.

Platon y puisa ses vérités sublimes sur la divinité et sur l'âme qui lui ont mérité le surnom de "divin".

Eudoxe y trouva qu'on devait ajouter aux trois-cent-soixante-cinq jours de l'année quelque portion de temps pour achever la révolution solaire. Démocrite, selon Sénèque, en avait apporté le secret d'amollir l'ivoire et de composer avec des cailloux des pierres artificielles qui le disputaient à la couleur et à l'éclat de celles que produit la nature.

Lycurgue et Solon y puisèrent ces lois qui longtemps ont fait le bonheur et la grandeur de Lacédémone et Athènes.

Mais de tous ceux qui durent le plus à leurs lumières, ce fut Pythagore.

Déjà initié dans différents endroits, il vint y épurer ses connaissances et les augmenter ; on dit qu'il faillit perdre la vie dans les épreuves. Il n'en fut que plus zélé pour la doctrine des prêtres de l'Égypte car il passa vingt-deux ans à s'instruire parmi eux. Il revint dans sa patrie dans l'intention d'y communiquer les vérités qu'il avait acquises par tant de travaux et de dangers.

Sage et simple, il ne se décora point des titres fastueux et souvent frauduleux de législateur et d'inspiré. Il ne prit que le nom alors modeste de philosophe, c'est-à-dire d'amateur de la sagesse, et il y devint le chef d'une secte nombreuse et célèbre. Les lois qu'il donna à ses disciples pour vivre entre eux, les dogmes qu'il leur enseigna nous deviennent d'autant plus précieux qu'ils étaient ceux des prêtres égyptiens (Plut. ch. I ; d'Isis et d'Osiris, Marc. Liv. 22).

En en donnant une idée, elle servira à jeter plus de jour sur tout ce qui regarde les sages de ce pays.

Il divisa ses disciples en plusieurs classes ; la première s'appelait Écoutants (Jambl. Vie de Pithag.) ; on y restait cinq ans ou au moins deux quand on montrait des dispositions extraordinaires. On y était tenu à un silence respectueux et il n'était permis dans aucun cas de faire des questions ou de proposer des doutes. Ce temps était aussi destiné à être éprouvé par des jeûnes et des austérités ; on commençait à cette époque à s'abstenir pour toujours de l'usage des fèves et de la chair de certains animaux.

Qu'on ne croie point que ces pratiques tinrent à une minutieuse superstition. La connaissance approfondie de la nature humaine avait appris aux prêtres de l'Égypte et à Pythagore après eux, combien le régime et les aliments influent sur les passions. C'est sur le même principe qu'il avait réglé tous leurs exercices, qu'il les leur faisait commencer et finir au son des instruments ; il savait combien cet art enchanteur peut donner de vivacité et d'énergie aux facultés intellectuelles, adoucir les mœurs, dissiper la mélancolie, calmer, éloigner les chagrins et les soucis. Il choisissait pour les conférences les lieux les plus agréables et il voulait que ses disciples devancent l'aurore pour y respirer un air plus pur, pour y jouir du moment où tout s'éveille dans la nature, persuadé qu'un spectacle aussi imposant devait agrandir, élever l'âme, et la rapprocher de son origine. Ceux qu'il réunissait ainsi devaient garder le secret sur tout ce qui se pratiquait entre eux, et il leur était défendu de parler de leurs mystères devant des profanes.

Une de leurs principales obligations était de se secourir mutuellement.

Comme ils étaient très nombreux, ils avaient pour cet effet des signes afin de se reconnaître ou de s'écrire. Un disciple de sa secte, étant tombé malade dans une ville éloignée de chez lui, se vit au moment de mourir sans pouvoir payer ni récompenser les soins affectueux de son hôte.

"La mort, ô généreux citoyen, lui dit le pythagoricien, va m'enlever le bonheur de te prouver ma reconnaissance ; mais des hommes vertueux sauront acquitter cette dette ; prends ces tablettes, et affiche-les, dès que je serai mort, dans l'endroit le plus exposé de la ville."

L'hôte exécuta ses volontés, sans cependant trop y compter. Un mois s'est déjà écoulé, quand un autre pythagoricien jette en passant les yeux sur le placard, y reconnaît le signe mystérieux de sa secte, court sur-le-champ chez l'hôte, le paie généreusement en le comblant d'éloges.

Ceux qui voulaient être admis dans ses plus hauts mystères, s'engageaient par serment à n'avoir plus pour leur vie qu'une même fortune, qu'une même volonté, à n'être plus soumis qu'aux même lois, à la même règle.

Telles sont aujourd'hui ces retraites consacrées par la religion, où des hommes réunis par les liens les plus sacrés méditent en silence celui dont ils tiennent l'être, lui offrent leurs vœux au nom de toute la société, et donnent au monde l'exemple d'une vertu plus pure et plus héroïque. Ceux de cette classe s'appelaient Coinobion, qui signifie vivant ensemble ; si l'un d'eux rompait ses serments et se séparait de leur société, ils n'en tiraient d'autre vengeance que celle de lui faire des funérailles comme à un mort, de ne plus prononcer son nom, et de le regarder comme étant mort. Quand ils étaient parvenus à ce degré, il achevait de leur développer toutes les allégories qui voilaient sa doctrine. Il leur rendait raison de ces jeûnes fréquents, de ces abstinences de fèves, et de certains animaux, de la vénération ou de l'horreur qu'il leur avait inspirée pour certains objets matériels, de ces nombres qu'il leur avait fait regarder comme sacrés ou comme profanes[14], et il leur montrait ce que la raison pouvait apercevoir de cet Être, principe de tout, qui seul pénètre l'univers, y établit l'ordre et l'harmonie. Il leur développait le sens mystérieux du fameux système de la Métempsycose, et leur faisait voir que ces changements de l'âme d'un corps à un autre ne devaient être pris que dans le sens figuré. L'homme, posait-il pour principe, ne s'élève que par la vertu, ne se dégrade que par le vice. Ainsi l'homme ordinaire qui devient généreux, bienfaisant,

est changé en un héros et un sage ; celui qui se livre aux mouvements impétueux de la colère est changé en un lion dont le caractère féroce répand autour de lui le désordre et la terreur. Celui qui met son bonheur dans les grossiers plaisirs des sens est changé en Pourceau qui ne peut trouver d'autre espèce de bonheur. L'exacteur, l'oppresseur devient un Loup dont l'inclination est cruelle et sanguinaire.

Il est étonnant que la plupart des modernes n'aient pas saisi l'allégorie de ce système, tandis qu'ils voient Pythagore prendre partout à la manière des Égyptiens le ton figuré. Ce qui prouve encore qu'on ne devait pas lui donner d'autre sens, c'est qu'il admettait un lieu destiné à être l'heureux séjour des âmes vertueuses; un autre destiné à punir celles qui auraient été coupables de vices et de crimes.

Lisis, son ami et son disciple, disait d'après lui, que quand l'âme s'est purifiée par la pratique des vertus, elle va en sortant du corps dans le Ciel y jouir d'une félicité éternelle et parfaite, et qu'elle n'y est plus sujette à aucun changement ni altération (Vers doré, à la suite de la Vie de Pythagore, par Dacier).

Hiéroclès, philosophe de sa secte, admettait dans la doctrine de son maître un sens littéral et un sens caché. Il disait qu'il fallait obéir au premier pour pouvoir suivre parfaitement l'autre qui est toujours le plus important. C'était la raison qu'il donnait quand on lui demandait pourquoi il s'abstenait de manger certaines choses.

Timée de Locres, aussi pythagoricien, regardait ce système également propre à conduire au bien l'homme grossier et l'homme éclairé ; l'un en effrayant par des objets sensibles, et l'autre en lui faisant sentir le bonheur de la vertu.

Si quelques-uns de ses disciples enseignèrent dans la suite à la lettre le système de la Métempsycose, c'est qu'écrivant pour des hommes qui avaient des idées si imparfaites sur la nature de l'âme, sur son vrai bonheur, ils crurent pouvoir mieux inspirer le goût de la vertu en promettant des récompenses et des peines physiques. C'est aussi que plusieurs d'entre eux, n'ayant point été initiés dans les plus secrets mystères de ce philosophe, n'avaient pas aperçu le sens caché de sa doctrine.

Plusieurs nations que le commerce attirait en Égypte, et les colonies qui en étaient sorties, établirent chez elles des mystères et des initiations à la manière de ceux de l'Égypte ; telle fut l'origine de ceux de

Samothrace, de Crète, de Syrie, de Thrace et d'Éleusis. Les hommes les plus distingués et les plus célèbres allaient s'y faire initier ; c'était ordinairement l'objet des longs et fréquents voyages d'alors. Ils finissaient presque toujours par ceux de l'Égypte qu'on regardait comme ce qu'il y avait de plus parfait dans le monde.

Ces mystères et ces initiations avaient tous le même fond de morale et de doctrine et se ressemblaient dans leurs rites et leurs symboles; cependant, ils se différencièrent selon le génie et les mœurs des peuples, et selon les lumières des instituteurs.

Ceux de la Thrace et ceux d'Éleusis, connus sous le nom de mystères de la Bonne Déesse, furent après ceux de l'Égypte les plus parfaits. On y enseignait qu'une Intelligence avait créé l'univers et le gouvernait[15] ; qu'on devait honorer ses parents, offrir aux dieux les premiers fruits de la terre, ne pas égorger le bœuf, compagnon en quelque sorte de l'homme dans l'agriculture, ne détruire aucun arbre fruitier, ne gâter aucun puits, aucune source ; on promettait à ceux qui y auraient été purifiés un bonheur après la mort plus parfait qu'aux profanes. On y était éprouvé comme en Égypte par le feu, l'eau et l'air. Il y avait des jeûnes et des peines expiatoires; on se servait d'emblèmes et de symboles dont on développait le sens à mesure qu'on passait par les différents degrés de l'initiation.

"J'ai jeûné, faisait-on dire à l'initié ; j'ai bu du Cicéon ; j'ai pris de la corbeille, j'ai mis dans le panier ; ayant opéré, j'ai remis du panier dans la corbeille." Lorsqu'on lui demandait s'il avait mangé du fruit de Cérès, il répondait: "J'ai mangé du tambour, j'ai bu de la cymbale, j'ai porté le Kernos, je me suis glissé dans le lit "[16].

Un Ancien, d'après Strobée, peint ainsi l'appareil effrayant des initiations :

"L'âme éprouve à la mort les mêmes passions qu'elle ressent dans l'initiation, et les mots mêmes répondent aux mots, comme les choses répondent aux choses. Mourir, ou être initié, s'expriment par des termes semblables."

Ce n'est d'abord qu'erreurs et incertitudes, que courses laborieuses, que marches pénibles et effrayantes à travers les ténèbres épaisses de la nuit :

"Arrivé aux confins de la mort, de l'initiation, tout se présente sous un

aspect terrible ; ce n'est qu'horreur, tremblement, crainte, frayeur ; mais dès que ces objets effrayants sont passés, une lumière miraculeuse et divine frappe les yeux, des plaines brillantes de prés émaillés de fleurs se découvrent de toutes part, des hymnes et des chœurs de musique enchantent les oreilles. Les doctrines sublimes de la science sacrée y sont le sujet des entretiens ; des visions saintes et respectables tiennent les sens dans l'admiration. Initié et rendu parfait, on est désormais libre, on n'est plus asservi à aucune contrainte. Couronné et triomphant, on se promène par les régions des bienheureux ; on converse avec des hommes sains et vertueux, et l'on célèbre ces sacrés mystères au gré de ses désirs."

Apulée en donnait la même idée (Âne d'Or, Liv. XI). Dion Chrysostome les peignait à peu près de même :

"On conduit l'initié dans un dôme mystique d'une grandeur et d'une magnificence admirables. Une diversité surprenante de spectacles mystérieux s'offrent à la vue ; la lumière et les ténèbres affectent alternativement ses sens ; mille autres choses extraordinaires se présentent devant lui."

Plethon parle de fantômes qu'on faisait paraître sous la figure de chiens ou de plusieurs autres spectres et figures monstrueuses. (Scholies sur les Oracles imaginaires de Zoroastre).

Virgile qui, dans la descente d'Énée aux enfers, traçait le tableau d'une initiation, représentait ainsi le moment où son héros y entrait (Énéide, Liv.VI) :

"Alors la terre mugit, les sommets des forêts s'ébranlent; on voit au travers des ombres des chiens qui aboient : la déesse arrive. Loin, loin d'ici, profanes, s'écrie la prophétesse, retirez-vous de ce bois."

Clodien en fait une peinture semblable dans son poème de L'Enlèvement de Proserpine :

"Retirez-vous, profanes ! Une ivresse divine s'empare de mon cœur, en bannit tout sentiment terrestre. Je vois les temples s'ébranler, la foudre répandre une lumière éclatante. Le Dieu annonce sa présence ; un bruit sourd se fait entendre du fond des abîmes de la terre. Le temple de Cécrops en retentit ; Éleusine élève ses torches sacrées; des serpents de Triptolême sifflent, et s'hérissent. De loin paraît la triple Hécate, etc."

Les mystères commençaient par des hymnes qui annonçaient aux initiés l'importance des vérités qu'on allait leur révéler.

Eusèbe et Clément d'Alexandrie nous en ont conservé un fragment précieux :

"Je vais, disait l'Hiérophante, je vais déclarer un secret aux initiés : qu'on ferme l'entrée de ces lieux aux profanes. Ô Musée, toi qui es descendu de la brillante Séléné, sois attentif à mes accents ; je t'annoncerai des vérités importantes ; ne souffre pas que des préjugés et des affections antérieures t'enlèvent le bonheur que tu souhaites de puiser dans la connaissance des vérités mystérieuses. Considère la Nature divine, contemple-la sans cesse ; règle ton esprit et ton cœur ; et marchant dans une voie sûre, admire le Maître de l'univers ; il est un, il existe par lui-même ; c'est à lui que tous les êtres doivent leur existence ; il opère en tout et partout ; invisible aux yeux des mortels, il voit lui-même toutes choses."

Les mystères d'Éleusis étaient présidés par quatre principaux ministres (Eusèb. prep. Évang. Liv.II).

Le premier, appelé l'Hiérophante, représentait le Créateur, il en portait les symboles ; il n'était pas permis de prononcer son nom ; c'est lui qui recevait les initiés.

Le second, appelé Dadouque, représentait le Soleil, il en portait aussi l'image.

Le troisième, appelé le Ministre de l'Autel, représentait la Lune.

Le quatrième, appelé Cerice, représentait Mercure ; il avait un caducée ; il écartait les profanes et prononçait les formules.

Ces mystères étaient divisés en grands et petits : les grands ne se célébraient que tous les cinq ans, et les petits tous les ans. Les petits étaient pour les initiés la préparation aux grands ; ceux qui y étaient reçus ne pouvaient aller au-delà du vestibule de temple (Monde Primitif, Tom. IV, p. 318) ; ils préparaient à recevoir les grands. Ceux-ci se célébraient avec l'appareil le plus imposant ; leurs fêtes duraient neuf jours ; la Grèce entière y assistait.

Chez toutes les nations il y avait des mystères. On y célébrait, dans un certain temps de l'année, des espèces de fêtes de commémoration, dont

le but semble le même. En Égypte, on imitait les courses d'Isis cherchant le corps d'Osiris, son mari, inventeur de l'agriculture et des arts, qu'on disait tué par Typhon. À Byblos, on cherchait Adonis, et on pleurait sa mort à Éleusis. En Sicile, on faisait des courses nocturnes pour imiter celles de Cérès cherchant Proserpine, sa fille. Dans d'autres endroits, on célébrait les travaux et les malheurs de Bacchus. La Chine, la Phénicie, Argos, Rome avaient aussi dans leurs mystères des fêtes de commémoration à peu près semblables. Ces fêtes si générales et si anciennes avaient évidemment une origine commune ; elles étaient ou une allégorie des travaux champêtres, ou plutôt l'histoire figurée d'un événement qui avait intéressé toutes les nations[17].

L'imagination fictive des Grecs puisa dans les mystères et dans les initiations une partie de sa mythologie. Le puits où descendaient les aspirants leur fit dire que la vérité était cachée au fond d'un puits. Les juges des morts conduits au-delà d'un lac par le Nautonier Caron, l'urne dont ils se servaient pour le scrutin, leur donnèrent l'idée de l'Achéron entourant les Enfers ; de Caron, qui seul avait le droit de le faire traverser ; et des trois juges qui jugeaient les morts en examinant ce qui était dans l'urne.

Les obscurs souterrains que parcouraient les initiés, les aboiements des chiens, les monstres, les spectres hideux et tous ces objets que l'industrie égyptienne et grecque avaient inventés pour les éprouver, leur firent imaginer les Enfers, le Cerbère, les Furies, les ombres errantes. Des écrivains ont vu aussi dans le supplice de Tantale et dans celui d'Ixion, des choses qui y étaient relatives (Sethos. Tom. II, Liv. IV).

Les Champs-Élysées, éclairés par un autre soleil, sont évidemment le lieu où on conduisait l'initié après être sorti des épreuves ; le Tartare où des ombres plaintives gémissaient de leurs faiblesses est l'image du lieu où étaient enfermés ceux qui avaient succombé aux épreuves.

Ces brasiers et ces flammes où on faisait passer les initiés pour les purifier, firent dire que les hommes qui avaient été élevés au rang des dieux, étaient auparavant passés par le feu pour y être purifiés de tout ce qu'ils avaient d'impur et de terrestre.

Descendre aux Enfers ou se faire initier, était chez les Anciens la même chose. Lorsque Pythagore fut revenu de l'initiation, on disait qu'il revenait des Enfers. Apulée, faisant le récit de son initiation (Âne d'Or), dit :

" Je me suis approché des confins de la mort, et ayant foulé aux pieds le seuil de Proserpine, je suis revenu à travers les éléments."

Dans la Comédie des Grenouilles d'Aristophane, Bacchus demande à Hercule le chemin qu'il avait pris pour aller aux Enfers. Ce héros lui répond : les habitants des Champs-Élysées sont les initiés. La défense qu'on leur faisait de tourner la tête pendant les épreuves fit dire à Orphée que, pour l'avoir fait, il y serait resté si sa lyre ne l'avait rendu vainqueur des puissances infernales. La Sibylle, dans Virgile, ne manque pas de rappeler cette loi à Énée [18]. Thésée et Pirithoos qui, à ce qu'on dit, formèrent le projet d'enlever Proserpine des Enfers, qui y furent arrêtés, l'un mis à mort, l'autre gardé jusqu'à ce qu'Hercule ait obtenu sa délivrance, sont encore une histoire allégorique des initiations (voyez Warburton, Divinité de la Mission de Moïse. Monde Primit. T. IV, ch. V).

Si la mythologie puisa la plupart de ses fables dans les cérémonies des mystères, elle puisa aussi dans ses symboles et dans ses hiéroglyphes les erreurs les plus funestes. Les peuples qui voyaient dans ceux que leur montraient les prêtres la représentation des vérités les plus sublimes, l'annonce de leurs devoirs et de leurs travaux, s'accoutumèrent à ne contempler ces signes qu'avec vénération.

Les confondant bientôt avec l'objet qu'ils signifiaient, ils matérialisèrent tous les êtres intellectuels. Alors la représentation de la divinité fut prise pour la divinité elle-même; les signes du renouvellement des saisons, du départ ou du retour des voyages, de l'accroissement ou de la diminution du Nil, furent regardés comme les puissances qui commandaient et gouvernaient la nature. Ceux qui étaient destinés à annoncer les dangers et les calamités publiques, furent pris pour les ennemis. L'Indien et le Chaldéen se prosternèrent à la vue du Soleil, et adorèrent le feu. L'Égyptien eut autant de dieux qu'on lui avait montré de symboles.

Plus ces symboles furent grossiers, plus les divinités qu'ils représentèrent furent vicieuses et absurdes. Le signe de la fécondité de la nature (Priape) devient le dieu de la débauche, qu'on honora par des fêtes dissolues. Celui du temps dévorant les années (Saturne), fut un dieu cruel et sanguinaire pour qui on immola des victimes humaines, etc.

Les prêtres, qui sans doute ne prévirent pas d'abord ces fuites dangereuses, ne furent plus les maîtres d'arrêter des erreurs qui

favorisaient les passions, les préjugés, l'ignorance. Plusieurs même, emportés par le torrent ou pour augmenter leur considération, laissèrent ces préjugés pénétrer dans leurs mystères, et prétendant dévoiler les secrets de l'avenir, leurs mains coupables allèrent fouiller les entrailles palpitantes des malheureux qu'eux-mêmes avaient égorgés, et d'autres recélèrent dans leurs sacrilèges retraites ces orgies où même la prostitution devenait un devoir.

Plus le temps, les révolutions, les émigrations des peuples éloignèrent les mystères de leur origine, plus ils se corrompirent et s'avilirent. Ceux de Rome furent plus corrompus que ceux de la Grèce dont ils tiraient leur origine, et ceux-ci furent moins purs, moins éclairés que ceux de l'Égypte d'où ils avaient été apportés ; à Carthage ils furent plus barbares qu'à Tyr.

Ceux d'Isis en Égypte, et ceux de Cérèsou de la Bonne Déesse Éleusis, furent les premiers du monde par leur pureté et par leur sagesse. S'ils tombèrent dans le mépris, ils ne se rendirent jamais coupables de sacrilèges et d'abominations. Si Cambise, roi de Perse, prépara la décadence des premiers, ce conquérant sanguinaire, ennemi du culte et des prêtres de l'Égypte, les ensevelit et leurs livres sous les ruines de leurs villes. Leurs malheureux débris ne purent jamais les rétablir dans leur intégrité. De là, ces contradictions dans la chronologie de leurs rois et dans l'histoire de leurs nations. De là, des connaissances si étendues, des découvertes si intéressantes, perdues pour le genre humain.

Ce que Thalès en avait apporté sur l'astronomie et la physique, et Pythagore sur la divinité, la morale, la géométrie, la musique, avait été recueilli avant cette malheureuse époque. L'Égypte, conquise plusieurs fois, et restée enfin soumise à une domination étrangère, perdit son antique splendeur et conserva à peine l’ombre de ses mystères

"La fête de l'égalité, dit un des plus savants hommes de notre siècle (M. Court de Gébelin, Monde Primitif, T. IV) ne peut plus exister chez un peuple devenu esclave."

Les Romains s'en étant rendus les maîtres, portèrent chez eux plusieurs de leurs mystères connus sous le nom de Memphytiques. Les débauches outrées qu'ils couvraient forcèrent le sénat à les défendre.

Rétablis plusieurs fois, ils ne furent entièrement anéantis que sous le règne de Théodore. Ceux d'Éleusis n'avaient jamais eu, comme ceux de l'Égypte, l'étude des sciences et la culture des arts ; ils s'étaient bornés

aux vérités relatives à la divinité et à la morale. Malgré leur décadence, ils jouirent encore longtemps de la vénération des peuples. Socrate disait, (D'après Platon, Phédon) que les deux choses les plus importantes qu'eurent les Athéniens étaient le bled et les mystères. Il croyait (Panég.) que leurs instituteurs avaient été fort habiles dans la connaissance de la nature humaine. Cicéron, en excitant contre les mystères la sévérité des lois (Des Lois, Liv. II. ch. 14), en exceptait ceux de la Bonne Déesse, parce qu'ils donnaient de sages préceptes et qu'ils enseignaient une autre vie. La facilité avec laquelle tout le monde y fut indistinctement admis, les fit tomber dans le mépris.

Dès le temps des beaux jours d'Athènes, le jeune Alcibiade s'amusait à les représenter avec ses compagnons dans leurs débauches nocturnes (Plut. ch. d'Isis et d'Osiris). Ce Socrate qui en louait l'établissement ne voulut jamais se faire initier ; et le cynique Diogène ne croyait pas qu'ils purifiaient, puisqu'il avait vu tant d'initiés continuer encore à se souiller par des crimes.

L'idolâtrie, frappée de toute part par le christianisme, parut entraîner dans sa ruine celle des mystères. Pourtant, ceux-ci semblèrent se réfugier dans le sein même de la religion qui leur portait des coups si redoutables. Plusieurs de ces sectes, tels que les gnostiques, les carpocratiens, les préadamistes et les manichéens renouvelèrent dans leurs secrètes assemblées ces scènes honteuses qui avaient fait rougir Rome profane ; et l'apostat Julien, entouré de ses sophistes, vint dans l'ombre des ténèbres faire encore frémir l'humanité par des victimes sacrilèges (Hist. du Bas-Emp. Liv. XIII).

Les ministres les plus saints de cette religion crurent aussi pouvoir emprunter quelque chose de leurs usages, de leur langage et de leurs rites. Ses premiers solitaires qui devinrent les oracles du monde, les fléaux de l'hérésie, et qui virent quelque fois les maîtres de la terre déposer à leurs pieds leurs sceptres et leurs diadèmes, puisèrent chez eux leurs austérités ; et les cénobites, vivant en communauté de biens, prirent encore leur dénomination du mot Coinobion que portait la société des pythagoriciens demeurant ensemble.

Les anciens chrétiens n'admirent, comme eux, à la célébration de leurs Mystères que ceux qui avaient été purifiés et éclairés par des épreuves et des instructions ; lorsqu'on les célébrait, un des ministres s'écriait :

"Qu'on écarte les profanes, qu'on ferme les porte du Temple ; on va célébrer les mystères ; les fidèles ont seuls le droit d'y assister."

"On les cachait, dit un savant historien (Fleury, Moeurs des Chrétiens, § XV.), non seulement aux infidèles, mais aux catéchumènes ; non seulement on ne les célébrait pas devant eux, mais on n'osait même leur raconter ce qui s'y passait, ni prononcer en leur présence les paroles solennelles, ni même parler de la nature du Sacrement. On en écrivait encore moins ; et si dans un discours public ou dans un écrit qui pût tomber dans des mains profanes, on était obligé de parler de l'Eucharistie, ou de quelque autre mystère, on le faisait en termes obscurs et énigmatiques ; ainsi dans le Nouveau Testament rompre le pain signifie consacrer et distribuer l'Eucharistie ; ce que les infidèles ne pouvaient entendre."

Les catéchumènes de la primitive Église étaient divisés comme les disciples de Pythagore en plusieurs classes, auditeurs et compétents ou illuminés; ils avaient comme eux des jours de silence, de jeûnes et des moments de prière; de plus, des intervalles pour passer d'un degré à l'autre : on ne les instruisait qu'à proportion de leurs dispositions et de leurs progrès; les premières leçons ne concernaient que la morale. L'explication des mystères était le complément de leurs instructions, comme celle des symboles l'était chez les pythagoriciens.

L'usage de donner aux fidèles un parrain ou père adoptif existait aussi dans les mystères de l'Antiquité : chez les Grecs il se nommait Pylius, qui signifiait Introducteur. Celui de leur faire prendre du miel après la cérémonie du baptême et de les revêtir d'une robe blanche, rappelle le Cicéon où il entrait du miel qu'on faisait prendre à l'initié, et la robe de lin blanc qu'on lui donnait pour symbole de pureté.

Les initiations et les mystères ayant conservé quelques vestiges des lumières et des usages innocents des premiers hommes, il n'est point étonnant que le christianisme se les soit appropriés. Un culte qui ramenait la vérité et la vertu avait le droit d'en recueillir les précieux restes partout où ils existaient.

NOTES DE LA PREMIÈRE PARTIE

1 *Les Perses, qu'on doit regarder comme la souche de tous les peuples, ne sacrifiaient, selon Hérodote, Liv. Ier et Strabon Liv. XV, que dans des lieux élevés. Ils n'avaient ni temples ni autels ; ils adoraient le Soleil, la Lune et le feu. Cette idolâtrie vient sans doute de ce que les fêtes se célébraient aux renouvellements des saisons et de la lune.*

On crut que ces astres en étaient l'objet, tandis qu'ils ne servaient qu'à en désigner les époques. L'idolâtrie du feu vint probablement aussi de ce qu'il servait à annoncer les fêtes et les assemblées, ou peut-être parce qu'il était l'emblème du Soleil, et qu'il en émanait.

Les néoménies, ou fêtes de la nouvelle lune, ont été en usage dans toutes les nations. Les Hébreux faisaient ce jour-là des sacrifices extraordinaires. Les Phéniciens allumaient de grands feux. Dans la Grèce, dans le Pérou, dans le Mexique, à Bogota et dans différentes contrées de l'Asie, on l'annonçait au son du cor ou par de grands cris. À Rome, les pontifes en avertissaient le peuple du haut du Capitole. Partout, ces fêtes tenaient au culte, et c'était toujours les prêtres qui les annonçaient.

Avant l'invention des flambeaux et des lumières portatives, les peuples devaient voir les renouvellements de la lune avec intérêt. Cet astre consolait les nations du Nord d'être privées trop longtemps des rayons bienfaisants du soleil et donnait aux habitants des brûlants climats du midi, les moyens de profiter de la fraîcheur des nuits pour continuer leurs travaux et leurs voyages.

2 *Cet usage se retrouve particulièrement chez les Hébreux, Exod. chap. XXIII, V. 14, 15, 16, 19. Chap. XXV, v. 5. Lév. Chap. XIII, v. 10, 14, 39; Chap. XXVII, v.30, 32. Deut. Chap. XIV, v. 22, 23. Chap. XVI, 10, 16, 17, etc.*

3 *La danse, comme la musique, est l'expression d'un sentiment quelconque : ainsi elle est bonne ou mauvaise, selon que le sentiment qui la détermine est louable ou vicieux. Sur nos théâtres elle est presque toujours condamnable, parce qu'elle n'exprime ordinairement que la mollesse et la volupté ; mais chez les premiers hommes, où elle peignait la reconnaissance envers la divinité et la sensibilité honnête, elle y devenait un acte vertueux : aussi elle faisait partie du culte et des cérémonies les plus augustes. On la retrouve encore telle chez les*

peuples dont les mœurs ont moins éprouvé de révolutions.

"En Amérique, dit Robertson, Histoire de l'Amérique, T.II, c'est une occupation sérieuse et importante qui se mêle à toutes les circonstances de la vie publique et privée. Si une entrevue est nécessaire entre deux bourgades américaines, les ambassadeurs de l'une s'approchent en formant une danse solennelle, et présentent le calumet ou emblème de la paix ; les sachems de l'autre tribu le reçoivent avec la même cérémonie.

Si la guerre se déclare contre un ennemi, c'est par une danse qui exprime les sentiments dont ils sont animés, et la vengeance qu'ils méditent. S'ils veulent apaiser la colère de leurs dieux, ou célébrer leurs bienfaits; s'ils se réjouissent de la naissance d'un fils, ou pleurent la mort d'un ami, ils ont des danses convenables à chacune des situations, et appropriées aux sentiments divers dont ils sont pénétrés. Si l'un deux est malade, on ordonne une danse comme le moyen le plus efficace de lui rendre la santé; s'il ne peut pas supporter la fatigue de cet exercice, le médecin ou sorcier exécute la danse lui-même, comme si la vertu de sa propre activité pouvait se transmettre à son malade."

Dans les commencements du christianisme, les PP. et les conciles lancèrent l'anathème sur la danse, mais c'était parce qu'elle rappelait les superstitions et les débauches du paganisme. Plusieurs siècles après, les tribunes sacrées retentirent encore d'exclamations contre elle ; c'était qu'alors elle avilissait la religion et corrompait les mœurs.

Dans les IXe, Xe et XIe siècles, les troubadours sortis de nos provinces méridionales, se répandaient dans les villes et les châteaux des chevaliers lorsqu'ils donnaient des tournois et des joutes ; parés de plumes de paon, montés sur les tréteaux, ils y exécutaient des danses et y chantaient des chansons qui offraient le mélange barbare de la superstition la plus grossière, et de la débauche la plus dégoûtante.

Celles qui sont maintenant l'âme des fêtes de nos campagnes, conservent encore des vestiges de l'antique simplicité des premiers âges du monde. Elles excitent quelquefois le zèle de certains pasteurs qui, sans doute moins éclairés qu'ardents, les confondent avec celles qui tant de fois ont fait l'objet des anathèmes de l'Église. Un des plus grands prélats du dernier siècle (Fénelon) disait à l'un d'eux qu'il fallait laisser quelque moment de délassement à des hommes dont les travaux étaient si longs et si pénibles.

M. Court de Gébelin, Monde Primitif, t. 4, p. 481, rapporte d'après Bérose, historien des Chaldéens, qu'il y avait sur le temple de Belus, qu'on croit être la Tour de Babel, des figures monstrueuses dont les mages voilaient l'explication. Il fait voir la ressemblance de ces figures avec celles des Égyptiens.

4 *Paul Lucas, voyageur du commencement de ce siècle,dit avoir vu en Égypte, dans les grottes des environs de Thèbes, deux puits taillés dans le roc, et percés de distance en distance, de manière à pouvoir y descendre. Il y avait au-dessus des inscriptions qu'il n'eut pas le temps de copier.*

C'est une perte précieuse ; elles auraient peut-être donné des renseignements sur l'initiation à laquelle elles avaient probablement rapport. Il parle des grottes immenses de la Thébaïde, dont il ne devine pas le premier usage, mais qu'il croit devoir être aussi anciennes que les premiers hommes qui habitèrent ce pays. La crainte et la superstition empêchent les habitants d'en pénétrer les profondeurs. Quelques-unes sont cependant encore habitées ; l'une d'elles renferme une douzaine de familles coptes chrétiennes. C'est dans ces mêmes grottes que plusieurs anachorètes de la primitive Église devinrent si célèbres pour leur austérité. Il n'est pas probable que les pyramides n'aient été destinées qu'à servir de tombeaux aux rois.

Tous les voyageurs postérieurs à Paul Lucas racontent qu'au moyen d'une ouverture qu'on a pratiquée dans l'une d'elles, on a découvert plusieurs chambres et une espèce de puits qui formait une communication souterraine; on peut conjecturer qu'elles servaient aux mystères. On trouve dans le roman de Séthos, attribué à M. l'Abbé Therasson, beaucoup de détails curieux sur les monuments et les initiations de l'Égypte. Cet ouvrage, moins connu qu'il ne mérite de l'être, n'est tombé dans mes mains qu'après mes recherches sur cette matière. Je me suis applaudi de m'être quelquefois rencontré avec cet écrivain instruit : on y trouve aussi beaucoup d'autres particularités sur différents peuples de ce temps.

5 *Orphée qui avait puisé (comme nous le verrons) sa doctrine chez les prêtres égyptiens, disait : "Je ne vois point le premier Être ; car il est environné d'un nuage qui le dérobe à mes yeux."*

Pythagore, instruit aussi dans leurs mystères, défendait pour la même raison à ses disciples de mettre dans les temples aucune figure de Dieu, ni peintes, ni moulées, regardant comme un sacrilège de vouloir

représenter l'Éternel et Inconnu par des objets fragiles et périssables. Opinion d'autant plus surprenante, remarque Dacier, que la peinture et la sculpture avaient à l'envi décoré les temples d'images et d'idoles. Plutarque, dans son chap. d'Isis et d'Osiris, dit que dans la ville de Saïs, l'image d'Isis portait cette inscription :

"Je suis tout ce qui a été, ce qui est et ce qui sera jamais : aucun mortel n'a encore pénétré mon voile. " Selon Manéthon, Égyptien de la ville de Sebene, le Jupiter Ammon qui avait été apporté d'Égypte, signifiait Dieu caché. C'est sans doute ce dogme des Égyptiens qui donna aux Athéniens l'idée de dédier un temple au Dieu inconnu.

6 *L'existence d'un être méchant qui porte l'homme au vice, n'a pas été admise par les seuls Hébreux. On trouve des vestiges de cette idée chez presque tous les peuples : les Égyptiens avaient Typhon qu'ils croyaient l'ennemi d'Osiris, le bon principe; ils lui immolaient des victimes qu'ils chargeaient d'imprécations, comme chez les Hébreux celles qu'ils appelaient expiatoires.*

Les mages avaient Arimane, l'ennemi d'Orimase. Les Grecs avaient leurs dieux Apopompées, et les Latins leurs Ayrerunques. Zaleucus, législateur antérieur à Cicéron, disait que si le mauvais Démon excite l'homme au mal, qu'il se réfugie aux autels et au temple des dieux. (Monde Primitif, t. 4, p. 332). Strabon, Liv. XVII, en donne un aux Éthiopiens qu'il subordonne au bon principe. A Tyr, à Carthage, on lui immolait des victimes humaines. Presque tous les peuples de l'Amérique admettent qu'ils faisaient quelques fois des sacrifices aussi barbares.

7 *Hérodote, Liv. V, dit que les prêtres de l'Égypte ont enseigné les premiers l'immortalité de l'âme.*

8 *Les prêtres et les initiés ne portaient que les habits de lin ou de papyrus. C'était un de leurs préceptes de ne pas porter de laine, qu'ils regardaient comme impure. Her. Liv. II. §37. Plut. Chap. d'Isis et d'Osiris. Jamb. Vie de Pythagore. Apulée, Apologie.*

Le respect qu'on avait pour les prêtres et les initiés s'étendait, selon Diodore, Liv. 1er Sec. 2, jusque sur leurs officiers subalternes.

9 *Diodore dit que l'année était composée de temps immémorial de trois-cent-soixante-cinq jours et dix heures.*

10 *Parmi le grand nombre d'édifices dont les ruines donnent une si grande idée de l'architecture égyptienne, Paul Lucas fait la description d'un temple qu'il croit être du temps de Pharaon, bâti dans l'ancienne ville de Tentiris, une des moindres villes de l'Égypte. Ses colonnes, selon lui, pouvaient être à peine embrassées par huit hommes ; elles devaient avoir près de cent vingt pieds de hauteur, y compris la base et le chapiteau.*

Cet édifice est si spacieux qu'en y montant d'un côté où les décombres ont formé une espèce de montagne, on découvre sur la terrasse les débris d'un village bâti par les Arabes. Que pouvaient donc être les édifices des grandes villes comme Saïs, Thèbes, Memphis ? La Grèce et Rome ont-elles jamais rien eu qui en approchât ? Et quelle est de nos jours la nation en état d'en élever seulement un semblable ?

11 *Mercure, un des prêtres de Thèbes et son premier roi, fit de grandes découvertes dans la chimie. Esculape, roi aussi et prêtre de Memphis, était regardé par les Égyptiens comme l'inventeur de la médecine et de l'anatomie. Ce peuple était si savant dans ces sciences, que du temps même de Gallien, Alexandrie était regardée comme la première école du monde.*

12 *Les prêtres avaient seuls le secret d'embaumer les corps; ils chargeaient de cet office leurs officiers subalternes. Hér. Liv. II, c. 85. Diod. Liv. I. p. 81. Il existe encore dans les cabinets des curieux des ossements et des momies qui prouvent leur intelligence dans l'anatomie et dans la physique.*

13 *Hérodote dit avoir appris des prêtres de l'Égypte tout ce qu'il a écrit de leur histoire.*

14 *La doctrine des nombres n'a jamais été guère connue : unité signifiait simple esprit.*

Le nombre quaternaire désignait quelquefois Dieu ; peut-être, comme le remarque Dacier, est-ce parce qu'à la manière des Hébreux, ils l'écrivaient par quatre lettres, Jéhovah. Plutarque au ch. d'Isis et d'Osiris, dit qu'ils comparaient le principe de la nature au triangle, parce que le nombre ternaire était le premier impair. Le nombre cinq était aussi en vénération, parce que multiplié par lui-même, il donnait vingt-cinq, nombre des lettres de l'alphabet dont chaque caractère était autant d'hiéroglyphes sacrés. C'est aussi le nombre d'années que vécut Apis.

15 *(15) Plut. Ch. d'Isis et d'Osiris, Porph. De abst. Liv. IV. Clément d'Alexandrie rapporte que ce qu'on enseigne dans les grands mystères concerne l'univers ; c'est la fin, le comble de toutes les instructions ; on y voit les choses telles qu'elles sont ; on y envisage la nature et ses ouvrages.*

16 *Ce langage était allégorique, comme tout ce qui avait rapport aux mystères ; le sens caché en est perdu. On peut consulter les explications qu'en donne M. Court de Gébelin, Monde prim. t. IV. Ce savant a rassemblé sur cette matière tout ce qu'une érudition immense peut fournir de lumineux.*

Il y voit, comme dans toute la mythologie, des choses relatives aux travaux champêtres et il y montre la grandeur de l'homme jusque dans ses erreurs. En rendant ce faible hommage à ses talents, que n'est-il permis à l'amitié de le rendre à son cœur ! J'aurais à offrir le plus touchant des spectacles; de grandes lumières réunies à de grandes vertus.

17 *On peut consulter Lucien sur la mort d'Adonis ; Diodore de Sicile sur l'enlèvement de Proserpine et les courses de Cérès. Le même et Plutarque nous ont laissé l'histoire très détaillée des courses d'Isis cherchant Osiris tué par Typhon. Les voyages et les malheurs de Bacchus étaient aussi célèbres. Ces histoires, différentes à la vérité par quelques circonstances, sont les mêmes quant au fond.*

Les différents personnages dont elles parlent sont également les mêmes. Les anciens et les modernes conviennent qu'Adonis et Bacchus étaient l'Osiris des Égyptiens, et Cérès leur Isis. Quel a pu être le motif d'une fête aussi ancienne et aussi générale ? Les traits primitifs qui auraient pu la faire reconnaître sont défigurés. Cependant, en examinant l'histoire d'Osiris dont les autres ne sont que la copie, on croit y trouver l'histoire allégorique du déluge. Typhon, l'emblème des orages, avait contraint Osiris de s'enfermer dans un coffre. Cet Osiris était pour les Égyptiens leur premier roi, celui qui le premier avait planté la vigne, qui avait inventé les arts ; et ce qui semble encore prouver qu'il est le même que le Noé des Hébreux, c'est que Moïse et Plutarque les font entrer tous les deux dans l'Arche le dix-septième du second mois. Cette remarque n'a pas échappé aux auteurs anglais de l'Histoire universelle. M. Court de Gébelin, peu porté à admettre les allégories historiques, est cependant de leur avis.

18 *La descente d'Énée aux Enfers est peut-être le morceau le plus précieux de l'Énéide : elle réunit sur l'initiation tout ce qu'on ne trouve qu'avec peine dans une multitude d'auteurs ; on y voit un détail fidèle de toutes les cérémonies ; le langage élevé et sublime de la Sibylle est celui de l'Hiérophante représentant le Créateur, chargé d'instruire, de préparer et de conduire l'initié ; les leçons qu'Anchise donne à Énée dans les Champs-Élysées, sont celles qu'il recevait après les épreuves, sur l'Être suprême, sur l'immortalité de l'âme, sur ses récompenses et ses punitions.*

Cette description envisagée ainsi, donne la clé de plusieurs particularités, qui sans cela paraîtraient inutiles. Dans ce rameau d'or et flexible, par exemple, que prend Énée avant d'entrer aux enfers, on retrouve le Myrte que portaient les initiés. Énée, comme le remarque M. Court de Gébelin, est dirigé vers lui par les Colombes de Vénus, parce que c'était l'arbre de cette divinité. Suétone dit qu'Auguste se fit initier à Athènes après la bataille d'Actium ; c'est ce qui a fait croire à Warburtonet à Bartoli que la descente d'Énée aux Enfers était une allusion à son initiation. Ce n'est pas le seul endroit de ce poème où on retrouve Auguste sous les traits d'Énée.

RECHERCHES SUR LES INITIATIONS MODERNES

SECONDE PARTIE

Quelque imparfait que soit le tableau que nous avons tracé des anciennes initiations, on doit y apercevoir assez distinctement combien la morale, le dogme et la législation leur durent de vérités, et combien les sciences et les arts leur durent de découvertes. Les initiations modernes dont nous allons actuellement donner une idée, ne nous offriront point sans doute des objets aussi importants. Comme les anciennes, elles ne tiennent point aux cultes des peuples ; comme elles, elles ne sont point les dépositaires des vérités sacrées et des découvertes qui intéressent le bonheur des nations. Les siècles de barbarie et d'illusion sont passés ; le christianisme a brisé les idoles de la superstition; les lettres et les arts ont adouci, rapproché les hommes.

Mais sans avoir un but et des objets aussi grands, l'examen de leur origine, leur influence peut être plus sensible qu'on ne le croit, chez les peuples où elles ont été admises, et enfin leur situation actuelle, peuvent les rendre intéressantes même aux yeux de l'historien et du philosophe. Connues sous le nom de franc-maçonnerie, leur origine est un de ces problèmes historiques qui a donné lieu à une foule de systèmes atroces, merveilleux ou ridicules. Exposons ceux qu'on a voulu le plus accréditer, démontrons-en la fausseté et fixons son époque par la comparaison de ses usages avec ceux du siècle où elle a dû naître. Rassemblant ensuite les principaux traits qui la caractérisent, nous ferons voir quel est le but et la situation actuelle de cette société cosmopolite.

Selon les uns, son instituteur est l'ambitieux Cromwell[1], qui formant le chimérique projet d'une monarchie universelle, en jette les fondements par une société qu'il répand dans toutes les parties du globe, à qui il donne des signes secrets, des marques distinctives pour se reconnaître ; des épreuves et des grades pour s'assurer de leur fidélité.

Selon d'autres, ce sont des hommes corrompus ou impies (qui, pour se livrer à des excès et pour enseigner leurs dogmes, se dérobent dans l'ombre du mystère aux regards redoutables des gouvernements). Selon d'autres aussi, c'est Salomon assemblant ses ouvriers[2] pour bâtir un temple, les classant, les subordonnant, leur donnant des signes distinctifs ; ou bien Néhémie qui, l'épée d'une main et la truelle de l'autre, encourage Jérusalem à repousser ses ennemis et à reconstruire son temple. Si on en croit d'autres, c'est Israël persécuté en Égypte[3], qui pour sauver ses enfants du glaive de ses tyrans, imagine des mots du guet et des signes par des coups frappés en temps inégaux ; ou le patriarche Noé, qui sous les lois de l'Équerre et du Compas prépare un vaste asile aux restes précieux des habitants du globe terrestre[4].

D'autres plus éclairés, ne voyant dans l'édifice maçonnique qu'une fiction ingénieuse, se sont plus rapprochés du temps de sa naissance. Mais n'ayant pas assez réfléchi sur sa nature et sur les mœurs du siècle où la maçonnerie est née, ils ont cru voir son berceau dans les croisades. Selon eux[5], ce sont les chevaliers de la Palestine vivant et méditant l'ancienne Loi dans les déserts de la Thébaïde, accourant au bruit de l'Europe armée pour la Terre Sainte ; ou des croisés se dévouant à la construction d'un nouveau temple sur les ruines de l'ancien ; ou les malheureux débris des croisés qui, forcés de vivre au milieu de leurs ennemis, imaginent des mots et des signes de ralliement.

Les monuments antérieurs à Cromwell, dont nous aurons l'occasion de parler, prouveront que l'hypothèse qui en fait ce tyran le fondateur, n'est que le fruit de l'ignorance et de la méchanceté.

Celles qui la font naître chez les Juifs sont presque aussi dénuées de vraisemblance. Il suffit de se rappeler que leurs livres, si exacts sur tous les détails relatifs à leur temple, ne disent pas un mot d'une société qu'on suppose avoir été la dépositaire de ses plans, chargée de le réparer, de le reconstruire, et qu'aujourd'hui ce peuple si attaché à ses anciens usages, qui espère encore revoir sa chère Sion, n'en a conservé aucun vestige.

Quand il serait vrai que, du temps des Croisades, il y aurait eu encore dans les déserts de la Thébaïde des sages descendant des Hébreux, quel motif pouvait alors les déterminer à quitter leurs retraites pour se montrer dans leur ancien pays, sous le nom de chevaliers de la Palestine. Et quelle raison aurait pu déterminer les chrétiens à se lier avec eux ?

1- Ces chevaliers ne pouvaient ignorer que les chrétiens avaient en vue dans cette expédition de se rendre maîtres des Lieux saints, d'y établir leur culte et d'en bannir tous les autres ; ils ne pouvaient ignorer non plus que la religion des chrétiens, dont le fondement est l'abrogation de la leur, leur devenait essentiellement opposée ; qu'une des plus célèbres prophétie des chrétiens avait annoncé la destruction de l'ancien temple, et avait assuré qu'il ne serait jamais rétabli. Ils devaient se rappeler quelle avait été l'alarme de toute la Chrétienté quand Julien l'Apostat entreprit de le reconstruire. Quels avantages pouvaient-ils donc espérer pour leur culte des victoires des croisés ? Il semble même qu'ils auraient eu plus d'espoir en se liant avec les musulmans : la religion de ceux-ci n'ayant point un intérêt si particulier pour empêcher leur rétablissement, ils pouvaient se flatter qu'en offrant leurs services aux

Sarrasins épouvantés de ce déluge de croisés, ils en obtiendraient par reconnaissance la permission de relever leur temple.

2- Peut-on présumer que les chrétiens auraient accepté dans une expédition pieuse l'alliance d'un peuple que la religion leur montrait marqué du signe de réprobation ? Peut-on croire aussi qu'ils auraient consenti à se faire initier à leurs mystères ? Le temple de Salomon à rebâtir ; les usages, les rites de l'ancienne loi, auraient été à leurs yeux, dans le pays où ils étaient, dans la circonstance où ils se trouvaient, une apostasie.

Si cette société s'était formée sous Godefroy de Bouillon, à l'instar de celle du Sépulcre, du Mont-Carmel, de S. Jean de Jérusalem ; ou si elle était issue des malheureux débris des croisés, forcés de se cacher, convenant de signes et de symboles pour se reconnaître, pourquoi encore les puiser dans la religion hébraïque ? N'aurait-il pas été naturel de les prendre sur des objets qui n'eussent pu être suspects aux infidèles ? Les historiens auraient-ils oublié un événement de cette importance, et surtout Joinville qui avait accompagné Saint Louis dans ses expéditions ? Les débris en repassant en Europe n'auraient-ils pas laissé des traces de leur existence ? D'ailleurs, à quoi bon ces différents grades, ces épreuves, ces interstices, ces voyages, ces commémorations pour des hommes déjà liés par la même cause, nés dans les mêmes climats et devant se connaître de longue main ?

En supposant encore que quelques dévots croisés eussent formé une association religieuse pour bâtir un temple dans les Lieux saints, le premier de leurs règlements aurait été d'en rejeter tous ceux qui n'auraient pas eu le même culte, la même foi. Pourquoi au contraire les FF. MM. admettent-ils dans leur société des hommes de toutes les religions, et n'imposent-ils sur cet article d'autre obligation que celle d'en avoir une quelconque et de lui être fidèle[6] ?

Si je ne cherchais que le merveilleux, je pourrais renchérir sur ces opinions, en trouver une qui aurait plus de ressemblance avec les événements d'où je la tirerais, plus d'ensemble dans ses parties, et une filiation mieux suivie. J'irais la prendre chez les prêtres égyptiens ; je montrerais dans l'étoile mystérieuse, dans l'équerre, le compas, le niveau, etc., des symboles qui leur appartiennent ; je trouverais dans la mort du M.H., cet homme si savant dans les arts, dans le deuil qu'on en porte, dans la recherche de son corps, dans les enfants de la V..., dans l'arbre mystérieux, dans la vengeance du meurtre, la mort d'Osiris, inventeur des arts ; les courses, les recherches d'Isis, sa veuve, l'arbre où

il fut trouvé, la désolation de ceux qui apprirent sa mort, et la vengeance qu'en tire ensuite Horus.

Pour prouver cette filiation jusqu'à nous, je dirais que cette histoire fut transmise aux esséniens, philosophes hébreux, par les prêtres de l'Égypte ; que ces philosophes en conservèrent les symboles et l'historique en substituant à ces personnages et à ces objets étrangers d'autres qui étaient relatifs à leurs temples et à leur histoire ; je dirais aussi que dans la suite, quelques-uns d'entre eux convertis au christianisme y portèrent ces allégories mystérieuses.

Mais quand la franc-maçonnerie n'aurait pas une origine aussi ancienne, elle pourrait n'en être pas moins respectable. Commençons par rassembler tous les monuments qu'on a pu recueillir sur son ancienneté; nous essaierons ensuite d'en développer la véritable cause.

Dès l'an 926, on voit en Angleterre Edwin, frère du roi Athelstan, rassembler les francs et véritables maçons, en former une grande loge à York (voyez l'article francs-maçons de l'Encyclopédie, édition d'Yverdun ; cet article est de M. de la Lande, membre de l'Académie des sciences). En 1327, sous le règne d'Édouard III, leurs constitutions prennent une nouvelle forme : le Grand Maître, à la tête de la grande loge, et du consentement des Lords, qui presque tous étaient FF. MM., fit divers articles de règlements pour les LL. devenues alors très nombreuses. Ce qui est de la plus grande authenticité, c'est que sous la minorité de Henri VI, en 1425, le Parlement défendit aux FF. MM. sous peine d'amende et de prison, de s'assembler en chapitre ou en congrégation. Cet acte fut sans exécution ; car il paraît que le roi y fut lui-même admis dans la suite, d'après un examen par demandes et par réponses, écrit de sa main, commenté et publié par M. Loke. En Écosse, Jacques Ier, couronné en 1424, fut le protecteur et le Grand Maître des maçons, et établit une juridiction en leur faveur ; le Grand Maître qu'il députait pour tenir sa place, était choisi par la grande loge, et recevait quatre livres de chaque maçon. En 1542, Davy Lindsay était Grand Maître. Selon un autre auteur (Écossais de Saint-André), on en trouve des traces sous Ingo, roi de Suède, vers 1125; en Angleterre sous Richard Cœur de Lion en 1190, et sous Henri III vers 1270; en Irlande sous Henri II, l'an 1180 : en Écosse, sous Alexandre III, contemporain de Saint Louis, vers 1284.

Il ne reste aucun monument de son existence en France. Tout ce qu'on a pu en découvrir ne remonte pas au-delà de 1720, et semble venir d'Angleterre. Les Anglais la disent venir de France, et croient que c'est

du mot franc, français, que les membres ont pris celui de francs-maçons.

Les Anglais écrivent free-mason, ce qui signifie littéralement maçon libre ; de l'adjectif free, libre, et mason, maçon. Cependant Mainbourg, qui écrivait au milieu du siècle de Louis XIV, en parle dans son Histoire des Croisades, comme d'une société qu'on croit s'être formée lors de la conquête de la Terre sainte. Le peu qu'il en dit ferait présumer qu'il la supposait déjà généralement connue en France. Nous avons fait voir qu'elle n'a pu devoir son origine aux Croisades ; quelques témoignages semblent d'ailleurs fixer son époque avant elles. Voyons donc ce qu'était alors Europe ; en parcourant ces siècles de ténèbres, nous pourrons y découvrir quelques vestiges qui nous indiqueront les traces de son institution.

Tout semblait, depuis le fondateur de l'empire d'Occident, plonger l'Europe dans l'ignorance et dans la barbarie. Des hordes de peuples féroces, sorties des glaces du Nord, avaient inondé et ravagé les contrées septentrionales. Les habitants des sables brûlants de l'Afrique, traversant la Méditerranée sous les enseignes du fanatisme, avaient presque envahi l'Espagne, et inondé de sang l'Italie. Les faibles et indolents successeurs de Charlemagne avaient laissé leurs maires, leurs grands et leurs vassaux démembrer les domaines de l'empire et usurper la puissance souveraine. Les contrées, au lieu de cités opulentes, de campagnes cultivées, n'étaient hérissées que de donjons et de forteresses d'où l'injuste tyrannie opprimait le faible, dépouillait la veuve et l'orphelin, enlevait au malheureux cultivateur le fruit de ses sueurs.

Dans ce bouleversement général, chaque particulier devint guerrier par la nécessité de repousser l'ennemi étranger, et d'être en garde contre des voisins avides et entreprenants. Toujours en haleine, il s'accoutuma à être en tout temps sous les armes pour être plus prêt à voler à l'ennemi. Dans les moments de trêves et de paix, loin de se livrer aux charmes du repos, il courait à des emprises de pas et à des tournois cueillir de nouveaux lauriers. Là, par de violents exercices, il s'endurcissait aux fatigues de la guerre, et s'accoutumait à faire de rapides évolutions sous de pesantes armures. L'utilité jointe au désir de se signaler, rendit bientôt ces jeux célèbres ; on y accourut de toute part ; et de même que les Jeux olympiques étaient le rendez-vous de toute la Grèce, ceux-ci le devinrent de toute l'Europe. Mais en faisant naître le brûlant désir de se distinguer par des combats, ils firent aussi naître celui de s'illustrer par la vertu ; et il fallait, avant d'entrer en lice,

avoir donné des preuves de loyauté et de courtoisie : examen d'autant plus rigoureux qu'il était fait par un sexe dont l'âme sensible et délicate sait quelquefois, mieux que la nôtre, sentir et apprécier la vertu.

Aussi l'héroïsme n'eut plus de bornes dès qu'on eut l'espoir d'être couronné de la main des Grâces : on voulut devenir le soutien du faible, le défenseur des vertueuses dames, le père de l'orphelin et la terreur des tyrans. Quand on fut trop faible, on s'associa, on se ligua pour ces glorieuses entreprises, et afin de resserrer ces vertueux liens, on se décora des mêmes livrées, on confondit ses fortunes, on mélangea son sang, et on vint au pied des autels prononcer ses serments sur les livres sacrés (Du Cange, Glossaire latin. Hardouin de la Jaille, Gage de Bataille, F. 51 et 52. Tyran le Blanc, F. II. p. 335. Le Moine S. Denis, Liv. 34 Chap. 7. Perceforest vol. VI, Fol. 69, v . etc.).

De là se formèrent ces nombreuses sociétés connues sous le nom d'ordre, c'est-à-dire d'hommes consacrés à faire renaître le bon ordre ; dénomination qui caractérise encore les corps de chevalerie moderne.

C'est du sein de cette brave et antique chevalerie, mère de tous les ordres, que nous allons tirer l'origine des FF. MM. L'unité de but, la conformité des principes, la ressemblance des usages; nous ferons voir qu'elle est un de ses rameaux, ou plutôt que c'était la chevalerie elle-même plus épurée et plus perfectionnée.

Le but de cette chevalerie[7] était de soulager les malheureux, de venger la vertu outragée, de punir le vice; héroïsme d'autant plus grand, que dans ces temps d'anarchie il fallait souvent sacrifier sa fortune pour réparer les torts de l'injustice, et exposer sa vie pour forcer d'odieux tyrans retranchés dans des fortifications.

Ces traits primitifs de la chevalerie sont déjà ceux qui caractérisent la maçonnerie : car la première obligation qu'elle impose, c'est de voler au secours de l'humanité souffrante, de défendre la vertu contre les attentats du vice. Le premier acte qu'elle exerce envers ses aspirants, c'est de paraître les dépouiller de tout ce qu'ils ont de plus précieux pour juger s'ils sont disposés à en faire le sacrifice à l'indigence.

On y retrouve encore ce but respectable dans ces actes de bienfaisance qui terminent toujours ses assemblées. Comme la chevalerie aussi, elle rapproche les conditions et les fortunes, elle unit l'opulent avec le pauvre, le grand avec l'inférieur, le souverain avec le sujet, et n'admet d'autre titre que celui de maçon, de même que la chevalerie n'admettait

que celui de chevalier. Ses maîtres ne se qualifient non plus entre eux que de ce titre si cher, si doux aux âmes sensibles, de Frères.

C'était aussi celui que prenaient les chevaliers de chaque association: nous les voyons dans Joinville, dans les romans de Perceforest, de Lancelot du Lac, s'appeler Frères d'armes, Frères de prouesses[8] ; ressemblance d'autant plus frappante, qu'excepté les ordres consacrés au culte du christianisme, la chevalerie était la seule société du monde qui eût encore employé cette qualification. Les chevaliers formaient un ordre cosmopolite ; ils croyaient devoir protéger, défendre tous les malheureux, sans distinction de pays, de religion, de condition; ils croyaient aussi pouvoir s'associer et fraterniser avec des chevaliers nés sous des dominations étrangères et ayant un culte différent; mais ils ne formaient ces engagements qu'avec la condition que si la guerre s'allumait entre leurs légitimes souverains, ils rompraient leurs liens pour voler au secours de leur patrie. Tels sont encore les principes qui caractérisent la morale des FF. MM. Tout malheureux a droit à leurs secours, et tout M... est leur Fr. dans quelque partie dans le monde et de quelque religion qu'ils soient.

La chevalerie avait des grades qu'elle ne conférait qu'après un certain nombre d'années et après de longues et périlleuses épreuves.

Sainte-Palais en distingue trois principaux (Mémoire sur l'ancienne chevalerie) ; varlet ou péage, écuyer ou damoiseau, et chevalier qu'on appelait quelquefois Maître. Les varlets étaient chargés des fonctions les moins difficiles et les moins pénibles de la chevalerie ; ils polissaient et entretenaient l'armure des chevaliers, ils portaient leurs ordres, ils les servaient et les accompagnaient dans les voyages les moins périlleux et les moins longs ; ils devaient n'être devant eux que dans la contenance la plus réservée, et y garder toujours un respectueux silence. À certaines heures, les chevaliers leur donnaient des leçons sur les sacrifices qu'ils devaient à l'humanité, sur le respect dû aux vertueuses dames, sur le courage qu'il fallait avoir dans les adversités et les périls. Ces leçons, que l'exemple accompagnait toujours, préparaient ces élèves à devenir un jour l'honneur de la chevalerie.

Quand ils avaient passé un certain nombre d'années dans cette classe et qu'ils avaient fait les voyages usités, ils parvenaient au grade d'écuyer ou de damoiseau ; alors ils devenaient les fidèles compagnons des chevaliers ; ils faisaient auprès d'eux les fonctions les plus difficiles et les plus importantes ; ils les accompagnaient dans les voyages de longs cours ; mais il ne leur était permis dans aucun cas de jouter ou

combattre contre un chevalier, tant ils avaient de respect pour ce grade. De retour de leurs expéditions, ils obtenaient le rang de chevalier, sur le témoignage que leur chevalier ou Maître était content d'eux, qu'ils avaient fait le temps de leurs services et leurs voyages.

Le jour de leur réception était pour eux le plus heureux et le plus important de leur vie ; ils s'y préparaient par le jeûne et l'aumône ; la veille, ils passaient la nuit seuls dans un temple ou une chapelle, prosternés au pied des autels (Deliciae Equestrium, sive Militarium Ordinum, par Mennenius, p. 11 et 17). Ils prêtaient leurs serments sur l'Évangile ; ils juraient d'être toujours prêts à voler au secours des malheureux[9]; d'être fidèles à leur religion, à leur prince ; de se sacrifier pour l'honneur et la défense des mystères de la chevalerie. Ils consentaient, si ils y manquaient, à être dégradés, à avoir le cœur arraché, à servir de pâture aux corbeaux, etc.

Qu'on examine maintenant les trois premiers grades de la F. M. ; on reconnaîtra bientôt qu'ils n'ont été imaginés que sur ceux de la chevalerie ; car anciennement, le premier et le second grade étaient soumis à une dépendance absolue envers les MM. Les aspirants devaient être devant eux dans une contenance respectueuse, y garder le silence, et écouter attentivement leurs leçons : ils ne pouvaient dans aucun cas les censurer ou les contredire.

Encore aujourd'hui, quand ils passent d'un degré à un autre, on demande si leur maître est content d'eux, comme on le demandait autrefois des varlets et écuyers. Les voyages et leurs accessoires, qui ont été la matière de tant de plaisanteries, faute d'en connaître l'origine, ne peuvent être que l'image de ces voyages que faisaient les chevaliers accompagnés de leurs damoiseaux et varlets[10]. Quelle interprétation raisonnable donner à ces dangers qu'on suppose, à cette fermeté qu'on exige, à ces morts ou mourants qu'on est censé y rencontrer ?

Les chaînes dont on les charge[11] ne sont que la représentation de celles dont se chargeaient les chevaliers pendant leurs voyages, jusqu'à ce qu'ils eussent mis à bout leurs entreprises. La chambre de réflexion, l'obscurité qui y règne, les attributs de la mort qui y sont, ne peuvent être que l'église où les chevaliers passaient, la veille de leur réception, la nuit à prier et méditer. Le pain et l'eau qu'on y met annoncent les jeûnes par où ils se préparaient ; l'accolade de l'épée qu'ils reçoivent avec le titre de Chevalier Maçon, ne peut venir que de l'ancienne chevalerie[12] ; car cette cérémonie, établie sur la fin du IXe siècle, a commencé par la chevalerie.

Les chevaliers étaient dans l'usage de faire leur testament lorsqu'ils partaient pour des voyages de longs cours, ou pour des entreprises périlleuses : cet usage se conserve encore dans les cérémonies des MM.

Les gants qu'on donne au nouvel initié pour la dame qu'il estime le plus[13], sont également un reste de la galanterie des anciens chevaliers qui la mêlaient, ainsi que la piété, dans toutes leurs actions. La piscine où l'aspirant est plongé, retrace encore ce qui se pratiquait parmi les chevaliers ; ils se baignaient, ils se purifiaient quand ils voulaient entreprendre quelque expédition importante ; et ils donnaient leur sang pour gage de leurs promesses. Cet usage, dont Tacite rapporte déjà des exemples, était alors fréquent ; l'historien Joinville en rapporte un grand nombre ; le roman de Lancelot le fait pratiquer à quelques-uns de ses héros.

Quoique les chevaliers fussent absolument égaux, chaque association en choisissait un pour être son chef ; ce choix tombait toujours sur le plus vertueux, le plus brave et le plus prudent : tels étaient ceux des chevaliers de la Table ronde, des Neuf Preux ; c'est probablement à leur exemple que les chevaliers-maçons, se divisant par cohortes pour exécuter différentes entreprises, s'en choisissaient un à qui ils confiaient le soin de diriger leur zèle et leur valeur.

La chevalerie avait encore quelques autres grades qui demandaient, à proportion de leur élévation, des voyages plus longs, des actions plus éclatantes : celui de Chevalier Parfait semble entièrement correspondre à celui que les MM. appellent Maître Parfait. Le titre de Grand Maître que tous les ordres ont donné à leur chef, est encore une preuve que la qualification de Maître était commune parmi les chevaliers. Les noms de quelques grades des maçons, tels que chevaliers de l'Orient, chevaliers de l'Aurore, chevaliers du Soleil, chevaliers de Saint-André, etc., étaient familiers chez les anciens chevaliers qui, n'ayant point souvent de nom propre ou ne voulant point se faire connaître, portaient le nom du signe dont ils se décoraient.

Chaque ordre adoptait un saint sous la protection duquel il se mettait : monseigneur saint George, monseigneur saint Jacques, monseigneur saint Jean, sont des patrons célèbres dans l'ancienne chevalerie : il n'est point étonnant qu'à son exemple les FF. MM. en aient un qu'ils regardent comme le protecteur de leurs assemblées.

Si on veut suivre tout l'historique de cette longue chaîne des hauts G. M., on verra qu'ils ne sont qu'une allusion des crimes que les chevaliers

allaient punir, des veuves et des orphelins qu'ils allaient venger. Si je ne tirais le voile dont les FF. MM. les couvrent, il ne me serait pas difficile de montrer l'évidence de cette vérité ; je me contenterai d'observer que tout ce dont on y parle ne peut pas être pris à la lettre, puisque les faits qu'on y suppose sont absolument changés, dénaturés, transportés et souvent supposés en les comparant avec le livre d'où ils sont puisés. Quoique les chevaliers dans leur réception consentissent à subir les plus rigoureux supplices au cas où ils manquaient aux devoirs sacrés de la chevalerie, leur punition n'était que celle de l'ignominie : on les dépouillait de leurs ornements, on leur ôtait l'épée, on leur arrachait les éperons, on biffait, on renversait leurs écus. Les M. M., à leur exemple, si menaçants, n'ont entre eux que des peines afflictives de ce genre ; persuadés que des hommes réunis par l'amour de la vertu et de l'honneur, ne doivent rien craindre de plus que d'en être dépouillés aux yeux de leurs émules.

On aimait, dans ces siècles d'ignorance, à donner à tout une empreinte de merveilleux et d'ancienneté. On faisait la chevalerie aussi ancienne que le monde ; on donnait des armoiries à Mathusalem, à Caïn, à Abel (voyez Favin, Théâtre d'honneur et de chevalerie), quoiqu'elles fussent inconnues avant les tournois. Il n'est donc point étonnant qu'on en fasse autant de l'ordre des FF. MM.

La supposition de ce temple qu'on veut bâtir, est encore dans les mœurs de ces siècles; les hommes étaient si grossiers qu'il fallait leur présenter les vérités sous des objets sensibles. De là le style figuré et emblématique des FF. MM. On ne parlait alors que de bâtir des cachots aux vices, d'élever des trônes à la vertu. Les chevaliers n'appelaient leur société que le temple de l'honneur et de la prouesse ; ils traitaient leurs cérémonies de mystères. Dans un temps postérieur, un duc de Bourgogne voulant engager ses chevaliers à une expédition en Terre sainte, fait entrer au milieu du banquet un éléphant portant un château qui signifiait le château de la foi; il était conduit par une dame éplorée qui était la religion; une autre dame représentant la grâce, en conduisait douze autres qui signifiaient les vertus de la chevalerie.

On fait encore actuellement tous les ans à Aix une espèce de représentation allégorique, fondée par René d'Anjou, où le Messie, les apôtres et des diables, l'amour et différentes passions, sont représentés avec leurs attributs, se disputant une âme[14]. D'après cet usage de personnifier des êtres intellectuels, de mélanger le sacré avec le profane, d'altérer l'un pour l'accommoder à l'autre, est-il étonnant de voir des chevaliers se dévouant à rétablir l'ordre, à redresser les torts, aller

prendre dans les livres sacrés des objets matériels et quelques faits pour représenter des objets purement moraux ?

Il est aisé de voir la raison qui fit prendre à des chevaliers des signes, paroles et attouchements toujours couverts de leurs armures. Ils faisaient souvent des voyages inconnus[15], afin de surprendre les tyrans qu'ils voulaient punir. Ils arrivaient aux tournois sans qu'on sache d'où, combattaient et disparaissaient. Il est à croire que pour reconnaître leurs associés ou FF. d'armes dans les mêlées, ils convinrent de certains signes, et comme ils avaient pris leurs emblèmes dans l'histoire sacrée, ils y prirent aussi leurs mots de ralliement.

Chaque chevalier adoptait des couleurs conformes à son goût, à sa situation, à son but ; ceux qui s'associaient prenaient les mêmes. On en voit la preuve dans les ordres de la Blanche-Dame, etc. Les chevaliers maçons, se destinant spécialement à faire de longs voyages pour la défense de la vertu, prirent la couleur azurée qui est celle du ciel ; ceux ensuite qui, pénétrés de douleur d'un assassinat, entreprirent de le venger, adoptèrent le noir ou le rouge. Telle est la cause qui a fait conserver, parmi eux et dans tous les ordres modernes, des cordons ; ils représentent ou l'écharpe servant à soutenir l'Épée, ou plus anciennement le manteau qui, flottant par derrière, passait sur l'épaule et traversait obliquement la poitrine[10].

On ne voit pas au juste la cause de leurs nombres mystérieux ; peut-être les ont-ils empruntés au paganisme ; peut-être viennent-ils de ce que le plus auguste mystère de la religion est renfermé sous le nombre ternaire. Les fastes de l'ancienne chevalerie et les romans feraient présumer que les chevaliers maçons n'ont pas été les seuls qui aient eu une prédilection pour certains nombres. Les Neuf Preux ont été célébrés pendant plusieurs siècles. Selon Jean de Saint-Rémi, premier roi d'armes de l'ordre de la Toison d'or, les chevaliers avaient admis trois émaux dans les armoiries : métal, couleurs, pennes ou fourrures. On voit qu'ils avaient donné une forme triangulaire à leurs écus; qu'ils les chargeaient de trois, cinq, neuf pièces. Ils avaient comme nous l'avons vu, trois principaux grades ; et dans des temps où la chevalerie s'était déjà un peu relâchée, il fallait avoir fait trois campagnes sous un chevalier pour pouvoir l'être (Lips. déjà cité, Liv. III.).

Les hérauts et rois d'armes étaient chargés d'écrire les faits et gestes de chevalerie ; mais comme il paraît que les chevaliers maçons formaient et exécutaient leurs entreprises dans le secret, elles ne purent parvenir à leur connaissance; il n'est donc point étonnant s'il n'est resté aucun

monument de l'institution de l'ordre des FF. MM. Il n'y a pas longtemps que ceux-ci étaient encore dans l'usage de ne rien écrire : cet ordre, attaché aux lois de son institution, pourrait avoir conservé celle-là, attendu que dans ce temps, les chevaliers ne savaient pour l'ordinaire pas même lire.

La cérémonie des banquets semble encore appartenir à la chevalerie. Les chevaliers voyageurs avaient des lieux de rendez-vous, où après leurs expéditions ils se réunissaient et se dédommageaient de leurs longs travaux, par les innocents plaisirs d'une table frugale. Chaque association avait aussi ses temps de banquet. L'histoire des chevaliers de la Table ronde et des Neuf Preux nous en fournit la preuve. La première santé y était toujours celle du souverain du pays, et on finissait par celle de tous les valeureux chevaliers du monde.

Le mot d'ordre qui est encore un mot de ralliement et de pacification dans le Parlement d'Angleterre, lorsque la division des opinions échauffe et aigrit les esprits, est aussi celui que les MM. emploient dans leurs assemblées pour rappeler le silence et l'attention. Il n'est pas difficile de voir que l'un et l'autre l'ont emprunté de la chevalerie, qui attachait une si grande idée à cette expression.

Des rapports aussi frappants et aussi nombreux entre la chevalerie et la franc-maçonnerie, doivent éclairer les FF. MM. sur le but de leur institution, sur les motifs de leurs usages ; et doivent désabuser ceux qui ne voyaient dans cette association que du danger et des puérilités. Le cérémonial de toutes les sociétés paraît toujours ridicule quand on n'en cherche pas l'esprit.

Malgré les soupçons odieux qu'on a cherché dans tous les temps à faire naître sur cette société, elle a eu pendant plusieurs siècles pour membres en Angleterre et en Écosse des hommes distingués dans le clergé, dans l'épée et dans la magistrature. Aujourd'hui la France, la Hollande, l'Allemagne, la Russie, la Suède, la Pologne, le Danemark, voient ce qu'elles ont de plus élevé dans leurs dignités et de plus célèbre dans leurs académies, s'y incorporer.

Les informations que chaque société prend sur le compte de ceux qui se présentent pour y être admis, la correspondance qu'elles ont toutes entre elles, les différents points de réunion qu'elles ont établis, les réformes qu'on y a faites en Allemagne, et les nouveaux règlements qu'elles concertent en France où, malgré leur grand nombre, elles sont généralement sûres et bien composées, en prouvent les avantages. Le

voyageur, muni de leur approbation, n'est étranger nulle part et peut dans ses voyages former facilement des liaisons d'utilité ou d'agrément.

Quoique répandues dans toute l'Europe et dans plusieurs endroits des autres parties du monde, elles sont les mêmes quant au fond ; mais elles ont chacune des nuances de différence qui n'échappent pas au philosophe observateur.

En Angleterre, par exemple, on y retrouve l'enthousiasme de ce peuple pour l'égalité, son goût pou la législation ; l'ordre et la simplicité dans tout ce qui n'est que particulier et individuel ; la grandeur et la magnificence dans tout ce qui est général et public ; leurs fêtes y naissent moins de leur goût pour les plaisirs que du désir de donner au vulgaire une grande idée de leur société.

En France, on y reconnaît le feu, la vivacité de la nation pour former de nouveaux établissements, de nouvelles lois ; pour concevoir, entreprendre des projets hardis et brillants. On y voit aussi que l'inconstance, la frivolité, l'avidité des plaisirs y fait promptement détruire, évanouir, oublier ce qui semblait être si solide, si utile, si intéressant. S'il est possible que ce soit dans ses LL. que la nation anglaise ait fortifié son caractère d'indépendance, s'y soit accoutumée à donner des lois, même à ses maîtres, on pourrait dire aussi que c'est dans les LL. françaises que ce peuple se persuade de la nécessité d'avoir un chef qui fixe sa légèreté, qui anime ou réprime son zèle, qui combine ou dirige ses opérations.

Ces sociétés qui ne sont ordinairement pour les Français qu'affaires d'agrément et quelquefois de plaisanteries, sont pour les peuples du Nord affaires graves et importantes. Persuadés, comme les pythagoriciens, qu'il faut obéir au sens littéral pour mieux pratiquer le sens caché, ils se soumettent avec scrupule aux plus minutieuses pratiques, et remplissent avec un zèle ardent et soutenu les obligations les plus difficiles de leur institution ; aussi leurs LL. ont la gloire de l'emporter sur toutes celles du monde par la grandeur et la multitude de leurs établissements.

C'est dans une loge d'Allemagne où a été jeté le premier plan d'une encyclopédie ; à Mittau, ils ont fondé une bibliothèque publique; à Dresde, ils ont fait élever deux édifices pour y loger, nourrir et instruire quatre-vingt-dix pauvres enfants des deux sexes. Toutes ces LL. ont des caisses de bienfaisance destinées à soulager ou même à relever des pères de famille victimes de l'infortune, et non de l'inconduite. Celles de

la capitale de l'Écosse fondèrent en 1738 une infirmerie royale.

On peut voir dans le deuxième tome, seconde partie, de l'état du G. O. de France de 1778, avec quelle pompe ils posèrent en 1753 la première pierre du bâtiment de la bourse.

Les LL. françaises, honteuses sans doute de le céder en bienfaisance aux LL. étrangères, semblent à l'envi former des établissements qui tendent à honorer l'humanité. Mais le luxe de la nation qui s'introduit dans leurs assemblées et dans leurs fêtes, empêche de donner à leurs établissements la stabilité et l'importance de ceux des LL. étrangères.

La L. de la Triple Union de Reims a déposé depuis peu une somme à l'hôpital de cette ville, destinée à entretenir et à faire apprendre un métier à des enfants élevés dans cette maison. Le Bureau d'administration leur fit porter par reconnaissance une médaille sur laquelle est gravé d'un côté, Société Bienfaisante, et de l'autre, Charité.

En 1776, les LL. de Bordeaux dotèrent et marièrent trois filles pour célébrer l'arrivée du Grand Maître de la maçonnerie de France.

La L. de la Candeur, composée des membres distingués par leur naissance, propose pour fin de cette année 1779 ce sujet à traiter : Quelle est la manière la plus économique, la plus saine et la plus utile à la société d'élever des enfants trouvés, depuis leur naissance jusqu'à l'âge de sept ans. Le prix est une médaille d'or de la valeur de trois cents livres. Qu'il est beau de voir les généreux défenseurs de la patrie occuper leurs tranquilles loisirs aux moyens d'en conserver les malheureux membres !

La L. des Neuf Sœurs, qui réunit presque tout ce qu'il y a de plus célèbre dans les sciences, les lettres et les arts, consacre depuis quelques années une somme pour récompenser des pauvres écoliers qui ont remporté des prix à l'université ; elle en consacre une autre pour élever et mettre en apprentissage trois enfants malheureux.

Il faut cependant convenir que ces assemblées peuvent avoir leurs inconvénients. Il y a douze ou quinze ans qu'en France elles ne semblaient avoir d'autre but que le plaisir de la table, qui dégénérait souvent en excès; de là tant de personnes ont cru et croient encore que c'était le seul motif de la réunion des FF. MM. ; ils ont jugé la chose par son abus.

"Les maçons, dit un de leurs écrivains (l'auteur de L'Ét. Flamb),savent, ainsi que les autres hommes, que rien ne lie comme l'agrément de la table : il est heureux qu'un besoin ait pu devenir un plaisir : le premier humilie toujours, l'autre recrée ; et quand il est décent, c'est le plus honnête et le plus délicat de tous ; c'est l'instant où l'esprit, le cœur et l'âme sont les plus communicatifs, où les caractères se développent le mieux, où la gêne cesse, où la liberté règne, où tous les états se rapprochent, parce que c'est une sujétion et une jouissance pareilles pour tous.

Les banquets qui succèdent aux séances maçonniques sont une preuve convaincante de la primitive institution de notre société. La communauté de biens établie, entraînait celle du domicile ; celle-ci, l'usage d'une seule table pour tous : c'est ainsi qu'aux temps anciens, les chevaliers de Jérusalem, du Temple, de Rhodes, vivaient entre eux à portion frugale. Les banquets ne sont donc pas, comme la malignité le suppose, le but des francs-maçons ; une société d'estomacs serait bien méprisable et bien grossière. Mais ils sont le symbole de l'union première, du désintéressement, du dépouillement personnel, qui n'ayant rien en propre, ne doit sa subsistance qu'à la masse commune."

Depuis qu'un prince du sang, aussi distingué par ses lumières que par son affabilité et son goût pour les arts, s'en est déclaré le chef en France, il lui a rendu la considération que quelques années de désordre lui avaient fait perdre ; les anciennes LL. se sont épurées, et les nouvelles se sont formées après un choix plus scrupuleux.

Les banquets y sont aujourd'hui de la plus grande frugalité, et il règne dans les assemblées une décence qui pourrait même servir d'exemple à ce qu'on appelle la bonne compagnie. Un propos qui dans le monde ne serait souvent qu'une saillie légère, ne serait point prononcé impunément dans une L. ; la subordination y donne une idée de celle qui doit exister dans la société.

L'usage d'admettre des femmes dans quelques-unes de leurs assemblées sera peut-être un jour la cause de la décadence de la M. de France. La galanterie française accoutumera peu à peu les MM. à s'écarter des lois rigoureuses de leur ordre ; et trop occupés du soin d'amuser ce sexe par des fêtes brillantes, ils perdront de vue leur vrai but ; c'est surtout dans les grandes villes comme Paris où leur admission peut devenir dangereuse par l'impossibilité morale d'en faire toujours un choix bien épuré[17]).

Le grand orateur du G. O. disait en leur faveur, en adressant la parole au G. M :

"Les prêtres d'Isis et d'Osiris ont admis leurs femmes et leurs filles aux mystères impénétrables et terribles de l'initiation... Les Grecs ont eu leurs Sibylles ; les Romains leurs Vestales ; dans tous les ordres de la vie civile, l'Europe entière a produit des héroïnes. Eh ! Pourquoi les MM. de France, qui sont pères, époux, fils, frères, ne les admettraient-ils pas parmi eux ?"

Où cet orateur de la M. de France a-t-il pris que les femmes étaient admises aux mystères d'Isis et d'Osiris ? Hérodote dit expressément qu'elles ne furent jamais admises à aucun mystère de l'Égypte. Les Sibylles étaient des prophétesses célèbres, non seulement chez les Grecs, mais encore chez les Romains ; leur vertu y était en grande vénération, ainsi que celle des vestales ; elles vivaient dans les retraites, loin du commerce des hommes. Ainsi leur exemple ne pouvait être d'aucun poids en faveur de l'association dont il parlait.

Quand il serait possible de faire d'autres reproches aux FF. MM., ils ne pourraient retomber que sur quelques membres. Nombreux et puissants en Angleterre et en Écosse, on ne les y a jamais vus se mêler dans les troubles qui tant de fois ont agité ces royaumes. Loin d'y chercher l'éclat et les distinctions, ils refusèrent au commencement de ce siècle un bill du Parlement qui leur donnait une constitution légale. Dans les gouvernements inquiets et soupçonneux, on a vu souvent l'inquisition ouvrir ses cachots et déployer ses tortures contre eux.

De nos jours, quelques-uns de ceux de Naples, animés d'un zèle indiscret, furent surpris assemblés en loge. On les mit dans les fers, et ils furent poursuivis comme criminels de lèse-majesté. M. Lioy, avocat célèbre de ce pays, osa entreprendre leur défense ; il allait être enveloppé dans leurs malheurs s'il n'eût quitté sa patrie. Les francs-maçons de Hollande, de France, d'Angleterre accueillirent avec le plus tendre empressement ce fugitif, victime de la cause commune. La reine Caroline de Naples, éclairée par ses écrits, se déclara leur protectrice et rompit leurs chaînes.

Tous les maçons, d'un bout du monde à l'autre, s'empressèrent de lui exprimer leur reconnaissance ; ce sentiment anima l'éloquence de leurs orateurs, inspira des cantiques à leurs poètes et dirigea le burin de plusieurs de leurs artistes. Une L. de Paris se décora du nom de cette reine ; et dans l'antique usage des santés que les MM. ont conservées,

celle de Caroline accompagne actuellement celle du souverain du pays.

Parmi le nombre des têtes couronnées qui ont protégé les FF. MM., nous en voyons maintenant deux dont le nom est déjà célèbre dans l'Est de l'Europe ; Frédéric II, roi de Prusse, et Catherine II, impératrice de Russie ; celle-ci s'est déclarée tutrice de la L. de Clio qui se tient ordinairement à Moscou. Le roi de Prusse écrivait en 1777 à la L. de la Royale York de l'Amitié, établie à Berlin :

"Je ne puis qu'être sensible aux nouveaux hommages de la L. la Royale York de l'Amitié, à l'occasion de l'anniversaire du jour de ma naissance, portant l'empreinte de son zèle et de son attachement pour ma personne. Son orateur a très bien exprimé l'esprit qui anime toutes ses opérations, et une société qui ne travaille qu'à faire germer et fructifier toutes sortes de vertus dans mes états, peut toujours compter sur ma protection ; c'est la glorieuse tâche de tout souverain ; je ne discontinuerai jamais de la remplir. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait et votre L. en sa sainte et digne garde. A Potsdam, ce 14 février 1777."

Telle est la situation présente de la société des FF. MM. Quoique actuellement infiniment éloignée du but de sa primitive institution, quoique en apparence frivole, elle peut encore être utile aux progrès des sciences, des lettres et des arts; en rapprochant les hommes de différentes classes, en mettant les voyageurs à même de connaître et de se lier avec ce qu'il y a de plus célèbre chez les nations qu'ils parcourent. Si j'ai cherché à découvrir sa véritable origine, cela a été pour mieux faire connaître à ses membres l'esprit de son institution et pour dissiper les nuages que l'ignorance et la superstition avaient tenté d'élever contre elle. J'aurais pu m'étendre davantage sur les preuves et sur la cause de son origine; mais il m'aurait fallu entrer dans quelques détails secrets de ses usages. En dévoilant ce que les FF. MM. veulent.

NOTES DE LA DEUXIÈME PARTIE

1 *Voyez Les Francs-Maçons écrasés. L'ignorant auteur de cette méprisable production, flétri peut-être par les MM. eux-mêmes ou dirigé par un sordide intérêt, emploie deux gros volumes in-octavo pour prouver ce ridicule paradoxe.*

2 *Il n'y a presque pas de LL. où les orateurs ne débitent avec le ton de l'assurance ces contes aux néophytes qu'ils se proposent d'instruire.*

3 *Un rabbin, très versé dans la connaissance des langues orientales, qui a eu part à plusieurs célèbres écrits polémiques, se propose de prouver que c'est là la véritable origine des FF.MM.*

4 *M. l'abbé Grandidier dans sa lettre à madame la présidente d'Orénoy (Journal de Monsieur, janvier 1779), prétend retrouver son origine dans une confrérie établie à Strasbourg par les ouvriers qui, en 1277, travaillèrent à la Tour de Strasbourg.*

Quelques écrivains anglais ont également attribué leur origine à ceux qui construisirent leurs plus anciens édifices. Les détails qu'on trouve ici sur les usages des FF. MM. montreront combien cette opinion est invraisemblable ; d'ailleurs, on voit dans les temps les plus reculés les grands d'Angleterre et d'Écosse s'y faire admettre ; ce qu'ils n'auraient sûrement pas fait, si cette association avait été formée par des ouvriers maçons.

5 *L'Étoile flamboyante ou la société des MM... considérée sous ses différents rapports ; ouvrage où l'on trouve un style facile et agréable, des observations justes et des vues sages. Les projets de réforme qu'il propose, adoptés la plupart par le G. O. de France, font juger que c'est dans cet ouvrage que le tribunal de la maçonnerie française a puisé plusieurs de ses nouveaux règlements.*

6 *Ils vont même jusqu'à défendre dans leurs assemblées toute discussion relative à ces matières ; non pas qu'ils croient toutes religions indifféremment bonnes ; mais c'est qu'ils sont persuadés que ceux qui ont une mission légale peuvent en être les seuls ministres.*

7 *Rien ne peut donner une idée plus complète de la morale de l'ancienne chevalerie, que cette balade d'Eustache Deschamps, poète du XIVe siècle, rapportée dans les Mémoires de Sainte-Palais :*

Vous qui voulez l'Ordre de Chevalier,
Il vous convient mener nouvelle vie ;
Dévotement en oraison veiller,
Péché fuir, orgueil et vilenie.
L'Église devez défendre,
La Veuve, aussi l'Orphelin entreprendre
Être hardis et le Peuple garder ;
Prodoms loyaux sans rien de l'autrui prendre;
Ainsi se doit Chevalier gouverner.
Humble cuer ait, toudis doit travailler,
Et poursuivre faits de Chevalerie ;
Guerre loyal, être grand voyagier,
Tournois fuir et jouter pour sa mie;
Il doit à tout honneur rendre,
Si com ne puit de lui blâme reprendre
Ni lâcheté en ses œuvres trouver ;
Et entre tous se doit tenier le mendre.
Ainsi se doit gouverner Chevalier.
Il doit aimer son Seigneur droiturier,
Et dessus tous garder sa Seigneurie :
Largesse avoir, être vrai Justicier,
Des prodomés fuir la compagnie,
Leurs diz oir et apprendre,
Et des vaillants les prouesses comprendre,
Afin qu'il puisse les grands faits achever.
Comme jadis fit le Roi Alexandre ;
Ainsi se doit Chevalier gouverner.

8 *Voy. aussi l'Histoire d'Artus III, connétable de France, duc de Bret. de Duguesclin, par Menard. Du temps de Brantôme, cette dénomination était encore utilisée. Chap. 2, t. IV, p. 131.*

9 *Dans une formule de serment, un chevalier, après s'être engagé à être inviolablement attaché à sa religion, promet, Viduas, Pupillos et Orphanos in eorum necessitate protegere. Voy. Menn. pag. 9 et 10. Voy. aussi p. 11 et 12 dans l'Histoire du maréchal de Boucicaut ; treize chevaliers s'obligent à défendre le droit de toutes gentes femmes à leur pouvoir.*

10 *Lipse, Liv. 3, rapporte qu'on n'armait un chevalier qu'après lui avoir fait faire trois campagnes sous un autre chevalier, et que pour cela on tenait un registre exact de ses expéditions sacrées. Sacrarum expeditionum, dit Menn.*

11 *"Les chevaliers, dit Sainte-Palais, qui faisaient des entreprises d'armes, soit courtoises, soit à outrance, c'est-à-dire meurtrières, chargeaient leurs armes de chaînes ou d'autres marques attachées par la main des Dames, qui leur accordaient souvent un baiser, moitié oui, moitié non, comme celui que Saintré obtint de la sienne (Saintré, p. 522 et 530). Ce signe qu'ils ne quittaient plus, était le gage de l'entreprise qu'ils juraient quelquefois à genoux sur les Évangiles (Lancelot du Lac, t. 3, fol. 69, V°. col 1 et 2); ils se préparaient à l'exécuter par des abstinences (Histoire de Boucicaut, p. 51), et par des actes de piété qui se faisaient dans une église où ils se confessaient (Flores de Grèce, folio CXIX, V°), et dans laquelle ils devaient envoyer au retour, tantôt les armes qui les avaient fait triompher, tantôt celles qu'ils avaient remportées sur leurs ennemis.*

On pourrait faire remonter l'origine de ces chaînes, regardées comme symbole d'un engagement jusqu'au temps de Tacite, qui rapporte quelque chose de semblable des Cattes, dans les mœurs de germains (Ch. XXXI, p. 665). Je me borne à des siècles postérieurs où les débiteurs (Assises de Jérusalem, C.CXIX et CXCIX. et notes) insolvables devenant esclaves de leurs créanciers, et proprement esclaves de leurs paroles, comme nous nous exprimons, portaient des chaînes de même que les autres serfs, avec cette seule distinction qu'au lieu de fers, ils n'avaient qu'un anneau de fer au bras.

Les pénitents dans les pèlerinages (voyez un passage singulier rapporté par Mabille, siècle, Ben. Pref. N°41 ; voyez du Cange, Glos. Lat. aux mots poenitentes et circuli ferrai ; et Fleury, Mœurs des Chrétiens, p. 394 et 395) auxquels ils se vouent, également débiteurs envers l'Église, portèrent aussi des chaînes pour marques de leur esclavage ; c'est là sans doute que nos chevaliers en avaient pris de pareilles pour acquitter le vœu qu'ils faisaient d'accomplir une entreprise d'armes."

"Le seigneur de Loiselench, dit Saintré, ch. XLVIII, page 309, Polonais, portait une emprise d'armes à cheval et à pied, deux cercles d'or, l'un au-dessus du coulde du bras fenêtre, et l'autre au-dessus du coulde du pied, tous deux enchaînés d'une assez longue chaîne d'or, et ce par l'espace de cinq ans... jusqu'à ce qu'il trouvât chevalier ou écuyer de nom et d'armes sans reproche qui le délivrât de ses armes... pour lesquelles plutôt et plus honorablement accomplir, s'appensa venir en la très belle Cour de France où tous nobles et chevaleureux hommes étaient très honorés et reçus, et aussi pour avoir accointances d'eux."

Les chaînes qui entourent les écus des différents ordres de chevalerie qui existent actuellement, celles que les plus Grands Maîtres donnaient aux récipiendaires pour les porter au col, usage que les chevaliers de Malte et de Saint-Michel ont toujours conservé, sont autant de vestiges de ces chaînes dont se chargeaient les anciens chevaliers dans leurs longs voyages.

12 *On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici des vers faits à ce sujet par M. de la Louptiere : ils peignent avec délicatesse cette pure et touchante sensibilité de nos anciens chevaliers.*

Passe dans les mains de Glycere,
Heureux symbole de candeur ;
Aux profanes regards oppose une barrière,
Et tombe quelquefois au gré de mon ardeur :
Ce don, belle Glycere, est pur comme ton cœur ;
J'en atteste un serment que la sagesse avoue,
J'en jure par mon tablier :
Qu'avec horreur on le dénoue
Si je puis jamais t'oublier !
Oui, ces gants ont un prix que le vulgaire ignore,
Ce gage sacré par ma foi
N'est dû qu'à la Beauté que la Vertu décore :
Je courais grand risque, sans toi,
De le garder longtemps encore.

13 *Tous ceux qui ont écrit sur la chevalerie ancienne nous fournissent une multitude de preuves sur l'usage de l'accolade. Rodolphe, assisté des rois de Bohême, de Hongrie, de Pologne, crée deux cents chevaliers en leur donnant l'accolade : voyez Men. p. 10, et Edit. in-12, p. 23. Brantôme, cap. I. F. t. I., p. 14.*

14 *Le livre du Roi Modus et de la Reine Ratio, qui devise de toutes matières de chasses, dont il existe dans la Bibliothèque du Roi une édition de 1486, représente dans une de ses gravures, la raison levant une équerre d'une main, et remontant de l'autre une horloge.*

Le rôle qu'elle joue dans tout cet ouvrage est d'expliquer les moralités dont chaque espèce des bêtes de chasse est un des symboles. Celui qui l'interroge s'appelle ordinairement Apprenti.

15 *(q) Au combat donné près de Lille en Flandres, d'une ancienne chronique, entre les Flamands avec quelques Anglais et les Français, fut occis un chevalier qui portait armes blanches; car il ne se voline rendre ne nommer. Voyez aussi Perceforest, vol, 1. f. 57 et 109, vol. 2, f. 107, vol. 4, f. 89, etc.*

16 *Les chausses que portent les docteurs, viennent aussi des anciens manteaux des chevaliers: l'hermine qu'on y a conservée, vient de ce qu'eux seuls avaient le droit de la porter. On sait que François Ier, voulant encourager les sciences et les lettres, décora du titre de chevalier des maîtres ès lois, des médecins et plusieurs savants.*

17 *L'usage d'introduire des femmes dans les loges est très moderne: la France est la première nation qui ait donné cet exemple aux autres. La manière de les recevoir, le cérémonial de leurs assemblées, n'ont aucun rapport avec ce qui se pratique dans les LL. d'hommes ; le secret que les uns et les autres sont tenus d'observer, fait voir la différence qui caractérise les deux sexes : il est presque sans exemple que les uns le violent, et il est assez rare que les autres le gardent scrupuleusement.*

****